

A. M. D. C.

LES JÉSUITES A QUÉBEC

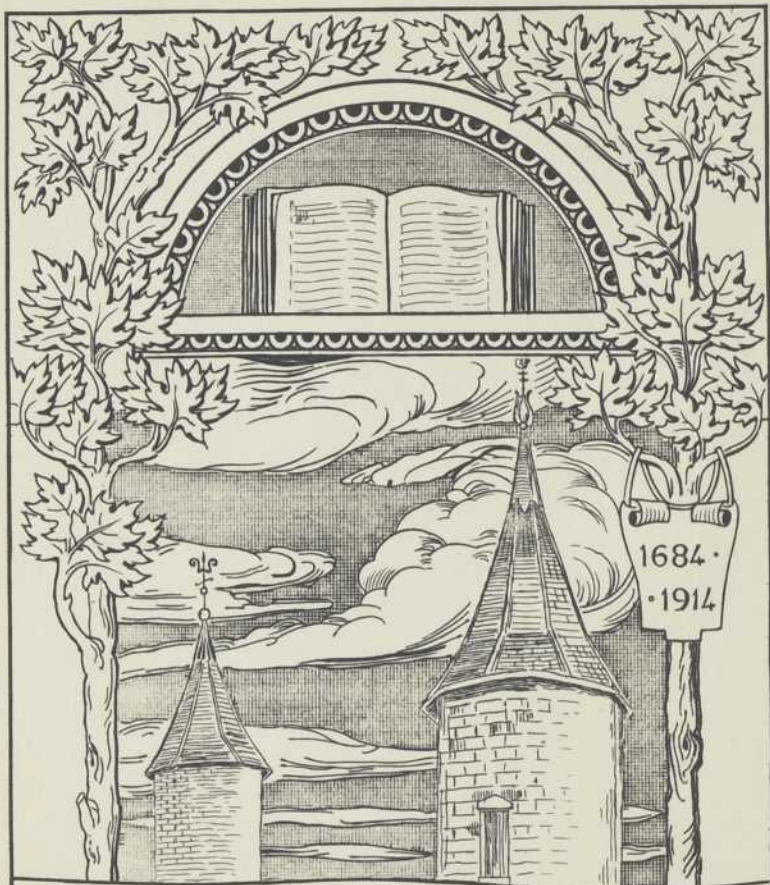
19 JUIN 1625

Fêtes  
du  
3<sup>ème</sup> centenaire



22-23-24 JUIN 1925

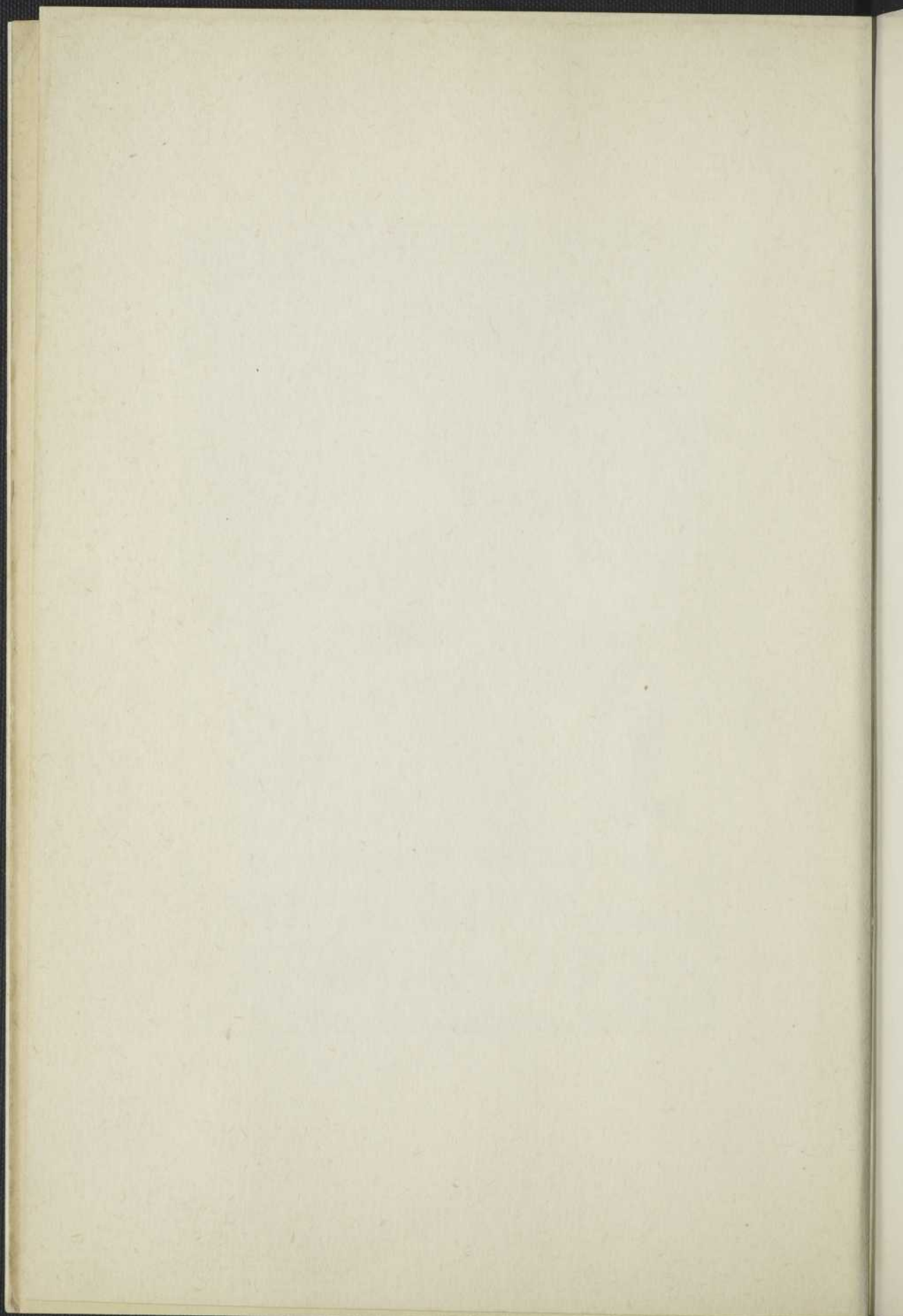
1625-1925



BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE MONTREAL

S 271.5  
J 499 ft.

ad

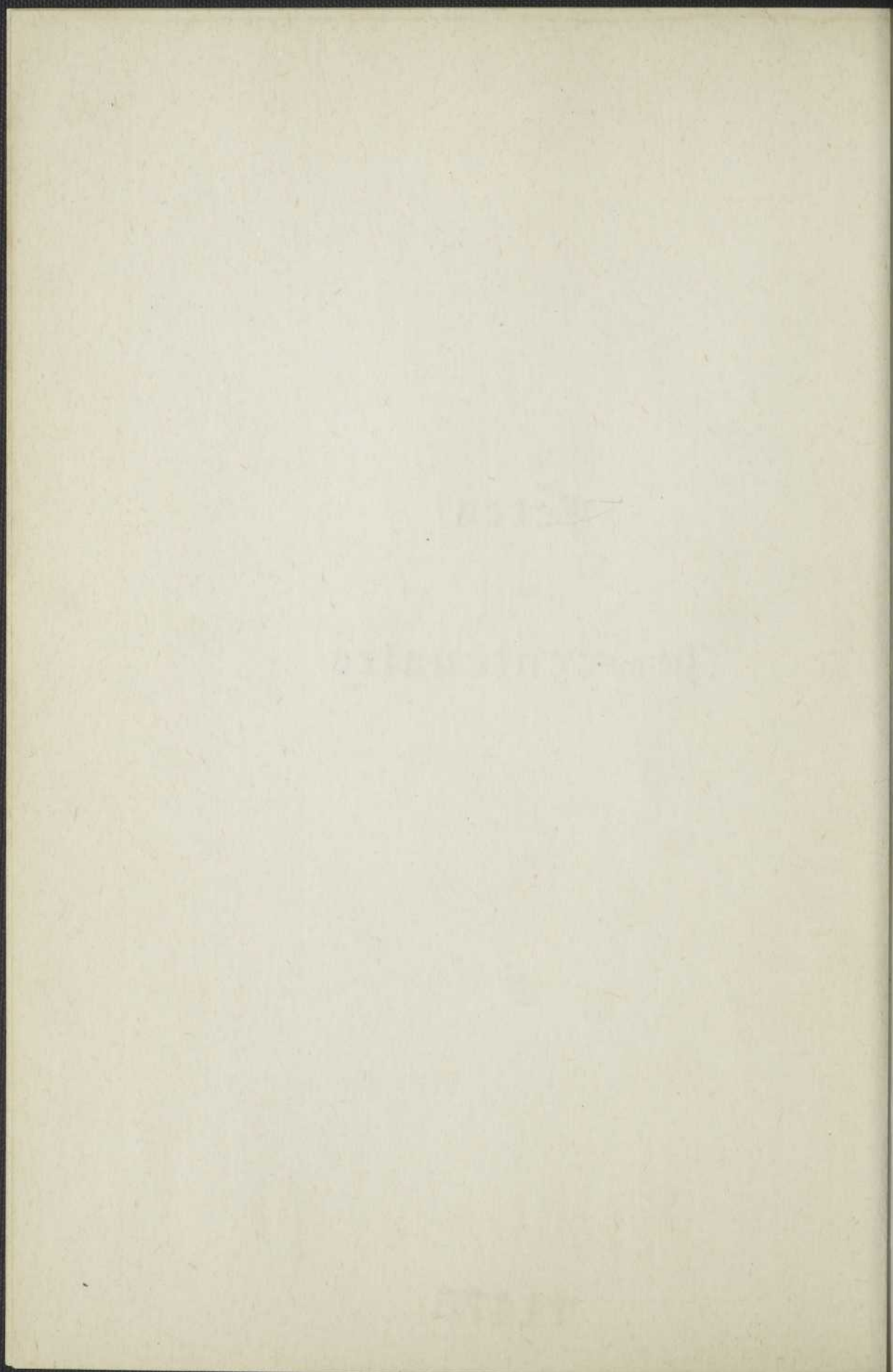


Fêtes

du

3ième centenaire

71475



A. M. P. G.

LES JÉSUITES A QUÉBEC

19 JUIN 1625

Fêtes

du

3<sup>ème</sup> centenaire



22-23-24 JUIN 1925

1625 - 1925

*Imprimi potest.*

30 septembre 1925.

LOUIS BONCOMPAIN, S. J.,

*Provincial.*

*Nihil obstat.*

28 septembre 1925.

C.-E. GAGNÉ, ptre,

*Censeur.*

*Imprimatur.*

Québec, 29 septembre 1925. Fête de S. Michel.

† J.-ALFRED,

*Ev. de Titop., Adm.*

28514

A

Sa Grandeur

Mgr PAUL-EUGÈNE ROY

Archevêque de Québec

LES PÈRES JÉSUITES

*dédient ce volume*

8 septembre, 1925.

P  
nien  
en n  
du r  
reha  
relig  
L  
l'él  
foue  
nou  
les  
rema  
servi  
patri  
Il  
gardi  
notre  
de la  
L  
l'aux  
éduc  
tres  
E  
terri  
des p  
E  
effort

# PRÉFACE

---

*Par une heureuse disposition de la Providence, les fêtes mémorables du troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites en notre pays ont coïncidé avec l'acte officiel de reconnaissance du martyr de plusieurs d'entre eux, et elles ont été, par suite, rehaussées de tout l'éclat que la béatification de ces saints religieux pouvait leur donner.*

*La religion, l'art, la science, l'érudition, le patriotisme, l'éloquence, ont associé leurs voix pour exalter, dans un magnifique concert d'éloges, ce que ces hommes de Dieu ont fait chez nous et pour nous, les immenses travaux qu'ils ont accomplis, les souffrances indicibles qu'ils ont endurées, les exemples remarquables de vertu et de courage qu'ils nous ont laissés, les services inappréciables qu'ils ont rendus à l'Église et à la patrie.*

*Il était opportun qu'un volume-souvenir fût publié pour garder l'écho de ces fêtes, et pour consigner dans le trésor de notre histoire des discours, des récits, des études, des documents de la plus haute valeur et du plus vif intérêt.*

*L'histoire canadienne sera éternellement fière d'évoquer l'œuvre admirable dont les Jésuites, tour à tour explorateurs, éducateurs, directeurs d'âmes, historiens, missionnaires, apôtres et martyrs, furent sous le régime français les auteurs.*

*Œuvre de conquête pacifique qui a frayé, sur de lointains territoires, à travers des difficultés sans nombre et sous le coup des plus graves menaces, les voies de la civilisation.*

*Œuvre d'évangélisation courageuse et patiente dont les efforts ne se sont ralentis ni devant les obstacles de la nature,*

*ni devant les cruautés de la barbarie indienne, ni devant les horreurs de la mort.*

*Œuvre de formation littéraire, d'éducation scientifique et morale, qui a transplanté sur le sol neuf et inculte de la Nouvelle-France cette forte culture dont la France du dix-septième siècle était redevable, dans une large mesure, aux doctes fils d'Ignace de Loyola.*

*Œuvre de spiritualité intensive, de pénétration et de perfectionnement des âmes, dont tant de consciences chrétiennes, dans le cloître et hors du cloître, ont bénéficié.*

*Œuvre de sainteté personnelle, soutenue, héroïque, consacrée par l'irrécusable témoignage du sang et par les déclarations authentiques du Saint-Siège, et qui, à la face de l'hérésie et de l'incrédulité, constitue une apologie vivante du catholicisme et de sa doctrine.*

*Œuvre encore, — nous croyons devoir l'ajouter, — œuvre d'orientation religieuse et nationale.*

*Dans leur lettre pastorale du 12 mai dernier, adressée aux fidèles à l'occasion de la béatification des martyrs Jésuites, les Évêques de notre Province énonçaient cette juste pensée : « L'histoire de nos origines fait bien voir que c'est l'Église qui, par ses évêques, ses missionnaires et ses institutions religieuses, nous a faits ce que nous sommes, que nous tenons d'elle ce que nous avons de meilleur, qu'elle a fait de nous un peuple chrétien voué à rendre témoignage à Dieu et à sa religion sainte. Tâchons d'être reconnaissants à Dieu de nous avoir appelés à cette vocation de choix. »*

*Il existe donc pour le peuple canadien-français, aux yeux de notre épiscopat, une vocation spéciale ; et cette destinée glorieuse qui est en même temps pour nous un honneur et une charge, nos Évêques en découvrent la trace et la preuve dans les travaux d'ordre moral et apostolique auxquels les Jésuites (ainsi, du reste, que les Récollets) se sont livrés, et par lesquels ils ont marqué en traits caractéristiques la loi de nos origines.*

*C'est cette loi historique que rappelait récemment pour la France un écrivain de cette contrée, lorsqu'il disait : " Pour savoir ce que nous sommes, nous devons apprendre d'où nous venons."*

*C'est à cette loi profonde qu'obéit notre peuple, lorsque non seulement il garde avec soin au sein de ses familles les croyances catholiques et les vues spiritualistes dont son berceau fut enveloppé, mais lorsqu'il s'en fait le propagateur au dehors ; lorsqu'il se porte, d'un élan généreux, vers les nations infidèles pour le salut desquelles il donne volontiers son argent, ses fils et ses filles, et qu'il favorise chez nous l'érection de séminaires de missions ; lorsque, sans négliger les intérêts terrestres essentiels, il place au-dessus d'eux les biens d'une vie supérieure et qu'il s'efforce d'y subordonner ses entreprises et toutes ses actions.*

*Du sang des martyrs Jésuites, comme d'une sève empourprée par un soleil d'aurore, notre foi et nos traditions, notre esprit national, l'expansion de nos foyers, notre culture spirituelle, nos labeurs évangéliques, tirent une force merveilleuse.*

*Nous nous inclinons avec respect devant un Institut dont les membres ont écrit en caractères si glorieux les premières pages de notre histoire, qui forma notre premier Évêque et collabora très efficacement aux progrès de notre Église naissante, et qui, après une suspension forcée de ses travaux, renoua au siècle dernier avec tant de zèle son vaillant apostolat.*

*Éducation, prédication, direction des âmes, missions, rien de ce qui exerça le dévouement de leurs aînés, n'est étranger aux Pères Jésuites de notre époque.*

*Toutefois, quelque chose distingue tout particulièrement leur ministère actuel : la part très active qu'ils prennent au mouvement social. Des associations et des œuvres, dont le programme très noble et très patriotique intéresse au plus haut degré notre avenir de canadiens et de chrétiens, sont nées de leur initiative ou fonctionnent sous leur impulsion. Leur apostolat*

*social se déploie avec talent et avec vigueur, par la plume, par la parole et par l'action. Il a déjà porté, dans le double domaine des idées et des réalisations, des fruits précieux.*

*Les martyrs bienheureux que l'Église vient de glorifier, voudront sans doute, du haut du ciel, couvrir de leur égide, avec un redoublement d'amour fraternel, ceux en qui, ici-bas, ils ont la joie de se survivre à eux-mêmes.*

*Et tout le peuple Canadien, nous en avons la douce confiance, ressentira de plus en plus les effets de l'héroïsme singulier dont ces religieux firent preuve sur la terre, et du puissant crédit que leur vie sainte et leur sanglant trépas leur ont obtenu dans le ciel.*

L.-A. PAQUET, ptre.

---

## LES JÉSUITES AU CANADA

---

A l'occasion du TRICENTENAIRE DE L'ARRIVÉE DES JÉSUITES À QUÉBEC, nous donnons ces dates mémorables et les faits saillants qu'elles rappellent. Pionniers de la foi, martyrs, explorateurs, découvreurs, propagateurs de l'instruction primaire et secondaire, les Jésuites furent tout cela : ils passèrent en notre terre canadienne en faisant le bien.

1611 : ARRIVÉE DES JÉSUITES.— Les PP. Biard et Massé débarquent à Port-Royal. Après deux ans d'apostolat sur les deux rives de la Baie Française (baie de Fundy), ils voient leur mission de Saint-Sauveur attaquée, pillée, détruite par le corsaire anglais Samuel Argall. Le F. du Thet, venu récemment de France avec le P. Quentin, est tué ; le P. Massé est jeté dans une chaloupe avec d'autres Français et abandonné à la mer ; les PP. Biard et Quentin, d'abord prisonniers à Jamestown, sont envoyés en Angleterre, après la destruction de Port-Royal.

1625 : RETOUR DES JÉSUITES.— Les PP. Massé, de Brébeuf, Ch. Lalemant abordent à Québec. L'attaque des Kertk les surprend au milieu de leurs travaux apostoliques : ils quittent de nouveau le pays. La capitulation de Québec l'exigeait...

1632 : ÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES.— Le Canada est rendu à la France et les Jésuites à leurs missions. On remarque les PP. Le Jeune, de Brébeuf, Jogues, Massé, Garnier, Lemoyne, Charles et Jérôme Lalemant.

1635 : FONDATION DU COLLÈGE DE QUÉBEC.— Cette institution fut un puissant facteur dans l'œuvre de la colonisation du Canada. Assurés de trouver ici une instruction solide pour leurs enfants, les Français ne craignaient plus de quitter la mère-patrie.

1640-1734 : ÈRE DES DÉCOUVREURS.— Chez les Jésuites, les découvreurs ne se distinguaient pas des missionnaires. " L'histoire de leurs travaux, dit Bancroft, est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française ; et il est de fait qu'on ne pouvait doubler un seul cap ni découvrir une rivière que l'expédition n'ait à sa tête un Jésuite." En effet, les PP. Chaumonot et de Brébeuf atteignent le lac Érié en 1640 ; le P. Druillettes remonte les rivières Chaudière et Kénébec en 1640 ; le P. de Quen se rend au lac Saint-Jean en 1647 ; le P. Allouez franchit le Sault Sainte-Marie, entre dans le lac Supérieur qu'il nomme Tracy ; le P. Marquette, accompagné par Jolliet, découvre le Mississipi en 1673 ; au siècle suivant dans la découverte de l'Ouest par La Vérendrye, on trouve à ses côtés le P. Messaiger, puis le P. Aulneau.

1642-1649 : ÈRE DES MARTYRS.— Le F. René Goupil (1642) ; le donné Jean de la Lande et le P. Jogues (1646) ; le P. Daniel (1648) ; les PP. de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Garnier, Chabanel (1649). Autres victimes de leur zèle pour les âmes : le P. Buteux, massacré par les Iroquois dans la vallée du Saint-Maurice en 1642 ; le P. Bressani (1645), qui survécut cependant à ses horribles blessures ; le P. de Nouë qui mourut gelé sur le Richelieu en 1645.

1642-1692 : LES JÉSUITES ET VILLE-MARIE.— Le 16 mai 1642, le P. Vimont célébra la première messe à Ville-Marie. Seuls pasteurs de Montréal pendant quinze ans, les Jésuites transmettent en 1657 leur charge aux Messieurs de Saint-Sulpice, afin de se livrer plus entièrement à l'évangélisation

des sauvages. « Ils reviennent prêter main-forte au clergé de Montréal en 1692. La propriété des Pères — chapelle, résidence et jardin — couvrait alors à peu près toute la surface occupée aujourd'hui par le Champ-de-Mars, le Palais de justice et l'Hôtel-de-Ville. Le tout a été englouti dans la « confiscation des biens des Jésuites. »

1724 (23 août) : ASSASSINAT DU P. RASLE.— Crime commis par les puritains de la Nouvelle-Angleterre. Le missionnaire tombe sous leurs balles pour la défense de ses enfants. Il signe de son sang l'histoire de ses trente-cinq années d'un apostolat merveilleusement fécond.

1755 : LES JÉSUITES ET L'INIQUE DÉPORTATION DES ACADIENS PAR LES ANGLAIS.— Le P. Germain, missionnaire chez eux depuis 1744, demeure avec les malheureux restes des Acadiens errants dans les bois et les maintient dans l'affection des Français.

1773 : SUPPRESSION DES JÉSUITES.— « La Cour de Londres en profite pour déclarer dissoute la Compagnie de Jésus et décréter la confiscation de ses biens. » Dès 1763, elle avait défendu aux Pères de se recruter : ils s'éteignent les uns après les autres. Le dernier d'entre eux, le P. Casot, meurt à Québec le 18 mars 1800.

1842 : RÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES AU CANADA.— La Compagnie de Jésus reprend vie en 1814 grâce à Pie VII. Elle revient à Montréal en 1842 : deux siècles après la première messe célébrée à Ville-Marie par le P. Vimont. Mgr Bourget, qui avait demandé les Pères, leur permet de s'établir à Laprairie dans leur ancienne mission fondée en 1647 par les PP. Poncet et Duperron. A cette époque se fit la fondation d'un noviciat. d'abord à Laprairie, puis à Montréal, enfin au Sault-au-Récollet.

1843 : FONDATION DES MISSIONS.— Le P. Chazelle fonde une mission à Sandwich (1843) ; le P. Choné une autre à Wikwemikong (1844) ; les Jésuites ouvrent encore celle du Sault-Sainte-Marie (Michigan), celle de Sudbury, de Spanish, etc. « En trois quarts de siècle (écrit en 1919, M. H. Bourassa), les Jésuites ont établi en Ontario trente-huit maisons dont dix-neuf subsistent. Des deux cents postes et missions qu'ils desservaient régulièrement, ils en gardent une centaine, trop pauvres pour faire vivre un curé. »

1847 : TYPHUS IRLANDAIS.— Pour fuir les vexations des Anglais en Irlande, les Irlandais aux prises avec la famine quittent leur pays en 1846-1847 et viennent en Amérique : le Canada en reçoit cent mille. Entassés sur les navires, ils contractent le typhus : cinq mille meurent en mer, huit mille à la Grosse Ile, ainsi que dans les villes de Québec et de Montréal. Tous se portent à leur secours : laïcs, prêtres, religieuses, religieux rivalisent de zèle. Les Jésuites canadiens se donnent sans compter à ce ministère de charité : ils mandent en hâte leurs Pères établis à New-York et ne négligent rien pour soulager cette grande misère.

1848-1851 : FONDATION DU COLLÈGE SAINTE-MARIE.— On commence en 1848 par *le petit collège* de la rue Saint-Alexandre, puis en 1851 on édifie *le grand collège* de la rue Bleury. La pierre angulaire du Gesù est posée en 1864. En 1868 plus de cent trente zouaves font, dans la nouvelle chapelle, un triduum préparatoire à leur départ pour Rome.

1884 : PAROISSE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.— Commencée par le P. F. Cazeau, elle est organisée par le P. L. Arpin. En trente ans (de 1884 à 1914) elle donne naissance à sept autres églises aussi vigoureuses qu'elle. Aujourd'hui, malgré les divisions successives qu'elle a subies, elle compte plus de vingt mille âmes.

1885 : COLLÈGE SAINT-BONIFACE.— Fondé en 1818 par Mgr Provencher, il est confié aux Jésuites en 1885. « Ce collège fut longtemps le centre intellectuel de l'élément français de tout l'Ouest canadien. »

1888 : « LES BIENS DES JÉSUITES. »— Ces biens confisqués par la Couronne étaient estimés à plusieurs millions : on donna pour réparer l'injustice \$400,000. La Compagnie de Jésus en reçut \$160,000 ; l'Université Laval, \$40,000 ; les divers diocèses intéressés \$10,000 ou \$20,000 ; les écoles protestantes de la province \$60,000 !

1907-1924 : VUE D'ENSEMBLE.— « Depuis 1907, les Jésuites forment une province faisant partie de l'Assistance d'Angleterre. Ils ont plus de trente maisons dont deux noviciats (au Sault-au-Récollet et à Guelph, Ont.), le scolasticat de l'Immaculée-Conception, à Montréal, et six collèges : Sainte-Marie et Loyola, à Montréal ; les collèges de Saint-Boniface, de Sudbury, d'Edmonton, de Régina. Ils continuent leur apostolat dans les missions sauvages, soit sur les bords du lac Huron, où ils dirigent l'importante école industrielle de Spanish, soit dans le nord de l'Ontario et jusqu'au delà de la rivière Albany.

« Une œuvre nouvelle, l'œuvre des retraites fermées, si féconde en fruits précieux et durables, est venue s'ajouter à leur ministère déjà lourd. Des maisons de retraites se sont ouvertes à Montréal et à Québec, d'autres s'ouvriront ailleurs, semble-t-il, dans un avenir prochain. La direction d'œuvres ou de groupements de grande importance comme l'Apostolat de la Prière et la Ligue du Sacré-Cœur, l'Association catholique de la Jeunesse et celle des Voyageurs de commerce, l'Action paroissiale, l'École sociale populaire, le Catholic Social Guild, le Catholic Sailors' Club, d'autres encore qui, pour la plupart, prirent naissance dans des retraites fermées » . . . voilà un peu leur part de travail.

1924 : SÉPARATION DES PROVINCES.— En 1924, la Province canadienne se divise en deux parties distinctes et indépendantes : l'une française, c'est la Province du Bas-Canada ; l'autre anglaise, c'est la Vice-Province du Haut-Canada. La Province française voit s'ouvrir à son zèle de nouveaux champs d'apostolat : la Chine. Déjà quelques-uns de ses sujets y sont rendus.

1925 : BÉATIFICATION DE NOS MARTYRS CANADIENS, CÉLÉBRATION DU TRICENTENAIRE DE L'ARRIVÉE DES JÉSUITES DANS LA NOUVELLE-FRANCE.

Au début de notre article nous disions : *Pionniers de la foi, martyrs, explorateurs, découvreurs, propagateurs de l'instruction primaire et secondaire, les Jésuites furent tout cela ;* avions-nous tort ? Nous ne le croyons pas et nos lecteurs non plus. En cette année 1925, après trois siècles et plus, les Jésuites s'efforcent de continuer ce passé glorieux en cherchant avant tout la plus grande gloire de Dieu.

Donat BOUTIN, S.J.

(Extrait du *Voyageur Catholique* de juin 1925.)

---

# LETTRE PASTORALE

DE

SON EMINENCE LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC ET  
DE NN. SS. LES ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES DES PROVINCES  
ECCLÉSIASTIQUES DE QUÉBEC, DE MONTRÉAL ET D'OTTAWA, A  
L'OCCASION DE LA BÉATIFICATION DES MARTYRS JÉSUITES.

---

Nous, par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, Archevêques et Evêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa.

*Au clergé séculier et régulier, et à tous les fidèles de nos diocèses respectifs, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.*

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le 19 juin 1625, cinq religieux de la Compagnie de Jésus, les Pères Charles Lalemant, Enemond Massé, Jean de Brébeuf et deux frères coadjuteurs, débarquaient à Québec. Ils allaient inaugurer un apostolat dont la fécondité se déploie tout le long de notre histoire et dont l'héroïsme a provoqué l'admiration de tous les historiens, même de ceux qui sont hostiles à notre foi.

Ils étaient bientôt suivis de plusieurs autres, et tous ensemble ils venaient fixer en terre d'Amérique la croix que déjà leurs frères avaient plantée aux Indes, au Japon, puis au Brésil et au Paraguay.

Le 19 juin prochain marquera donc le troisième centenaire du jour mémorable de l'arrivée des Jésuites en notre pays, et nous ne voulons pas le laisser passer sans vous convier à le célébrer avec nous dans un acte de reconnaissance à la divine Providence, de qui viennent tous les bienfaits. Pour nous y exciter, voilà que cette même Providence fait éclater à nos yeux la gloire de huit de ces vaillants missionnaires de la Nouvelle-France en leur accordant les honneurs des autels ; elle donne au Canada ses premiers bienheureux et nous invite à cueillir les fruits de leur protection et la leçon de leur mort héroïque. L'occasion est belle, Nos très Chers Frères, de rendre grâces à Dieu et de redire ensemble les bienfaits dont nous lui sommes redevables.



Lorsque le fondateur de Québec, à la suggestion des missionnaires récollets, fit appel à la Compagnie de Jésus, un grand nombre de religieux de cet ordre s'offrirent à leurs supérieurs pour obtenir la faveur d'être envoyés dans la Nouvelle-France. C'est dans cette troupe d'élite que le général de l'ordre choisit les premiers groupes de missionnaires et d'apôtres. Il s'agissait de conquérir presque un continent à la civilisation chrétienne, de faire rayonner dans ces régions incultes, habitées par des nations féroces et vicieuses, le nom et les vertus du Christ. Quel courage chevaleresque et quelle force héroïque il fallait pour cette entreprise ! Il faut lire, pour s'en faire une idée un peu juste, les lettres des premiers missionnaires. Nous les voyons se faire sauvages, en quelque sorte, avec les sauvages ; isolés dans ces régions barbares, ils supportent tous les rebuts et tous les labeurs, toujours exposés à mourir sous les coups du fanatisme payen et au milieu des tortures les plus atroces. En lisant certaines lettres de missionnaires, on se rappelle le passage de la II<sup>e</sup> Epître

aux Corinthiens (1) où saint Paul énumère tous les dangers qu'il a courus pour l'amour du Christ.

Voici comment le Père de Brébeuf, écrivant à de futurs missionnaires, stimule leur zèle pour la perfection et l'amour du renoncement que demande leur vocation : « L'expérience nous fait voir que ceux de la Compagnie qui viennent en la Nouvelle-France, il faut qu'ils y soient appelés par une vocation spéciale et bien forte ; que ce soit gens morts et à soi et au monde, hommes véritablement apostoliques, qui ne cherchent que Dieu et le salut des âmes, qui aiment d'amour la Croix et la mortification, qui ne s'épargnent point, qui sachent supporter les travaux de la mer et de la terre et qui désirent plus la conversion d'un sauvage que l'empire de toute l'Europe ; . . . enfin que ce soit des hommes qui ont tous leurs contentements dans Dieu et auxquels les souffrances soient leurs plus chères délices . . . Saint François Xavier disait qu'il y avait une île en Orient qui était bien propre pour faire perdre la vue à force de pleurer de joie excessive du cœur ; je ne sais si notre Nouvelle-France ne ressemble point à cette île, mais nous expérimentons que si quelqu'un ici s'abandonne à Dieu, il court hasard d'y perdre la vue, et la vie, et tout, et avec grande joie à force de travailler ; il n'appartient qu'à ceux qui y sont et qui goûtent Dieu d'en parler par expérience. » (2)

Avec quel élan ils vont aborder ce travail de conquête, Marie de l'Incarnation le signale : « Ils partent avec une allégresse non pareille, dans le seul appui de la Providence et à l'apostolique. » (3) Et quel champ immense ils s'ouvriront bientôt, depuis la mer du nord jusqu'à la vallée du Missisipi, du golfe Saint-Laurent jusqu'au pays des grands lacs, en attendant qu'ils poussent leurs incursions apostoliques jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

(1) XI. 23-28.

(2) Relation de 1635, éd. de Québec, p. 49.

(3) Lettres, éd. Richaudeau, t. I., p. 81.

Immense est donc la part qu'ils prennent à l'entreprise apostolique de la conversion des sauvages, sans cesser de donner les soins de leur ministère au colon canadien. Seuls à ce travail pendant une période assez longue, ils le continueront encore quand d'autres prêtres seront venus les aider. Toutefois leurs préférences iront toujours aux postes les plus périlleux, ils aspireront sans cesse vers de nouvelles frontières à reculer, vers des extensions nouvelles du royaume de Dieu ; à la réserve de l'œuvre capitale de l'éducation, dont la portée générale retient leur zèle ambitieux, ils voudront être avant tout des soldats d'avant-garde comme les avait rêvés le preux chevalier qui fut leur fondateur, saint Ignace de Loyola.

Les Jésuites se firent encore, comme les premiers Récollets, les propagandistes de la colonisation du pays. Ils créèrent pour cela ces célèbres Relations où ils racontaient leurs travaux et faisaient connaître les dispositions et les mœurs des tribus indiennes. Ces Relations se lisaient partout en France, notamment dans les villes où la Compagnie de Jésus possédait des établissements ; elles contribuèrent, pour une large part, à propager l'idée d'une colonie en Nouvelle-France pour la conversion des infidèles. Ajoutez à cela les lettres personnelles des missionnaires, les conversations et exhortations de ceux d'entre eux qui avaient dû retourner en France mais dont le cœur était encore tout plein du Canada. La grâce de Dieu sans doute aidant, on vit un tel mouvement des âmes religieuses se produire dans les cloîtres, dans les sociétés laïques et même à la Cour de France, que l'on y indiquait la colonisation du Canada comme un moyen de salut et de sanctification. On viendrait donc à la Nouvelle-France comme à un champ d'apostolat. De pieux et saints personnages comme saint Vincent de Paul, le vénérable M. Olier, le P. Condren, d'autres encore, s'intéresseront à la création de sociétés pour l'établissement de colonies chrétiennes sur les bords du Saint-Laurent. On ne s'étonnera pas après cela d'une fonda-

tion comme celle de Ville-Marie, dont la population rappellera par ses vertus les chrétientés de la primitive Eglise. On ne s'étonnera pas du caractère profondément religieux des premières recrues faites pour la Nouvelle-France, de leur sollicitude et de leur zèle pour la conversion des Indiens. Ce petit noyau de colons de la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle, ce petit noyau d'où sont sorties la plupart des familles canadiennes, s'était formé sous l'influence d'une idée élevée, qui n'était rien moins que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Préoccupés du bien de ces généreux colons français, les Pères Jésuites voulurent donner à leurs enfants le bienfait de l'éducation. Québec comptait à peine quelques centaines d'âmes, en 1635, quand ils ouvrirent leur école primaire, la première en date, qu'ils devaient maintenir jusqu'en 1776, à l'heure où, arrêtés dans leur recrutement, ils ne comptaient plus que quelques vieillards. La même année 1635 vit l'ouverture du collège de Québec, le plus ancien de tous les établissements d'éducation classique de l'Amérique du nord. Cette fondation hâtive d'un collège dénotait, chez les missionnaires comme chez nos premiers ancêtres, un souci de la culture intellectuelle qui fait grand honneur aux uns et aux autres. Le Père Le Jeune, annonçant cette entreprise à son supérieur général, en prévoyait les grands résultats. « Que si les commencements sont petits, écrivait-il, la fin en peut être grande et bien heureuse. » (1) Dès l'année suivante il signale le bien que le pays en retire pour le choix des colons : « Quelques personnes très honnêtes nous savent fort bien dire que jamais elles n'eussent passé l'océan pour venir en la Nouvelle-France, si elles n'eussent eu connaissance qu'il y avait des personnes capables de diriger leurs consciences, de procurer leur salut et d'instruire leurs enfants dans la vertu et en la connaissance des lettres. » (2)

---

(1) Relation de 1635, éd. de Québec, p. 4.

(2) Relation de 1636, éd. de Québec, p. 44.

L'espoir du clairvoyant religieux ne fut pas trompé. Dès son arrivée à Québec, Mgr de Laval exprimait au Saint-Siège sa satisfaction d'y trouver une institution où les humanités sont florissantes et la formation en tout semblable à celle qui était donnée dans les collèges de France. (1) Cinquante ans plus tard, le recteur du collège, faisant rapport sur la situation des études, écrit cette page très suggestive que nous croyons utile de citer tout entière.

« Pour ce qui est du collège de Québec, toutes choses y sont ou se font comme dans nos collèges d'Europe, et peut-être avec plus de régularité et d'exactitude et de fruit que dans plusieurs de nos collèges de France. On y enseigne les classes de grammaire, des humanités, de rhétorique, de mathématiques, de philosophie et de théologie. Les écoliers, quoique en plus petit nombre que dans les grandes villes d'Europe, sont néanmoins tous bien faits de corps et d'esprit, tout à fait industriels, fort dociles et capables de faire de grands progrès dans l'étude des lettres et de la vertu. Je ne parle pas des enfants des sauvages, . . . mais je parle des enfants des Français qui sont nés en Canada et qui ont la même langue, la même manière d'habits et les mêmes études qu'à Paris. Je dis qu'ils sont pleins d'esprit, ont très bon naturel et sont capables de bien réussir en tout ce que nous pouvons leur enseigner. » (2)

Ce beau témoignage nous laisse deviner ce que notre race doit à cette formation choisie que recevait alors l'élite de sa jeunesse. C'est cette éducation, la plus dignement humaine, selon le mot qui la désigne, qui a, plus que tout le reste, contribué à élever les pensées de notre peuple au-dessus des purs intérêts matériels. N'est-ce pas aux leçons reçues par l'élite des jeunes gens au collège de Québec et à celles que donnaient aux jeunes filles les couvents d'Ursulines et des Sœurs de la Congrégation de Notre-

---

(1) Mandements des Évêques de Québec, t. I., p. 36.

(2) Relations, éd. Thwaites, t. 66, p. 208.

Dame que la population de la Nouvelle-France dut cette distinction de goûts et de manières que beaucoup de témoins étrangers signalaient encore au siècle dernier et que l'on aime tant à trouver encore chez tous ceux que n'a pas contaminés le culte des nouveautés venues de l'extérieur ?

Eveillés à tous les besoins de la population, ces maîtres, si soucieux de donner à la jeunesse canadienne la formation littéraire et philosophique, créèrent ici l'enseignement d'une spécialité de grande importance dans un pays d'exploration comme l'était le Canada, nous voulons dire l'arpentage et l'hydrographie. C'était l'époque où Mgr de Laval et le séminaire de Québec organisaient des cours pratiques d'enseignement agricole et une école d'arts et de métiers, l'Eglise répétant ici, pour le jeune peuple canadien, ce qu'elle a fait partout où on le lui a permis, et fécondant de son influence bienfaisante tous les domaines où l'humanité évolue et déploie son activité.

Ajoutons, pour compléter le tableau du rôle éducationnel des Jésuites, que jusqu'à la fin du régime français et au delà, ils furent chargés, avec les prêtres du séminaire de Québec, de former dans la science et la vertu la plus grande partie de ce clergé qui remplit un rôle historique de tout premier ordre à une époque décisive de notre vie religieuse et nationale.

\* \* \*

Mais il nous tarde d'exalter, chez les missionnaires de la Compagnie de Jésus, un mérite plus grand que tous les autres. Mieux que leurs leçons et leur active propagande, mieux que les travaux de leur ministère, leurs souffrances et l'effusion de leur sang généreux ont fécondé la terre canadienne et y ont fait pousser et grandir la jeune nation fille de la France catholique. S'il est vrai que depuis le sacrifice du Calvaire les œuvres divines ne germent que dans le sang et ne grandissent qu'au pied de la croix, Dieu a fait une grande grâce à notre pays en lui donnant

ses martyrs, et ceux-là ont le plus fait pour fixer notre destinée comme peuple chrétien qui ont versé leur sang et sacrifié leur vie dans un suprême holocauste. Or, c'est la Compagnie de Jésus qui a fourni à Dieu le plus grand nombre de ces précieuses victimes.

Les historiens ont remarqué que la plupart des jeunes religieux qui demandaient la mission du Canada le faisaient par le désir du martyre ; plusieurs en y venant s'engageaient par vœu à ne pas le manquer si la grâce leur en était offerte. A la veille du désastre prévu de la mission huronne, le supérieur de la résidence des Trois-Rivières écrit : « Je ne vois ici personne baisser la tête ; au contraire on demande de monter aux Hurons et quelques-uns protestent que les feux des Iroquois sont l'un de leurs motifs pour entreprendre un voyage si dangereux. » (1) Leur joie éclate sur leurs visages quand on les y envoie, signale le P. Jérôme Lalemant : « On eût dit qu'ils s'en allaient tous prendre possession d'une couronne et d'un empire. » (2)

Lisons ces lignes de l'un des premiers missionnaires : « J'avoue que je ne saurais me défendre d'une pensée qui me presse le cœur : *cupio impendi et superimpendi pro vobis* ; pauvre Nouvelle-France, je désire me sacrifier pour ton bien, et quand il me devrait coûter mille vies, moyennant que je puisse aider à sauver une seule âme, je serai trop heureux et ma vie très bien employée. » (3)

Un jour, les missionnaires de la Conception apprennent que leur mort est décidée ; ils écrivent une lettre d'adieu à leur supérieur de Québec : « Nous sommes peut-être sur le point de répandre notre sang et d'immoler nos vies pour le service de notre bon Maître Jésus-Christ... Qu'il soit béni à jamais de nous avoir, entre plusieurs autres meilleurs que nous, destinés

---

(1) Relation de 1647, éd. de Québec, p. 8.

(2) Relation de 1648, éd. de Québec, p. 14.

(3) Relation de 1635, éd. de Québec, p. 48.

en ce pays pour lui aider à porter sa Croix. . . S'il veut que dès cette heure nous mourrions, ô la bonne heure pour nous ! S'il veut nous réserver à d'autres travaux, qu'il soit béni ; si vous entendez que Dieu ait couronné nos petits travaux, ou plutôt nos désirs, bénissez-le ; car c'est pour lui que nous désirons vivre et mourir et c'est lui qui nous en donne la grâce. » (1)

Écoutons encore cette parole du P. Buteux qui devait un jour tomber sous les coups des sauvages : « Je m'estimerais trop heureux si Dieu avait permis que je tombasse entre leurs mains. Un acte d'amour est plus pur au milieu des flammes que ne le sont toutes nos dévotions séparées des souffrances. » (2)

A quelle perfection de charité n'étaient pas parvenus la plupart de ces généreux missionnaires ! Le P. Ragueneau écrivait au général de son ordre : « L'état de toute la mission est tel que je ne crois pas qu'on puisse rien ajouter à la piété, à l'obéissance, à l'humilité, à la patience, à la charité, à la parfaite régularité de tous les nôtres. » (3) La Providence récompensera tant de vertus en demandant à un grand nombre le sacrifice de leur sang. Plusieurs, sans y perdre la vie, furent torturés au poteau d'exécution par le fer et le feu des Iroquois. Combien d'autres trouvèrent une mort violente au milieu de leurs travaux ou succombèrent aux fatigues excessives et aux périls qui remplissaient leur vie de missionnaires.

Quels trésors de grâces et de mérites accumulés dans toutes ces souffrances, quelles promesses de divines bénédictions pour la jeune nation canadienne dans tous ces holocaustes qui la marquent du sceau vainqueur de la Croix ! Il convient de nous y arrêter avec une attention émue, puisque, par une coïncidence heureuse, cette année même, l'Eglise décerne les honneurs de la béatification à un groupe de huit religieux choisis parmi cette glorieuse phalange de martyrs.

(1) Relation de 1638, éd. de Québec, p. 43.

(2) Relations, éd. Thwaites, t. 37, p. 136.

(3) Documents inédits, XXII, p. 243.

A l'heure où des dangers sans cesse croissants s'élèvent contre notre vie comme peuple chrétien, cette glorification de nos Martyrs nous apparaît comme une nouvelle faveur du ciel destinée à soutenir et à exalter en quelque sorte notre espérance et, en nous donnant des protecteurs et des modèles de chez nous, à stimuler notre ardeur dans la poursuite de l'œuvre entreprise jadis par les héros et les saints qui fondèrent la patrie canadienne.

\* \* \*

Laissez-nous donc signaler à votre piété chacun de ces noms de nos Martyrs désormais auréolés de la gloire officielle des bienheureux.

Le Père Jean de Brébeuf, véritable héros par la pratique de toutes les vertus, excella surtout par sa charité envers Dieu et envers les hommes. Il avait signé de son sang l'offrande de sa vie à Notre-Seigneur et fait vœu de ne jamais fuir le martyre. Saisi par les Iroquois, il eut les ongles arrachés, et reçut deux cents coups de bâton ; attaché ensuite au poteau, il le baisa à genoux avec des transports de dévotion ; ses tortures durèrent trois heures. Il eut les membres tailladés et brûlés, la peau de la tête arrachée, les chairs percées par des alènes chauffées à blanc ; il supporta les colliers de haches rougies au feu et l'eau bouillante jetée sur sa tête en dérision du baptême. Pour qu'il cessât de prêcher la foi, on lui coupa les lèvres et la langue et on lui enfonça un fer rouge dans la gorge. Enfin les barbares, émerveillés de son inaltérable force d'âme, lui arrachèrent le cœur, qu'ils dévorèrent, croyant par là hériter de son courage.

Le Père Gabriel Lalemant, pris avec le P. de Brébeuf, souffrit dans un corps frêle et débile, mais avec une âme forte, les mêmes tortures et d'autres encore durant l'espace de dix-sept heures. Il fut livré toute une nuit à la malice d'une troupe de jeunes gens qui le torturèrent de toutes façons, lui taillant et hachant la chair de la tête et d'autres membres, qu'ils brûlaient ensuite

au fer rouge. Durant tout son supplice il pria les yeux levés au ciel et les mains jointes. Les barbares espérant lasser sa patience et comprenant qu'il la puisait dans la prière, s'acharnèrent à l'empêcher de joindre les mains et de regarder le ciel; on coupa et on brûla ses doigts, et comme il continuait de joindre ses mains, on les lui coupa et l'on brûla ses yeux au fer rouge. Enfin, au point du jour, quand il ne fut plus qu'une plaie sanglante, un coup de hache lui ouvrit la tête et délivra son âme généreuse.

Le Père Antoine Daniel, missionnaire des Hurons depuis plus de quinze ans, voit les bandes iroquoises fondre sur sa chapelle au moment où il finit sa messe. « Mes enfants, dit-il à ses chrétiens, aujourd'hui nous serons en paradis. » Il les bénit, les absout et pour leur permettre de s'échapper, il s'avance résolument au-devant des ennemis. Ceux-ci, déconcertés d'abord par son audace, l'accablent de coups et jettent son corps dans la chapelle en flammes, auprès de cet autel où il s'était offert une heure auparavant avec la divine victime.

Le Père Charles Garnier, homme d'une innocence angélique, regardé par tous comme un saint, accueillit avec délices son choix pour la mission huronne, comptant bien y verser son sang pour Jésus-Christ. A l'annonce de l'arrivée des Iroquois dans sa bourgade, il se hâte de baptiser et d'absoudre ses ouailles, il envoie en lieu sûr tous ceux qui peuvent fuir et reste avec les vieillards et les malades pour les préparer à la mort qu'ils ne peuvent éviter. Les barbares le blessent et le frappent à mort. Il reprend ses sens un moment et se traîne auprès d'un moribond pour l'assister quand un Iroquois le tue de son arme à bout portant.

Le Père Noël Chabanel, pour ne pas manquer à la grâce du martyre, fait vœu de rester dans la mission huronne malgré toutes les répugnances et une difficulté extrême à apprendre la langue de ses néophytes. Il se rendait en canot à l'île Saint-Joseph quand son guide, un huron apostat, le massacra en haine de la foi qu'il avait reniée et jeta son corps dans les flots.

Le Père Isaac Jogues est l'un des martyrs les plus glorieux de la sainte Église ; les annales des premiers siècles présentent peu de cas comparables au sien. Un jour il avait demandé à Notre-Seigneur de boire largement à son calice. Il reçut aussitôt l'assurance que sa prière était entendue. On peut dire qu'il souffrit deux fois le martyre. Toutes les cruautés que les Iroquois exerçaient sur leurs prisonniers, il eut à les subir à plusieurs reprises, étant traîné de village en village pour être partout le jouet de la cruauté de tous. Roué de coups, brûlé, mutilé, déchiré dans ses membres qui n'étaient que des plaies vives pendant des semaines entières, il fut en outre réduit en un esclavage qui dura un an. Délivré, il est transporté en France où, quand on l'a reconnu, il est vénéré comme un martyr et un saint. Mais son cœur est tout à la Nouvelle-France ; il obtient d'y retourner, et c'est pour aller de nouveau chez les barbares qui l'ont si affreusement mutilé. " J'irai, dit-il, et je ne reviendrai pas." Invité traîtreusement à aller visiter un Iroquois, il se baissait pour pénétrer dans la cabane quand un coup de hache acheva son glorieux martyre et lui en assura la palme.

Le frère coadjuteur René Goupil et le *donné* Jean de la Lande furent deux de ces vaillants auxiliaires qui secondaient si utilement les efforts des missionnaires et ils eurent souvent part à leurs souffrances comme à leurs mérites. Sur leurs humbles fronts le ciel va faire rayonner l'auréole des bienheureux martyrs. Tous deux étaient attachés à la personne du P. Jogues. René Goupil l'accompagna dans son premier voyage et fut soumis aux mêmes tortures que lui ; un sauvage lui fendit le crâne parce qu'il l'avait vu faire le signe de la croix sur le front d'un enfant malade. Jean de la Lande, compagnon du même Père dans sa dernière mission, ne voulut pas consentir à le quitter sous le coup des menaces de mort : il partagea ses mauvais traitements et, comme lui, fut immolé par la hache de l'Iroquois.

Voilà les huit religieux héroïques qui seront inscrits au catalogue des bienheureux par le Souverain Pontife le 21 juin prochain, et qui plus que jamais seront les protecteurs de cette terre canadienne arrosée et fécondée de leur sang.

\* \* \*

Nous avons tenu, Nos Très Chers Frères, à dessiner à grands traits le rôle joué par les Pères de la Compagnie de Jésus dans la formation chrétienne de notre peuple, dans l'édification de notre vie nationale. Aussi, quand l'épreuve s'abattit à la fois sur la Nouvelle-France et sur la Compagnie de Jésus, l'évêque de Québec maintint à leurs postes ces précieux auxiliaires, et l'on vit les Pères, bientôt vieilliss et de plus en plus isolés, s'épuiser puis s'éteindre les uns après les autres en ce pays de leur adoption, laissant après eux, chez le peuple, une mémoire mêlée de mélancolique admiration : les noms des Pères Potier au Détroit, de la Brosse sur les deux rives du bas Saint-Laurent, Casot à Québec, ne seront pas encore oubliés quand leurs successeurs reviendront.

Les Jésuites revinrent au Canada en 1841, sur l'invitation pressante du pieux et saint évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget ; ils revinrent et, cette fois encore, de la vieille France des ancêtres. Le peuple canadien les reconnut et les accueillit à bras ouverts, et la Compagnie de Jésus reprit son œuvre interrompue et la continua à la mesure de ses forces et du nombre de ses membres, moins héroïque sans doute, mais laborieuse toujours et sans cesse dirigée vers l'idéal des labeurs d'autrefois.

Les tribus indiennes ont vu reparaître leurs anciens missionnaires sur les bords des grands lacs et dans leurs forêts.

On les a vus de nouveau suivre dans leurs établissements les bûcherons et les voyageurs devenus colons, et l'on pourrait citer des diocèses presque entiers qui se sont formés des pauvres postes

desservis par eux en attendant que le clergé séculier pût s'y fixer et y subsister.

On les a vus répéter plusieurs fois le geste des fondateurs du collège de Québec, ouvrir et maintenir aux avant-postes menacés de l'Eglise au Canada, des institutions d'enseignement secondaire, vraies forteresses catholiques où s'arment les chefs qui défendront la cause de Dieu et maintiendront l'idéal des anciens jours.

Ils ont prêché, ils ont propagé la doctrine chrétienne, notamment ils ont ravivé et popularisé davantage cette salutaire dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, implantée déjà dans ce pays par les apôtres du 17<sup>e</sup> siècle. Toujours attentifs aux besoins religieux des âmes et de la société, ils ont créé ou maintenu des œuvres admirables dont la portée bienfaisante ne sera mesurée que plus tard, mais dont déjà les activités nous comblent d'espérances reconfortantes.

Nous ne pouvons que nous réjouir des progrès de la vaillante Compagnie de Jésus et de la voir multiplier ses provinces au Canada. C'est un motif nouveau pour nous de célébrer avec allégresse ce troisième centenaire de son établissement dans notre pays.

\* \* \*

Il nous reste à tirer de cette célébration et des événements qu'elle commémore quelques leçons utiles.

L'histoire de nos origines fait bien voir que c'est l'Eglise qui par ses évêques, ses missionnaires et ses institutions religieuses nous a faits ce que nous sommes, que nous tenons d'elle ce que nous avons de meilleur, qu'elle a fait de nous un peuple chrétien voué à rendre témoignage à Dieu et à sa religion sainte à la face des nations.

Sachons être reconnaissants à Dieu de nous avoir appelés à cette vocation de choix et d'avoir placé sous la garde de son Eglise le berceau même de notre peuple. Mais, en même temps,

rappelons-nous que les forces qui donnent à un peuple sa formation et son caractère initial sont aussi celles qui le font se développer, survivre à tous les dangers et à tous les malheurs, et le font parvenir à la perfection des nations vraiment grandes. Le sort des peuples est donc lié à la fidélité constante à leurs traditions. Quand un peuple trouve, comme le nôtre, la religion divine à la base de ses origines et de ses traditions, il a des promesses d'avenir d'un prix inestimable et il peut ambitionner de devenir une nation bénie du ciel et l'instrument des grandes œuvres de Dieu dans le monde.

Nous avons donc le devoir de garder jalousement tout ce qui nous rattache à nos religieuses origines. Gardons, retrouvons au besoin, les fortes vertus dont l'Eglise avait imprégné nos ancêtres, la simplicité et la pureté des mœurs, la modération dans la poursuite des biens terrestres, l'ordre et la fécondité dans la famille, toutes les forces spirituelles enfin que nous ont transmises nos pères et que nous avons le devoir de transmettre intactes à ceux qui viendront après nous.

Et puisque nous devons tout cela à la sainte Eglise, continuons à lui faire confiance, à elle et à ses chefs, à ceux qui auprès de nous représentent son autorité bienfaisante et qui sont les dispensateurs visibles de ses dons. Il faut que la confiance du peuple chrétien dans ses prêtres, qui aux heures d'épreuve l'ont sauvé de la ruine, ne s'affaiblisse pas ; n'allons pas croire que les dangers de l'époque où nous vivons sont moins à craindre : ils sont peut-être plus intimes et risquent ainsi d'échapper à notre clairvoyance. Nous serions imprudents de renoncer à ce qui a fait notre force dans le passé.

Encore une fois, faisons confiance à l'Eglise de Dieu. Nous n'avons rien à redouter, dans quelque sphère que ce soit, du plein exercice de ses droits. Nous n'avons pas lieu de mesurer ou de marchander notre entière soumission à son empire spirituel. Que tous ceux qui prennent part à la conduite des affaires publiques continuent à lui faire crédit, prenant soin toujours de saisir

sa pensée et sa doctrine sur les multiples objets qui intéressent à la fois le bien temporel de la nation et les intérêts éternels des âmes. Ils constateront toujours bien vite que ce que veut l'Église ce n'est pas tant dominer que vivifier et sauver ; ils goûteront comme son joug est doux pour les peuples comme pour les individus ; ils verront que même dans un pays comme le nôtre, où l'Église n'est pas la maîtresse de toutes les âmes, l'homme public n'a pas à secouer le joug de l'Église et à ignorer ses directions pour être juste envers tous : nul mieux qu'elle ne sait pratiquer la tolérance et la charité dues à tout être humain.

Mettons-nous en garde contre une diminution de notre fierté de catholiques, le catholicisme étant la seule vraie forme du christianisme, dont la pratique ne se distingue pas de la véritable civilisation. Laissons donc sous l'égide du catholicisme et de l'Église de Jésus-Christ notre vie individuelle et sociale. Ne nous laissons pas gagner à un lâche indifférentisme religieux, qui prépare les défections, et, avec le temps, les apostasies complètes. Pour cela nous devons éviter avec soin de nous affilier aux sociétés neutres de toute nature, suivant la recommandation pressante du Saint-Siège et des Pères du Concile plénier de Québec. Enfin n'allons jamais, sous prétexte de largeur de vues, renier d'aucune façon notre titre de catholiques ni rougir de celle qui fut notre mère, dont le bras nous a protégés aux heures mauvaises et dont la féconde influence peut encore nous sauver.

Rendons grâces à Dieu, en second lieu, de ce qu'il a donné à notre peuple naissant toute une pléiade de saints personnages qui ont veillé sur ses premiers pas, qui ont orienté sa vie, qui ont offert au ciel pour lui, leurs travaux, leurs prières et, quelques-uns, tout leur sang.

Mais en même temps tirons la leçon qui se dégage de leur vie. Animons-nous à les imiter et à reproduire leurs vertus dans nos vies. Par une généreuse coopération à la grâce divine, tâchons d'élever nos âmes jusqu'à cette sainteté à laquelle le divin Maître nous appelle quand il dit : « Soyez parfaits comme votre Père

céleste est parfait. »(1) Cette perfection de vie et de vertu, qu'elle fleurisse surtout dans ces instituts religieux d'hommes et de femmes qui sont voués par vocation à la pratique des conseils évangéliques. Que le Maître de la vigne choisisse et prenne largement dans nos familles toujours fécondes des ouvriers fidèles pour les moissons immenses qui mûrissent au Canada et en pays infidèles. Et pour cela, que dans toutes les familles l'éducation reste ou redevienne forte et vigilante ; que l'on inspire aux enfants la piété et l'esprit de sacrifice et qu'on ne néglige rien pour éveiller les jeunes âmes au souci des intérêts de la gloire de Dieu.

Nous invoquerons souvent et avec confiance ces glorieux Martyrs ; chaque année quand reviendra leur fête, que la prière de tout le peuple canadien monte vers leurs trônes et, forte de leur intercession, qu'elle s'élève jusqu'au trône de Dieu pour en obtenir les divines faveurs. Nous demanderons avant tout que le règne de Dieu établi ici par nos saints se maintienne toujours ; que le peuple canadien, soumis à Jésus-Christ et à son Église, croisse toujours, suivant la parole de l'Écriture, *in plebem perfectam*, qu'il devienne un peuple parfait, accomplissant les desseins de Dieu sur lui.(2)

Cette prière pour la patrie canadienne, elle devra animer et inspirer les fêtes que nous voudrions voir célébrer dans toutes les paroisses en l'honneur de nos bienheureux Martyrs. La supplication confiante de tout un peuple vers ceux qui furent ses pères ira droit à leur cœur ; leur puissante intercession nous sera acquise et l'Église du Canada en retirera les effets bienfaisants.

Pour donner une forme solennelle à notre reconnaissance pour tous les bienfaits que nous rappelle ce troisième centenaire de l'établissement de la Compagnie de Jésus au Canada et, en particulier, pour remercier Dieu de la glorification de nos Martyrs,

(1) MATTH., V, 48.

(2) LUC, I, 17.

on chantera le *Te Deum* dans toutes les églises, à l'issue de la grand'messe du dimanche 28 juin.

Sera la présente pastorale lue et publiée au prône dans toutes les églises et chapelles où se fait l'office divin, le premier dimanche après sa réception.

Fait et signé par nous le douzième jour de mai, l'an mil neuf cent vingt-cinq.

- † L.-N. CARD. BÉGIN, *Arch. de Québec.*
- † JOSEPH-MÉDARD, *Arch. d'Ottawa.*
- † GEORGES, *Arch. de Tarona, Adm. Apost. de Montréal.*
- † PAUL-EUGÈNE, *Arch. de Séleucie, Coadj. de Québec.*
- † MICHEL-THOMAS, *Ev. de Chicoutimi.*
- † PAUL, *Ev. de Sherbrooke.*
- † FRANÇOIS-XAVIER, *Ev. des Trois-Rivières,*
- † J.-S.-HERMANN, *Ev. de Nicolet.*
- † GUILLAUME, *Ev. de Joliette.*
- † P.-T. RYAN, *Ev. de Pembroke.*
- † JOSEPH-ROMUALD, *Ev. de Rimouski.*
- † JOSEPH-EUGÈNE, *Ev. de Mont-Laurier.*
- † FRANÇOIS-XAVIER, *Ev. de Gaspé.*
- † RAYMOND-MARIE, *Ev. de Valleyfield.*
- † LOUIS, *Ev. de Haileybury.*
- † J.-M., *Ev. de Legio, Vic. ap. du Golfe Saint-Laurent.*
- † ALPHONSE-OSIAS, *Ev. de Spiga, Aux. de Sherbrooke.*
- † JOSEPH-ALFRED, *Ev. de Titopolis, Auxil. de Québec.*
- † EMMANUEL-ALPHONSE, *Ev. de Thennesis, Auxil. de*  
*Montréal.*

J. A. FONTAINE, V. G., *Adm. de Saint-Hyacinthe.*

# DISCOURS DE MGR ARTHUR BÉLIVEAU

ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE,

PRONONCÉ À L'ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC,

LE 24 JUIN.

*Laudamus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione sua.*

*Multam gloriam fecit Dominus, magnificentia sua a seculo.*

Eccli, XLIV, 1, 2.

*Louons ces hommes illustres et les Pères de notre race. En eux le Seigneur a opéré de grandes choses.*

ÉMINENCE, MONSEIGNEUR,

MES FRÈRES

C'est pour commémorer le troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites à Québec, et retirer de cette solennité les fruits qu'elle comporte, qu'elle a été organisée. C'est le 19 juin 1625 que les Pères Lalemant, Massé et Brébeuf débarquaient à Québec.

C'est un de leurs fils de l'Ouest que les Pères ont invité à parler en cette circonstance solennelle. Je n'oublie pas que je dois le bienfait de l'éducation aux Pères de la Compagnie de Jésus, et, après Dieu et ma mère, celui de ma vocation sacerdotale. Je ne doute pas qu'il leur eût été facile de trouver à Québec plus éloquente voix pour chanter ce jour; néan-

moins, avec les réserves voulues, je suis heureux du choix qui me donne une occasion solennelle de témoigner publiquement ma reconnaissance pour les bienfaits reçus, et qui me constitue le très pauvre interprète du Canada pour dire ce qu'il doit à la Compagnie de Jésus.

Ne fallait-il pas, pour que la fête eut sa pleine signification et produise tous ses fruits, que ceux qui jouissent aujourd'hui de la civilisation chrétienne semée dans le sang des illustres martyrs de la Compagnie de Jésus, vinsent du nord et du sud, de l'est et de l'ouest pour rendre témoignage, puisque de l'Atlantique au Pacifique, des mers glaciales au Golfe du Mexique, on peut suivre la marche conquérante de ces héros de l'évangile, bien souvent à la trace de leur sang, toujours à celle de leurs héroïques efforts. C'est un auteur protestant (Brancroft, *Hist. des Etats-Unis*) qui a écrit :

“ L'histoire des travaux des missionnaires Jésuites se rattache à l'origine de toutes les villes de l'Amérique française ; pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte, sans qu'un Jésuite n'ait montré le chemin. ”

Je devrais maintenant faire l'histoire des travaux des Jésuites depuis leur arrivée à Québec en 1625 jusqu'à nos jours, les suivre aux Trois-Rivières, à Montréal, dans l'Ontario, au pays des Hurons, à Tadoussac, jusqu'à la Baie d'Hudson, au Mississipi, puis dans l'Ouest canadien jusqu'au Fort Saint-Charles et aux Montagnes Rocheuses. Quand j'aurais le talent d'un Tacite pour condenser l'histoire, je serais sûrement incomplet, puisque les limites nécessairement restreintes d'un sermon de circonstance rendent impossible pareille incursion sur le terrain de l'histoire. D'ailleurs, des travaux historiques fort bien faits ont été publiés depuis un an ; ils mettent en vive lumière l'œuvre de ceux que nous

fêtons. Je limiterai donc mon entretien à certaines considérations d'ordre général, pour notre commune édification.

Quel fut l'idéal de ces grands missionnaires ? Où trouver la source d'où a jailli tant de force d'âme et de persévérance dans l'œuvre accomplie ?

L'idéal de ces hommes de Dieu était celui du fondateur de leur société, saint Ignace : *Ad majorem Dei gloriam*. La plus grande gloire de Dieu, procurée par le salut d'âmes immortelles, voilà l'idéal sublime, qui seul a rendu possibles des travaux et des souffrances au-dessus des forces humaines.

“ Le tout pour la gloire de Dieu, écrivait le Père Charlevoix, car le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination où règne l'idolâtrie que pour soumettre les peuples à Jésus-Christ. ”

Quelle admirable émulation entre les rois de France et ces hommes de Dieu. La conquête des âmes avant l'agrandissement de leur royaume était la pensée dominante d'Henri IV et de ses successeurs. Confirmant le Sieur de Poutrincourt dans son titre de Gouverneur de Port-Royal, première fondation des Français en Acadie, il spécifiait formellement que le Gouverneur devait amener avec lui des Religieux de la Compagnie de Jésus pour la conversion des sauvages. Les historiens protestants eux-mêmes reconnaissent ce fait et le proclament en termes non ambigus :

“ La force entière de la colonie, écrit Bancroft, reposait sur les missions. Ce ne furent ni l'esprit d'entreprise commerciale, ni l'ambition des monarques qui portèrent la puissance de la France au cœur du continent américain, ce fut la religion. ”

“ Paisibles, écrit Parkman, bénignes et bienfaitantes furent les armes de la conquête française. La France cherchait à soumettre non par le sabre, mais par la croix ; elle aspirait non pas à écraser et à détruire les nations qu'elle envahissait mais à les convertir, à les civiliser, à les embrasser dans son sein comme des enfants. ”

Les pouvoirs civils et religieux s'efforçaient, pour leur bonheur réciproque, de réaliser les paroles de l'Évangile : " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroit. " (S. Luc, XII, 31.)

L'histoire du peuple juif, humilié et livré au pouvoir de ses ennemis quand il abandonne les autels du vrai Dieu pour se livrer au culte du veau d'or, mérite d'être méditée par tous les peuples et, j'ose dire, particulièrement par ceux qui, comme le nôtre, ont manifestement reçu une vocation spéciale. La fidélité à sa vocation, d'une suprême importance pour le salut des individus, est une condition de grandeur pour les peuples qui, comme tels, n'ont pas d'éternité.

Les organisateurs des fêtes du troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites à Québec et ceux de la célébration de notre fête nationale se sont entendus pour chômer ensemble. Cette belle fête réunit tout un peuple au pied des autels. Se peut-il spectacle plus consolant ? C'est, il me semble, nous rapprocher de l'esprit du début de la colonie, c'est rester dans l'esprit de foi qui animait nos ancêtres, c'est travailler à protéger les forces qui ont produit ce qu'on a justement appelé " le miracle canadien " et qui feront notre grandeur, si l'ennemi de tout bien ne réussit pas à désunir ce que Dieu a uni.

Je n'ai pas l'intention d'insister longuement sur une vérité qui a souvent été démontrée à pareil jour, mais peut-on étudier la vocation extraordinaire d'un Mgr de Laval, d'une Marie de l'Incarnation, d'une Jeanne Mance, d'un Champlain, d'un Maisonneuve, pour ne parler que des plus illustres, considérer les voies admirables par lesquelles Dieu les a conduits, sans rester convaincus que Dieu avait sur le peuple qu'il voulait établir sur les bords du Saint-Laurent des vues très spéciales pour l'extension de son règne dans les âmes ? Malgré certains fléchissements, ce peuple est resté fidèle à sa mission, et un laïque distingué de chez nous a pu

écrire un livre intitulé *le Canada Apostolique*, qui a été une révélation pour un grand nombre. On peut ajouter que dans le champ des missions étrangères le Canada français n'a pas dit son dernier mot.

Détail qui me paraît intéressant : Goyau, dans le beau livre qu'il a écrit sur les origines religieuses du Canada, montre les Pères de la Compagnie de Jésus en France intimement liés, comme directeurs spirituels, à la plupart des illustres personnages, hommes et femmes, qui ont joué un rôle prépondérant dans l'établissement de ce pays, et fait remarquer, dans la préface de son livre (p. XIX), que « l'École historique américaine, éclore en des sphères confessionnelles qui n'ont rien de commun avec la Compagnie de Jésus, cherche et trouve dans les journaux annuels de l'apostolat catholique romain que sont les Relations des Jésuites l'acte de naissance d'un grand peuple. »

Il y a deux jours, au centre du monde catholique, dans le décor incomparable d'une fête de canonisation, Notre Saint Père le Pape a placé au nombre des saints ceux qui veillèrent sur notre berceau, et nous savons maintenant, d'une manière infallible, que c'est dans le sang des martyrs que nous avons été baptisés. On a dit avec raison : « Noblesse oblige ». Un tel acte de naissance comme peuple nous impose des obligations. Si nous voulons que notre vie réponde à la noblesse de notre acte de naissance, nous ne nous bornerons pas à une louange qui serait vaine si elle ne nous poussait pas jusqu'à l'imitation.

Quel fut le secret de la force de ces grands missionnaires ? Une foi robuste entretenue par un profond esprit d'oraison. Venus sur cette terre inhospitalière pour y établir le règne de Dieu, ils ne s'attendaient pas à être mieux traités que le Divin Maître venu sur terre pour accomplir sa mission. Ils comprirent que les moyens employés par le Fils de Dieu pour établir son œuvre sur terre sont ceux que ses authenti-

ques serviteurs doivent employer pour faire la leur. C'est la croix avec tout ce qu'elle comporte de réalités pénibles à la nature. La chair peut chercher des échappatoires, le monde conclure à la folie, l'Apôtre saint Paul nous dit : « La doctrine de la croix est une folie pour ceux qui périssent, mais pour nous qui sommes sauvés elle est la force divine. » (Ia ad Cor., I, 18.)

Le grand danger qui menace le monde, de nos jours plus qu'en tout autre temps, peut-être, est l'esprit jouisseur ennemi de l'effort, de la gêne et de la souffrance. Qu'on fasse tous les raisonnements qu'on voudra, on ne changera pas la parole de Dieu : « Les Juifs exigent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils, mais pour ceux qui sont appelés soit Juifs, soit Gentils, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. » (Ia ad Cor., I, 22, 23.)

C'est le mystère de la croix, comme tous les mystères, insondable aux seules lumières humaines, mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu. L'apôtre saint Paul n'est ici que l'écho de son Divin Maître qui a dit : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi » (S. Jean, XII, 32), et saint Jean fait remarquer immédiatement après : « Ce qu'il disait pour marquer de quelle mort il devait mourir. » C'est la sainte folie de la croix, l'unique source de toutes les grandes œuvres chrétiennes qui ont été accomplies et qui le seront jusqu'à la consommation des siècles.

Voulez-vous voir l'application de cette doctrine ? Écoutez. Je choisis deux passages entre cent qui pourraient être cités. Le Père LeJeune écrit durant l'hiver de 1633 passé chez les Montagnais :

“ Il faut se passer deux ou trois jours de manger . . . sur la fin de nos vivres, quand je pouvais avoir une peau d'anguille pour ma journée, je me tenais pour bien déjeuné, bien diné et bien soupé. ”

Il ajoute : " On souffre, mais Dieu fait gloire d'aider une âme quand elle n'est pas secourue des créatures. "

Et quel coup de cravache à la mollesse d'un si grand nombre en face des sacrifices parfois bien légers que demande le succès des causes religieuses et nationales, disons mieux, quel *Sursum Corda* que ces autres paroles des Relations de 1647, citées par l'historien protestant Parkman :

" Il ne faut pas s'imaginer que la race des Iroquois et la perte de quelques chrétiens et de plusieurs catéchumènes soient capables d'évacuer le mystère de la croix de Jésus-Christ, ni d'arrêter l'efficacité de son sang. Nous mourons, nous serons pris, nous serons brûlés, nous serons massacrés, passe. Le lit ne fait pas toujours la plus belle mort. "

Cette sainte folie, ceux que nous fêtons aujourd'hui l'ont comprise ; elle fut le secret mobile d'une vie qui jette la raison humaine dans l'étonnement. Aujourd'hui, dans la gloire des Cieux, ils redisent les paroles de nos Saints Livres : « Notre légère affliction du moment présent produit pour nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire. » (2a ad Cor., IV, 18.)

La devise de tous ces missionnaires fut celle du Père Jean de Brébeuf : « Jésus-Christ est la vraie grandeur du missionnaire, c'est lui seul et sa croix que nous devons chercher. »

L'histoire des premiers siècles de l'Église n'offre rien de plus répugnant à la nature que les travaux apostoliques de ces héros de l'Évangile, elle n'a rien de plus terrible que le martyre d'un Brébeuf et d'un Garnier. Il semble que ces hommes n'étaient pas de chair et de nerfs comme nous. Avouons-le, ils avaient une âme autrement trempée que la nôtre. Aussi quelle race de chrétiens formèrent ces hommes apostoliques.

Quel bel exemple d'énergie à nos âmes anémiées que le spectacle des Sauvages et des premiers colons du Canada, à l'école de tels maîtres.

Les Pères de Brébeuf et Lalemant viennent de tomber avec leurs fidèles Hurons entre les mains des Iroquois ; la mort les attend accompagnée de cruelles tortures :

— “ Levons les yeux en haut,” crie Brébeuf aux Hurons ; et les Hurons de lui répondre :

— “ Père, ne crains rien, nos âmes seront au Ciel pendant que nos corps souffriront ici-bas.”

— “ Dieu verra vos douleurs, disait le Père, lui-même sera votre récompense.” Et les Hurons reprenaient :

— “ Prie le Maître de la vie qu'il ait pitié de nous. Nous ne cesserons de prier qu'en expirant.”

(GOYAU, *Une épopée mystique*, p. 191.)

Et cet autre fait.

Un enfant de douze ans, François Hartel, un instant captif des Iroquois, écrivait de chez eux au Père LeMoyne : « Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit et qui a un doigt brûlé dans un calumet pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé. L'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère. »

Ainsi travaillèrent et souffrirent ceux dont nous commémorons le souvenir en ces jours de fête, et cependant, un laïque illustre, Goyau, après avoir relaté la mort des martyrs Jésuites, écrit : « Ainsi mouraient les Jésuites un à un, tandis qu'en France certains bruits nocifs, volontiers répandus par les polémiques jansénistes, les accusaient de s'occuper surtout au Canada, d'acheter des fourrures pour thésauriser. »

Heureusement d'autres jugements ont été portés sur l'œuvre et la personne des Jésuites au Canada. C'est Mgr de Laval qui écrit au Général des Jésuites :

« J'ai vu ici et j'ai admiré les travaux de vos Pères... par leurs exemples et la sainteté de leur vie ils sont la bonne odeur de Jésus-Christ partout où ils travaillent. »

C'est Mgr de St-Vallier qui écrit à son tour :

« Il faut ajouter que parmi les Pères de la Nouvelle France, il y a un air de sainteté si sensible, si éclatant que je ne sais s'il peut y avoir quelque chose de plus en aucun autre endroit du monde où la Compagnie de Jésus est établie. »

C'est la Vénérable Mère de l'Incarnation qui dit :

« C'est une chose ravissante de voir nos Révérends Pères prodiguer leur vie pour attirer tous ces peuples au troupeau de Jésus-Christ ; c'est à qui ira aux lieux les plus éloignés et les plus dangereux où il n'y a aucun secours humain. »

C'est l'historien protestant Bancroft qui écrit :

« Devant tant de périls, les Jésuites ne reculèrent jamais d'une semelle, comme dans une bonne armée où à chaque rang qui tombe un autre s'avance, l'héroïsme ne manqua jamais chez les soldats du Christ. »

Malgré tant de travaux, de vertus et d'héroïsme, au Canada et dans d'autres pays du monde, à cause de cela sûrement, toutes les puissances de l'enfer se liguèrent contre la Compagnie de Jésus et vint un jour où pour arriver à une plus grande conformité avec son divin chef Jésus, sa Compagnie, après bien des souffrances, dut descendre au tombeau. Devant l'orage qui grondait dans les cœurs des puissants de ce monde, le Pape Clément XIV crut que le moindre mal était de demander aux Jésuites de se sacrifier, et le 21 juillet 1773, il supprimait la Compagnie de Jésus.

Peu d'années après cette suppression, la tempête révolutionnaire emportait les têtes couronnées qui avaient demandé la suppression de la Compagnie, et, en 1814, Pie VII la rétablissait parce que, proclamait-il, les peuples la redemandaient.

Il était réservé à Mgr Bourget, de sainte et apostolique mémoire, de rappeler les Jésuites au Canada. C'est de Rome, en juillet, 1841, que Monseigneur écrivait au Général des Jésuites pour le prier d'envoyer ses Pères au Canada. Reprendre le ministère des missions sauvages, se consacrer à l'importante mission d'instruire la jeunesse, resserrer les liens qui avaient toujours uni le clergé séculier aux Jésuites étaient les motifs allégués par Mgr de Montréal pour faire revenir les Jésuites au Canada : « En se revoyant après tant de malheurs et de secousses et après quatre-vingts ans de séparation, qu'ils seront tendres les saluts de ces frères, » écrivait ce grand évêque.

L'année suivante les Jésuites arrivaient au Canada pour reprendre leurs travaux apostoliques sur cette terre jadis arrosée du sang de leurs missionnaires. Nous les retrouvons aujourd'hui au pays de ces anciennes missions huronnes où les leurs ont tant eu à souffrir, se consacrant, de nouveau, au salut des pauvres Indiens. En 1900, le Général de la Compagnie confiait à la Province canadienne la mission des Esquimaux de l'Alaska ; c'était reprendre la marche en avant, puisque, à l'époque de la suppression de la Compagnie, les Pères avaient été arrêtés aux Montagnes Rocheuses. Ils viennent de pousser encore en avant, en acceptant de prendre leur part du champ immense des missions de Chine, et déjà, une partie de ce pays qui compte cinq millions d'habitants, est confiée au zèle apostolique des Jésuites de la Province canadienne-française.

Depuis leur retour au Canada, les Jésuites ont fondé un collège à Montréal, un à Sudbury, un à Saint-Boniface, un

à Régina, un à Edmonton. C'était rester fidèle aux traditions de la Compagnie de Jésus qui a toujours mené de front l'œuvre des missions et celle de l'instruction et de la formation chrétienne de l'enfance. Les Jésuites ont été, en ce pays, les pionniers de l'œuvre importante des retraites fermées qui sont appelées à faire tant de bien. C'est un des leurs qui a été l'âme dirigeante des semaines sociales, ces universités ambulantes, comme on les a appelées, qui doivent jeter sur les questions très complexes des problèmes modernes la bienfaisante influence des lumières de l'Évangile et des enseignements des Pontifes romains.

Ils ont compris que l'apostolat dans les intelligences, par les œuvres de presse, est un besoin urgent ; leur maison provinciale, à Montréal, abrite une œuvre de presse qui compte parmi les mieux organisées du pays.

A ces illustres missionnaires qui donnèrent leur vie avec tant d'abnégation et qui la consommèrent par un sacrifice sanglant, à tous leurs compagnons d'apostolat qui, sans verser leur sang, furent les martyrs quotidiens d'une vie plus pénible parfois que la mort, nous redisons les paroles que nous avons prises pour textes : « Louons ces hommes illustres, nos Pères dans la foi, en eux Dieu a fait de grandes choses. »

Et à vous, mes Pères en Dieu, les Jésuites de la génération actuelle qui vous dépensez, sur des champs divers, à continuer l'œuvre entreprise aux temps héroïques que, pour le bien du Canada, pour la gloire de Dieu et de l'Église, la Compagnie de Jésus aille sans cesse en grandissant. Dans le monde entier ; quand sévit la persécution, c'est aux Jésuites que Satan et ses suppôts s'attaquent d'abord. A défaut d'autres preuves qui, grâce à Dieu, ne font pas défaut, j'y verrais la preuve évidente que vous êtes l'élite des troupes de Dieu. De nos jours autant qu'à l'époque des Hurons et des Iroquois, l'Église canadienne menacée a besoin de vos

services, de votre dévouement, de vos lumières, et peut-être un jour, de votre héroïsme. De tout cœur je vous redis au nom de tous la parole de Dieu à Abraham : « Croissez et multipliez-vous. » Oui, Compagnie de Jésus, que tes Fils soient toujours plus nombreux, car la moisson d'âmes va sans cesse grandissante. Fils de Saint-Ignace croissez, et multipliez-vous pour le bien du Canada, pour le salut des âmes, pour la réalisation de la devise de votre illustre fondateur et la vôtre : « Pour la plus grande gloire de Dieu. » Amen.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,

Avant qu'il ne descende de cette chaire, permettez à l'humble successeur de Mgr Provencher, envoyé un jour à la Rivière-Rouge par l'Évêque de Québec, de déposer aux pieds de Votre Éminence l'hommage de son respect et l'expression de ses vœux.

La pourpre cardinalice et les soucis de l'administration d'un vaste diocèse n'empêchent pas Votre Éminence de vivre la devise de la belle Province dont elle est le plus glorieux fils : « Je me souviens. »

Plus d'une fois Votre Éminence s'est souvenu de ces modestes églises issues, un jour, de celle de Québec et qui ont encore besoin de la sympathie de Québec pour accomplir une œuvre parfois difficile, sur une terre qui eut pu être nôtre à certaines conditions, et qui est maintenant au pouvoir de ceux qui n'ont pas notre idéal et ne désirent guère notre survivance.

Le soixantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de Votre Éminence l'a trouvée alerte et remplie d'entrain pour entreprendre une nouvelle décade que je ne voudrais pas mettre comme terme final des dons de Dieu à Votre

Eminence, et cela pour le bien de l'Église canadienne et le bonheur de vos administrés.

Nous nous inclinons maintenant sous votre main paternelle et nous vous prions de faire descendre sur nous les bénédictions qui sont nécessaires au peuple canadien pour qu'il réalise, dans sa virilité, les promesses de son enfance, et qu'il remplisse la mission que Dieu semble lui avoir donnée sur cette terre d'Amérique.

---

L'Acad  
premier  
trois pro  
que pass  
l'abbé J  
votre do  
Mais  
l'Acadie  
au Sieur  
Port-Ro  
par lui p  
de Gren  
assitôt  
Poutinc  
dit qu'er  
Diepp  
Charles  
ville du  
et de sa  
ville ; at  
d'une gé  
aux Pèr  
Tout  
espérime  
vraimen  
un digne  
moral è

## LES JÉSUITES EN ACADIE

---

L'Acadie, étant la première des colonies françaises, fut le premier champ d'apostolat des Jésuites en Amérique. Les trois prêtres séculiers qui les y avaient précédés ne firent que passer: le jeune abbé Nicolas Aubry, de Paris, en 1604, l'abbé Jessé Fléché, du diocèse de Langres, en 1610, et un autre dont Champlain ne nous dit pas le nom.

Mais Henri IV était si bien décidé à accorder la mission d'Acadie à la Compagnie de Jésus, qu'en 1608 il ne concéda au Sieur de Poutrincourt le droit de coloniser son domaine de Port-Royal qu'à condition qu'il y emmènerait deux Jésuites, par lui pourvus de la somme de 500 écus. Le P. Pierre Biard, de Grenoble, et le P. Ennemond Massé, de Lyon, furent aussitôt choisis par le P. Coton, confesseur du Roi ; mais Poutrincourt se déroba à cette condition en 1608 ; et ce ne fut qu'en janvier 1611 que ces deux Pères purent s'embarquer à Dieppe sur le vaisseau du fils même de Poutrincourt, Charles de Biencourt, et cela, grâce à l'intervention personnelle du jeune roi Louis XIII, de la Régente Marie de Médicis et de sa dame d'honneur, la fervente marquise de Guercheville ; au viatique royal de 500 écus, celle-ci ajouta le produit d'une généreuse quête à la Cour, 4000 livres, qui fit de nos deux Pères des associés en cette entreprise coloniale.

Tout alla bien au début. M. de Poutrincourt, « aimé et expérimenté en ces quartiers », dit le P. Biard, se montra « vraiment libéral et magnanime » ; son fils Biencourt était un digne « imitateur de ses vertus ». Celui-ci, nommé « vice-amiral ès mers du Ponant », emmena le P. Biard en trois

croisières : à l'embouchure du Saint-Jean, où il entra en contact avec les sauvages de cette région qu'on appelait Etchemins ; à Sainte-Croix, l'ancienne " habitation " du Sieur de Monts, et à Pantagoët, où il fréquenta la tribu voisine des Abénakis, et enfin au fond de la Baie Française, où il admira les « fort belles prairies » de Chinectou et du Bassin des Mines. A Port-Royal les deux Pères se mirent ardemment à leur rude tâche d'apostolat, tâche bien plus rude qu'on ne l'avait prévu ; car il ne s'agissait pas seulement d'apprendre une très difficile langue agglutinante totalement différente de nos langues inflectives, il fallait, en outre, donner aux indigènes toute une éducation capable de leur faire comprendre les hautes et subtiles notions d'une religion sublime dont ils n'avaient pas la moindre idée et que les grossiers vocables de leur langue primitive ne pouvaient pas même exprimer. Nos deux Pères ne s'en mirent pas moins vaillamment à cette besogne ardue. Le P. Biard s'attacha un jeune Micmac ou Souriquois (c'était le nom des indigènes de la presqu'île) et, à force de patience, s'initia à son langage ; le P. Massé fit mieux encore : pour connaître aussi bien les mœurs que la langue de ses catéchumènes, il se mêla hardiment à eux, les suivit en leurs chasses et en leurs pêches, cabanant dans la neige, vivant au hasard de viande sans sel et de poisson cru ; il revint épuisé de fatigue et de privations, mais capable, dès la fin de 1612, de rédiger avec son confrère un petit catéchisme en « sauvageois. » Toutefois, à l'encontre de leur prédécesseur l'abbé Fléché, qui en quelques semaines avait baptisé une centaine d'indigènes entièrement ignorants de la religion qu'ils étaient censés adopter, les deux Jésuites, résolus à ne baptiser aucun adulte qui ne fût bien catéchisé, n'accordèrent le baptême qu'à « des adultes en extrême nécessité » et à des enfants « avec le gré de leurs parents et sous la caution de leurs parrains. » Leur meilleur néophyte fut le chef même de la tribu, le sage et vertueux Membertou, qui

leur disait en son zèle merveilleux : « Apprends vite ment notre langue : car, aussitôt que tu la sauras et m'auras bien enseigné, je veux estre prescheur comme toy. »

Malheureusement, la colonie végétait faute d'argent. Poutrincourt, rentré en France en 1612, ne put ravitailler son « habitation » qu'avec le concours de Madame de Guercheville, qui exigea la présence d'un coadjuteur laïc, le Frère Gilbert du Thet ; de là, un fâcheux conflit avec le jeune Biencourt, qui refusa de laisser partir les PP. Biard et Massé. Nouvelle intervention de la Marquise de Guercheville, qui décida la création d'une nouvelle colonie. Le 13 mars 1613 part de Honfleur une grande nef de cent tonneaux, *la Fleur de May*, que commande le capitaine de La Saussaye : il emmena avec lui, outre le P. Jacques Quentin et le Frère du Thet, une quarantaine de personnes, dont quinze hommes d'équipage, et une abondante provision de vivres, denrées, armes, munitions, semences et instruments agricoles. On prend au passage à Port-Royal les PP. Biard et Massé et l'on s'en va, fin mai, installer la nouvelle « habitation » de Saint-Sauveur au flanc d'une « jolie colline baignée de deux fontaines », dans l'île des Monts Déserts, près de l'embouchure du beau fleuve de Pantagouet, « à 44 degrés et un tiers d'élévation. »

Vite on plante la Croix et l'on se met à l'allègre labeur du défrichement et de l'ensemencement, de la construction et de la fortification des lieux. Mais voilà que le 15 juillet arrive, « plus vite qu'un dard », un grand navire, « tout paré de rouge, trois trompettes et deux tambours faisant rage de sonner. » « Sans avertir, (ces gens-là) attaquent à grands coups de mosquet et de canon », car ils avaient « quatorze pièces d'artillerie et soixante soldats mosquetaires », les dix malheureux Français qui se trouvaient seuls à bord. « La première escopeterie fut terrible : tout le navire estoit en feu et en fumée. La deuxième étend sur le dos le Frère du Thet

(qui mourut le lendemain), blessa le capitaine Flory et trois autres : ce qui fit faire signe qu'on se rendoit.» Alors arrive à bord le capitaine ennemi ; c'était un Anglais, Samuel Argall. Il ouvre secrètement les coffres de La Saussaye et, en ayant retiré les lettres et commissions du Roi de France, il les referme avec soin. Alors accourt de terre La Saussaye avec ses hommes. Sommé de présenter ses lettres patentes, il ne les trouve à son grand étonnement. « Vous estes des forbans et pirates trestous, » s'écrie Argall, feignant l'indignation, et il ordonne le pillage immédiat. « On dépouille les gens de leurs vestemens mesme. » On en jette dans une chaloupe à peine approvisionnée quinze, dont le P. Massé et La Saussaye ; guidés et secourus par des sauvages, ils purent à grand peine, bien loin de là, s'embarquer sur deux navires malouins en partance pour la France. Les quinze autres, dont le P. Biard et le P. Quentin, furent emmenés en Virginie, menacés de pendaison par le gouverneur Thomas Dale, qui était un ancien pensionnaire d'Henri IV, remmenés à Saint-Sauveur, à Sainte-Croix et à Port-Royal dont on achève la ruine sous leurs yeux. Alors survient une violente tempête qui sépare la *Fleur-de-May* du navire corsaire, lequel rentre en Virginie. La *Fleur-de-May* est entraînée jusqu'aux Açores où le P. Biard et le P. Quentin sauvent la vie de leurs pirates protestants en ne les livrant pas aux Portugais catholiques. Ramenés en Angleterre, les deux Pères rentrent en France après une captivité de dix mois. Tout cela se passe en pleine paix, et tout ce que le faible gouvernement de la Fronde put obtenir du gouvernement déloyal des Stuarts, ce fut, en compensation de la sauvage destruction des trois colonies naissantes, la reddition de la pauvre *Fleur-de-May* en piteux état.

Sans cette brutale, autant qu'illégale, intervention anglaise, les Pères Jésuites auraient pu créer, sur ces rives continentales de la Nouvelle-France, un autre Paraguay qui, uni au

Canada, aurait assuré et développé les destinées catholiques et latines de l'Amérique du Nord. A tout le moins, ils contribuèrent, par leur efficace influence sur les sauvages, à assurer aux Français cette « confiance et amitié » qui est « bon fondement de justice » et « gage de bon succès », alors qu'au contraire ces mêmes sauvages détestaient les Anglais qui les « chassaient à coups de bâtons et les faisoient mordre par leurs chiens. » En outre, « quoique les Jésuites n'aient pas communément baptisé les adultes, dit le P. Biard, si les ont-ils catéchisés et par les yeux et par les oreilles . . . et ainsi j'ai gagné que les sauvages ne veulent point mourir sans baptême ou du moins sans une forte volonté d'iceluy. » — « Nous dressions une nouvelle peuplade, ajoute-t-il. C'estoit notre temps des fruicts, et voilà que l'envieux de tout bien . . . est venu de malice à mettre le feu à nos travaux et nous emporter hors du champ. »

Ce ne fut que seize ans plus tard que les Jésuites purent reprendre leur œuvre missionnaire, non plus au cœur de l'Acadie, mais sur ses confins. Alors qu'à Port-Royal, à l'embouchure du Saint-Jean, aux Mines, à Beaubassin, se succédèrent d'abord des Franciscains : récollets et capucins (1618-1654), puis des prêtres de Saint-Sulpice, des Missions étrangères et de la Congrégation du Saint-Esprit (1670-1755), la Compagnie de Jésus, l'on peut dire, entoura l'Acadie de la vigilante protection de son dévouement. En 1629, deux tempêtes successives rapprochent à Sainte-Anne du Cap Breton le P. Barthélémy Vimont et le P. Alexandre de Vieuxpont pour le salut des rares Micmacs et des nombreux pêcheurs français qui fréquentaient cette île stérile. En 1632 et 1634, les PP. Daniel et Davost et surtout le P. Perrault réorganisent cette mission. Mais ce fut surtout à l'entrée de la Baie des Chaleurs, dans la malsaine île de Miscou, que les Jésuites fondèrent une importante mission, Saint-

Charles, bientôt dénommée : Saint-Louis. Là, de 1635 à 1670, une dizaine de Pères se succédèrent, dont le P. du Marché, le P. Turgis, victime du « mal de terre » (1647), le P. Martin de Lyonne (1647-1661), le P. André Richard qui lui donna vingt-quatre années de sa vie. Œuvre ingrate et obscure, d'autant plus méritoire ; il fallait parcourir à pied ou en barque toutes les rives à peu près inhabitées du Golfe Saint-Laurent, de la Gaspésie au Nord jusqu'à Miramichi, à Richibouctou, au Cap Breton et même à Chédabouctou (futur Halifax) et tour à tour évangéliser les tribus sauvages et desservir les postes temporaires des pêcheurs français également rebelles à toute influence morale.

Le grand champ d'apostolat des Jésuites en Acadie fut toutefois l'immense région qui s'étendait à l'Ouest, de la rivière Saint-Jean aux confins de la Nouvelle-Angleterre, région à peine explorée que nous contestaient les Anglais. Là vivaient deux races indigènes : les Etchémins ou Malécites qui, au nombre d'environ 5000, montaient ou descendaient la riche vallée du Saint-Jean ; les Abénaquis ou Canibas qui, bien plus nombreux, fréquentaient surtout les vallées du Pantagoët ou Penobscot et du Kennebec ou Quinibiqui, poussant tantôt jusqu'à la mer et tantôt jusqu'à Québec.

Bien que les Malécites fussent entrés en relations dès 1611 avec le P. Biard et de 1619 à 1645 avec les Récollets d'Aquitaine, la première mission stable fut fondée chez eux en 1701 à Médoctec sur le haut Saint-Jean par le P. Joseph Aubéry. Une timidité naturelle n'empêcha pas ce fervent missionnaire de suivre en tous leurs errements ces tribus vagabondes et de les attirer et maintenir dans la foi catholique. Une longue expérience des hommes et du pays lui permit d'avertir le gouvernement français de la nécessité de fixer au plus tôt, conformément au traité d'Utrecht, les limites de l'Acadie

dont il fournit une carte précise ; mais ses sages paroles tombèrent dans le vide. A ce prototype du fameux P. Aubry d'*Atala* succéda le P. Jean-Baptiste Loyard, dont l'apostolat de vingt-deux ans (1709-1731) vit « tous ces sauvages catholiques profondément attachés à leur religion. » Puis au P. Jean-Pierre Daniélou (1732-1740) succéda le P. Charles Germain qui, quoique Luxembourgeois d'origine, unit son patriotisme français à son zèle religieux. « Ame de la résistance » contre les menées anglaises, tant au cours de la guerre de la Succession d'Autriche qu'aux jours tragiques du « Grand Dérangement », il maintint dans l'allégeance française les centaines de guerriers malécites qui gardaient notre foi et les centaines de familles acadiennes que traquaient les soudards britanniques hors de la péninsule dévastée. A ce devoir ingrat il sacrifia la promotion qu'on lui offrait de supérieur général des missions des Jésuites en Nouvelle-France.

Les Abénakis, voilà, avec les Hurons, de toutes les tribus indigènes celle qui nous fut la plus dévouée, dévouée jusqu'à la fin, dévouée jusqu'à la mort, parce qu'elle fut la plus chrétienne, la plus vaillante, la plus semblable à nous-mêmes. Les Capucins avaient bien entrepris son évangélisation dès 1635 du côté de la mer, à Pantagoët surtout où ils fondèrent un petit hôpital ; mais en 1650, faute de ressources et de moines, ils durent y renoncer pour concentrer leurs efforts en des régions moins éloignées de Port-Royal. Alors, aux demandes de prêtres que dès 1637 et 1640 adressèrent à Québec des délégations abénakises, répondirent en 1646 les Jésuites de la mission de Sillery, près du Saint-Laurent. Dès cette année-là et pendant les trois suivantes, un ardent Toulousain, le P. Druillettes, remonte la Chaudière ou le haut Saint-Jean, descend le Kinibiki ou le Pantagoët, parcourt tout le pays abénaki avec les bandes sauvages, va jusqu'à la « mer d'Acadie », et même jusqu'à Boston pour tâcher de s'entendre avec les Anglais et préparer ainsi les

voies à la conversion de tout un peuple actif, énergique et puissant. Mais de longues hostilités interrompent cette belle œuvre de civilisation chrétienne : prise de Pantogouët en pleine paix par deux forbans, l'un anglais, Sedgwick, au service de Cromwell (1654), l'autre, hollandais, Aernouts, au service de Charles II ; guerre du roi Philippe ; guerre du roi Guillaume (1688-1697) ; toujours marchèrent pour nous contre les Anglais les fidèles Abénakis qu'entraîna longtemps un de nos officiers de Carignan, le baron basque de Saint-Castin, gendre d'un de leurs chefs. Lorsque les malheureux Abénakis, harcelés tour à tour par les Anglais et leurs alliés non moins cruels les Iroquois, se retiraient épuisés, décimés, découragés, ils étaient sûrs de trouver un accueil cordial dans les missions de Saint-Joseph de Sillery, de Saint-François de Sales et de Bécancour, que dirigeaient les PP. Jacques Bigot et Vincent Bigot, deux frères qui consacrèrent à cette héroïque tribu le meilleur de leur vie (1683-1700). Non contents d'offrir à ces courageux alliés ces refuges en terre canadienne, les deux Pères jésuites allèrent jusqu'au fond du pays abénaki, près des embouchures du Pantagoët et du Kennebec, fonder leur « mission d'Acadie » en deux villes, Panaouamski et Naurakamig, qui furent comme les deux postes avancés de la Nouvelle France contre les incessants empiètements de la Nouvelle Angleterre.

Là, les *Relations* nous font assister à l'œuvre d'organisation civile et religieuse. Autour de la chapelle d'écorce s'alignent les grandes loges pour plusieurs familles et les *wigwams* pour les familles isolées. A ces nomades on apprend non sans peine à cultiver le sol qui doit les retenir ; on les habitue aux tâches régulières, aux prières régulières : catéchisme et cérémonies chaque jour. Longue de six à huit mois est la période d'initiation et de probation ; car il faut faire renoncer ces barbares à l'ivrognerie, à la polygamie, à la sorcellerie ; mais une fois convertis, on voit vieillards et matrones rivaliser

pour l'instruction religieuse des enfants ou des adultes rebelles ; on voit d'ardents prosélytes faire des centaines de lieues pour amener au bercail des néophytes étrangers. En ce petit monde théocratique où le chef n'a qu'une vague autorité civile, le missionnaire est « l'homme universel » ; prêtre, ami, conseiller, médecin ; qu'il s'agisse de la famille ou de la tribu, il n'y a pas de délibération en son absence, pas de décision sans son approbation. Aussi, par la force des choses, les sauvages convertis ne distinguaient-ils plus entre France et religion. « Ils concevaient que, s'ils se détachaient de notre alliance, dit le P. Rasle, ils se trouveraient sans missionnaire, sans sacrements, sans presque aucun exercice de religion, dans un danger manifeste d'être replongés en leurs premières infidélités. C'est là le lien qui les unit aux Français. » « La force entière de la colonisation française, confirme l'historien américain Bancroft, reposait sur les missions. »

Aussi, au nom de l'intérêt, en dépit des promesses les plus alléchantes, les Anglais avaient beau faire avances sur avances, les Abénakis leur répondaient comme en 1703 : « Sache que le Français est mon frère ; nous avons une même prière. Si je te vois entrer en notre cabane, je prends ma hache et cours te frapper. J'aime trop mon frère pour ne pas le défendre. Ne fais pas mal à mon frère et je ne t'en ferai pas. » Chaque fois donc qu'une guerre éclatait, les Abénakis, franchissant l'incertaine frontière, allaient porter la mort et la désolation dans les villes et villages du Massachusetts et du Nouvel Hampshire. Même après le traité d'Utrecht (1713), ils refusèrent de devenir anglais : « Je ne veux prêter le serment de fidélité à personne, répondent-ils au gouverneur de la Nouvelle Angleterre ; je ne veux point de roi étranger ; je veux bien vivre en paix avec tout le monde, car moi je n'ai jamais le premier troublé la paix ; mais je ne

veux qu'aucun étranger s'établisse ni ne se fortifie sur ma terre."

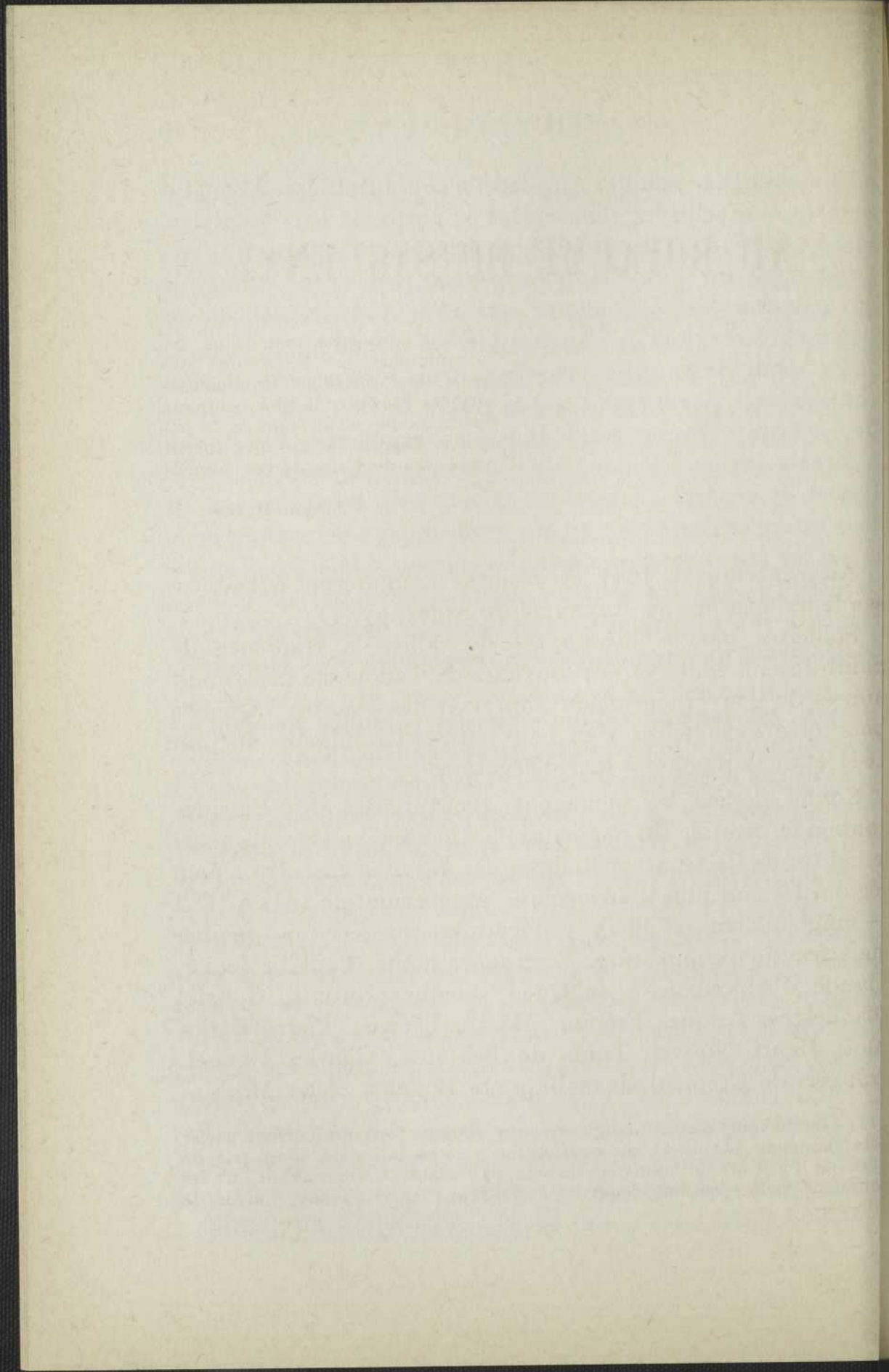
Pour éviter toutes représailles, les Anglais vainqueurs durent donc tolérer en territoire abénaki les deux missions des Jésuites : à Panaouamski où se distinguèrent le P. de La Chasse (1710-1718) et le P. Étienne Laverjeat (1718-1750), et à Nanransouak où s'immortalisa dans le martyre le P. Sébastien Rasle. Ce Franc-Comtois de Pontarlier, dès sa période d'enseignement à Nîmes et à Lyon s'était dévoué au relèvement religieux et moral des pauvres, des ouvriers et particulièrement des portefaix de ces deux villes. En 1689, à trente-deux ans, il se consacra à l'apostolat des sauvages d'Amérique. Après deux ans de stage à Saint-François de Sales et dans l'Illinois, il se fixe à Nanransouak où il devait donner trente-deux ans de sa vie d'ascète et d'apôtre. Il vit de la dure vie de ses ouailles nomades, les accompagne à la pêche et à la chasse, mais au retour les catéchise, les édifie, les gouverne si bien que bientôt « toute la nation se trouve chrétienne et très zélée pour la religion. » Jaloux de son influence, le gouverneur de Boston, Dudley, veut gagner les Abénakis à la cause anglaise, tant par la ruse que par la violence ; les Abénakis s'y opposent. Alors Dudley emprisonne déloyalement quatre de leurs chefs, puis leur protecteur le jeune baron de Saint-Castin et met à prix la tête du P. Rasle (1000 livres st.). Bien pis, en 1722 il dépêche deux cents miliciens pour s'emparer de sa personne : le missionnaire leur échappe en emportant les vases sacrés. « Partez, lui disent ses fidèles, fuyez à Québec ; sinon ils vous tueront. — Que deviendrait votre foi si je vous abandonnais, répond-il ; votre salut m'est plus cher que la vie. » Le 23 août 1724, une horde de seize cents soudards anglais tombe sur le malheureux village. Au bruit de la fusillade, le vieux prêtre de soixante-sept ans s'avance au secours des siens sur le seuil de la chapelle édifiée par ses soins, il est criblé de balles

scalpé, mutilé, souillé. Au pied de son autel, les Abénakis éplorés ensevelissent pieusement le corps de leur « patriarche » vénéré. Le 23 août 1833, on érigea un obélisque haut de vingt pieds sur la tombe de ce premier martyr du Maine ; le 23 août dernier vient d'être célébré le bi-centenaire de ce héros chrétien dont la béatification est attendue.

En dépit de ce crime sacrilège, trois autres jésuites n'en continuèrent pas moins l'œuvre du P. Rasle : le P. Jacques de Syresme à Nanransouak, le P. Lauverjeat et le P. Gounon à Panaouamské. Pour se débarrasser des indigènes irréconciliables, le général Amherst ne trouva rien de mieux que de leur envoyer des « convertes » contaminées de petite vérole et de les faire massacrer par des métis anglais, les *Rangers* de Rogers. Les malheureux périrent ainsi par centaines ; privés de leurs missionnaires par le traité de Paris (1763), ils ne survivent qu'en petit nombre sous le nom de Penobscots.

Ainsi, pendant plus d'un siècle, les Jésuites jouèrent en Acadie un rôle qui, sans être aussi éminent qu'au Canada, n'en fut pas moins considérable. S'ils furent empêchés par un forban anglais de développer la primitive Acadie, ils réussirent du moins, pendant tout le temps qui suivit, à desservir toute la côte du Golfe Saint-Laurent, de la Gaspésie jusqu'au Cap Breton, à maintenir dans la foi catholique comme dans l'allégeance française tous les Malécites du Saint-Jean, à opposer sur le front extrême de la Nouvelle France une forte barrière également catholique et française aux assauts acharnés d'une Nouvelle Angleterre aussi fanatique qu'impérialiste. « Or, dit le P. Aubry en 1726, la religion a été le seul motif qui a maintenu les Abénakis français. » Tout en tenant les choses spirituelles bien au-dessus des choses temporelles, les Jésuites français en Acadie n'ont donc pas moins bien mérité de la patrie que de la religion.

Émile LAUVRIÈRE.



du pri  
leurs  
Silici  
ant-jo  
crés d  
tr étr  
el éta  
Comu  
me L  
entre  
sua. L  
ring-  
de fru  
de e  
pillet  
e. He  
nois  
Qua  
llesse  
de l  
cama  
d

## AU ROYAUME DU SAGUENAY

“ N’oublions pas non plus les  
“ missionnaires... N’oublions pas  
“ que leurs missions prodigieuses  
“ forment l’histoire la plus complète  
“ d’une époque où le courage, la pa-  
“ tience, l’esprit de sacrifice furent  
“ portés au-delà des forces humai-  
“ nes...”

Arthur BUIES.

Au printemps de 1641, les Jésuites inaugurèrent à Tadoussac leurs missions au Royaume du Saguenay.(1)

Sollicités par les néophytes de rallier la résidence de Saint-Joseph (Sillery), les sauvages de Tadoussac insistèrent auprès du gouverneur et du supérieur des Jésuites à Québec pour être évangélisés « en leur país. » La mission de juin 1641 était la réponse à leur délégation.

Connu depuis les incursions aventureuses des Basques comme la capitale du Saguenay, Tadoussac va devenir aussi le centre de l’action apostolique des Jésuites en cette même région. Durant plus d’un siècle — exactement de 1641 à 1782 — vingt-quatre religieux y viendront exercer un pénible mais fructueux ministère. Voici leurs noms: Paul Le Jeune, Claude d’Ablon, Jean de Quen, Jacques Buteux, Gabriel Druillettès, Jacques Frémin, Martin Lyonne, Pierre Balloquet, Henri Nouvel, Louis de Beaulieu, Charles Albanel, François de Crépieul, Jean-Baptiste Boucher, Jean Morain,

(1) Quand nous disons inaugurer, nous voulons tout simplement parler d’établissement stable et de pénétration; notre intention n’est pas de rayer de l’histoire le ministère exercé par d’autres auparavant, ni les excursions isolées comme celle du P. Le Jeune au Saguenay, l’hiver de 1633-34.

Antoine Silvy, Antoine Dalmas, Bonaventure Favre, Louis André, Pierre Marest, Jean Chardon, Pierre Laure, Jean-Baptiste Maurice, Claude Coquart et Jean-Baptiste de la Brosse. Plusieurs de ces noms illustrent la carte géographique du Saguenay et du Lac Saint-Jean modernes.

Le champ qui, de Tadoussac, s'ouvre au zèle des missionnaires est vaste, difficile, en majeure partie inexploré.

Qu'importe ! De 1641 à 1782, à peu d'années près, nous verrons l'infatigable convertisseur Jésuite, canotant ou faisant portage, l'été, l'hiver peinant à la raquette, parcourir le territoire compris entre le cap Cormoran et l'Isle-aux-Coudres, et pénétrer, à l'est, jusqu'à la ligne de partage des eaux ; à l'ouest, jusqu'à la Baie d'Hudson. Il portera la parole divine aux Papinachois de la Manicouagan, aux Betsiamites du littoral, en même temps qu'aux Montagnais de Tadoussac ; entre le lac Saint-Jean et les Trois-Rivières aux Attikamènes, à la nation du Porc-Épic au nord du même lac, même aux féroces Naskapis, vers le nord-ouest, et aux Mistassins, sans compter nombre d'autres nations « encore plus retirez dans les terres » qui « avoient connoissance » avec celles que nous venons de nommer.

On voit que le tableau prend de la toile. Quel plaisir ce serait de l'animer de tous les faits et gestes accomplis par les fils de saint Ignace ! Mais force nous est de nous en tenir aux grandes lignes. Faire l'article !... cela comporte des exigences dont il ne faut point dépasser le cadre.

\*

\*   \*

Dans leur souci d'adapter les réalisations aux nécessités de l'évangélisation des sauvages, les missionnaires eurent tôt fait de créer des missions filiales aux Islets Jérémie, Betsiamits, à l'Escoumin, à Bon-Désir (les Bergeronnes),

Chicoutimi, à Saint-Charles (Metabetchouan), à Nekoubau et à Mistassini. Travail de fondation qui coïncida, cela va de soi, avec les grandes découvertes, sans doute sur plus d'un point de territoire, mais surtout dans le bassin du Saguenay et du lac Saint-Jean. Et, puisque nous y sommes, si le P. de Quen ne fut pas le premier à pénétrer dans le mystère des sombres solitudes dont parle Buies et à affronter les colères du *fleuve de la mort*, il eut, toutefois, le premier de sa race, la hardiesse de remonter le Saguenay jusqu'à sa source et l'honneur d'être le premier homme pâle que les sauvages du lac Saint-Jean aient vu « mettre le pied dessus leurs terres. » Il n'y allait pas en simple dilettante. Oh non ! « Ayant appris que quelques chrétiens étaient malades en ce quartier-là, (au pays du Porc-Épic, au nord du lac), il s'y fit conduire par deux sauvages avec des peines épouvantables », écrit le P. Lallemand, (*Relation* de 1647).

Avec des peines épouvantables : on le croira sans peine ! Cinq jours de canotage contre courants et rapides ou de portages par monts et par vaux, savanes, fourrés et fondrières ! en somme par des « chemins qui n'ont été faits que pour des bestes féroces tant ils sont affreux ! » Mais quelle compensation à la découverte de l'imposante mer intérieure, surtout dans le reconnaissant étonnement des sauvages. « Ces bonnes gens s'estonnaient de mon entreprise », raconte le missionnaire, « ne croyans pas que jamais j'aurais eu le courage de franchir tant de difficultés pour leur amour » . . . Pour leur amour, le Père reviendra au lac Saint-Jean en 1652 et séjournera douze jours au milieu de ses « bonnes gens. »

Qu'on nous permette de rappeler ici, en passant, que la même année, le 10 mai, le P. Buteux, retournant chez les Attikamènes, tombe dans une embuscade d'Iroquois, et, de même que plus tard, un autre missionnaire de Tadoussac,

le P. Dalmas, paie violemment de sa vie le zèle de son apostolat.

L'élan est aux découvertes. Aussi suffit-il, au début de 1661, du récit d'un Algonquin, revenant de la Baie James, pour inspirer aux Pères Druillettes et d'Ablon le projet d'atteindre la Baie d'Hudson par le lac Saint-Jean. Choses et personnes *marchèrent* si bien que le 1er juillet, le parti des explorateurs touchait à Nékoubau, « lieu célèbre à cause d'une foire qui s'y tient tous les ans » — à plus de cent milles à l'ouest du lac Saint-Jean.— Les Pères y trouvèrent réunis les « peuples de huit ou dix nations. » Halte de quelques jours consacrés à la prédication et au ministère auprès de ceux qui avaient été baptisés jadis à Tadoussac ou au lac Saint-Jean ; mais lorsqu'il fut question de continuer la route les guides sauvages s'y refusèrent et les Pères durent revenir à Tadoussac . . .

Tout de même, aujourd'hui, lequel d'entre nous se sentirait le courage de partir pour Nékoubau autrement qu'en hydra-vion ?

De son côté, le P. Balloquet multipliait les explorations se déplaçant d'une extrémité à l'autre du territoire avec une rapidité qui semble tenir du prodige. Il prend contact avec Papinachois, Betsiamites, Monts Pelés, Oumiamiéks et *quibusdam aliis*. En 1664, nouveau voyage de Druillette au lac Saint-Jean et course jusqu'au lac Manicouagan, du P. Nouvel qui viendra *se reposer* en hivernant sous la tente des sauvages du lac Saint-Jean pour voler, l'été venu, chez les Papinachois. Remarquons-le, d'après la Mère de l'Incarnation : c'est sous la direction du P. Nouvel, en 1668, que la mission de Tadoussac devint très fervente, et lors de la visite de Mgr de Laval, ce missionnaire eut la consolation de présenter à l'évêque un groupe de cinq cents sauvages desquels cent quarante-neuf reçurent le sacrement de confirmation.

Au P. Charles Albanel était réservé l'honneur de frayer la voie à la Baie d'Hudson par l'intérieur des terres. Parti le 8 août 1670, Albanel hiverne au lac Saint-Jean, reprend sa route en juin et arrive le 1er juillet au village de Miscoutenagechit, sur la grande baie tant cherchée. Traduisit-il sa joie par le mot des Dix Mille ? Il en avait bien le droit.

Un an après son départ, le 8 août, il rentre à Tadoussac après un voyage « extrêmement difficile. » Huit cents lieues ! quatre cents rapides ! deux cents portages ! Le glorieux motif de citation à l'ordre du jour ! Aussi ne craignons-nous pas de dire que le P. Albanel partage avec ses confrères les Pères de Quen, de Crépieul, Laure et de la Brosse, le privilège d'occuper une place bien à part dans l'histoire du Saguenay d'autrefois. Les titres de chacun peuvent être divers ; l'honneur ne se doit refuser à aucun d'entre eux.

\*

\* \*

Le P. d'Ablon écrivait du P. de Crépieul, dont le nom vient d'être prononcé : *C'est un véritable apôtre. De Rochemonteix continue : On peut ajouter : c'est le meilleur de la mission de Tadoussac.* Le fait est que, trente années durant, ce missionnaire déploya un zèle incroyable, de Mistassini au lac Saint-Barnabé (Manicouagan). Il adopta la tactique de suivre les sauvages, l'hiver, dans leurs courses au fond des bois. Au prix de quelles privations, de quelles souffrances physiques et morales, Dieu seul le sait. D'ailleurs l'apôtre s'en est ouvert dans les *Monita ad missionarios successores* : « La vie d'un missionnaire montagnais est un long et lent martyre, un exercice presque continu de patience et de mortification, une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et dans les chemins avec les sauvages . . . la souffrance et la misère sont les apanages de ces tristes et pénibles

missions.» Ces quelques phrases résument le tableau des missions tracé par leur auteur. Tous les autres missionnaires de la pléiade pourraient se les appliquer : *ab uno disce omnes*.

Après s'être reposé à Québec l'hiver de 1675-76, notre missionnaire, qui semblait revenir à la santé en reprenant ses travaux, recommença ses courses apostoliques, pendant l'une desquelles il fut six ans sans pouvoir revenir à Tadoussac. Nous le retrouvons, au milieu de novembre 1771, sur les bords de la Baie des Ha ! Ha ! Il y célèbre la messe quelques jours de suite, puis va s'installer pour l'hiver au lac à la Croix.

Tout en voyageant, il organise. On lui doit la troisième chapelle de Tadoussac (1671), celles de Chicoutimi et de Saint-Charles du lac Saint-Jean, en 1676 ; enfin, en 1678, celle de Nékoubau et en 1688, celle de Mistassini. Ajoutez celles des missions du fleuve Saint-Laurent, et vous avez une chaîne d'églises reliant Mistassini à Manicouagan, il y a deux siècles et plus : voilà du nouveau pour plus d'un Saguenien de notre ère ! Sans doute ! nous connaissons l'histoire des missions chez les Hurons, chez les Iroquois ; mais que savons-nous des missions, non moins intéressantes, de notre propre territoire ?

Continuons, toutefois. Trente années de pareil apostolat, voilà autant qu'il fallait pour épuiser les énergies du P. de Crépieul. Dans un rapport à Mgr de Saint-Vallier, il avouait n'avoir de « forces qu'autant qu'il luy fallait pour se traîner de cabane en cabane auprès des moribonds, étant luy-même presque aussi mal qu'eux, et donnant la compassion à ceux qui naturellement n'en sont guère susceptibles » . . .

Il revint à Québec, où la mort vint terminer sa vie si bien remplie, en 1702.

Ses coadjuteurs ou remplaçants restent bien dans la tradition : le zèle se transmet de l'un à l'autre comme un autre manteau d'Élie. C'est le P. Boucher (arrivé en 1675)

qui hiverne quatre fois au lac Saint-Jean et fait deux visites chez les Papinachois ; c'est le P. Silvy, voué au même ministère pendant sept années, et trouvant, chemin faisant, le moyen de gagner deux fois la Baie d'Hudson ; c'est le P. Dalmas, dont le zèle sillonne l'immense territoire pendant dix ans avant d'aller tomber sous la hache d'un meurtrier au fort Sainte-Anne, en 1690 ; c'est le P. Favre, que l'on trouve, en 1670, hivernant à Nékoubau, puis, tour à tour, au même poste, au lac Saint-Jean et à Tadoussac. C'est enfin le P. André : « Mêmes travaux, mêmes excursions d'hiver et d'été, écrit de Rochemonteix... tous ces apôtres évangélisent cette mission du nord au sud, de l'est à l'ouest, sans prendre de repos ; leurs vacances sont huit jours de retraite que plusieurs vont faire à Québec ou à la bonne Saint-Anne... Les autres passent à Chicoutimi ou au lac Saint-Jean ces quelques jours de recueillement et de prière ; ils semblent ne pouvoir quitter ces lieux où vit leur cœur, où ils ont dépensé le meilleur de leur existence. »

De Crépieul eut huit auxiliaires, dont le dernier, le P. André, ne fut pas remplacé immédiatement. Pourquoi ? Les missionnaires manquaient ; il fallait pourvoir aux besoins créés par les récentes découvertes à l'ouest du Mississipi. De plus, certains en étaient à se demander : à quoi bon ? À la vue des efforts déployés chez les Montagnais. Au dire de Rochemonteix, des confrères mêmes du P. de Crépieul soutenaient qu'il n'y avait « rien à faire avec ces sauvages ». Frontenac en personne y allait de ses critiques et crut pouvoir entraver l'action du Père en se plaignant au Supérieur des Jésuites de ce que ce missionnaire entreprit des courses chez les sauvages sans passeport ! Cette fois-là, évidemment, l'ombrageux gouverneur désespérait de trouver celui qui engendrer querelle...

Mais ce n'était que partie remise, et vingt ans plus tard, le P. Laure vint rouvrir la mission. Il se fixa à Chicoutimi :

« Le Père de la Chasse me fit partir de Québec le 1er juin 1720 pour Chekoutimy... Ma maison, dans l'automne, y fut bâtie par Châtelleraux sur le petit coteau à cause de la proximité de l'église. » (*Journal* du P. Laure).

Quel délabrement déjà, partout, à commencer par Tadoussac, où le Père ne trouve pour chapelle qu'une cabane d'écorce percée de tous côtés. Rien, à vrai dire, ne subsistait du passé. La doctrine était tombée en oubli ; la foi cédait aux mille superstitions. Seul le souvenir du P. de Crépieul vivait confusément, avec quelques bribes de prières, chez les plus âgés des sauvages. (De Rochemonteix.)

Comment n'être pas tenté de retourner la tête... avant même d'avoir mis la main à la charrue ? Mais non. Missionnaire au « cœur large et dévoué », le P. Laure se met résolument à l'œuvre de restauration. Il court de poste en poste « partout où il voyait des âmes à instruire, à diriger et à sauver. » Une fois rentré à Chicoutimi, le Père sait devenir menuisier, peintre, même cartographe. Comme il sied à un restaurateur, aucune industrie du zèle ne lui est étrangère. Il s'appelle quelque part *pastoris vices agens*, et c'est bien dit. Ce missionnaire entre absolument dans le rôle du pasteur. Et ses ouailles eussent-elles été de race blanche, ce prêtre, dont la mission de Saint François-Xavier fut dix-huit ans la résidence principale et qui y édifia presbytère et église, eut pris dans l'histoire le titre de premier curé de Chicoutimi.

Le journal de son successeur, le P. Maurice, nous apprend que le P. Laure mourut aux Éboulements, le 22 novembre 1738. Quant à l'apostolat du P. Maurice, il ne fut pas de longue durée : le zèle et l'énergie du missionnaire eurent vite raison de sa santé débile. Claude-Godefroy Coquart le remplaça en octobre 1746 et resta dix-neuf ans à la tâche, accomplissant, grâce à ses vertus et à son zèle, une grande somme de bien. Après la cession du Canada, il tenta de se fixer en Acadie, mais devant l'exclusive des autorités anglaises — no

*need apply!* — il fallut revenir à la résidence de Chicoutimi terminer ses jours. D'après une note du P. de la Brosse au registre de ce dernier endroit, il y mourut le 4 juillet 1765 et fut enterré dans le cimetière commun.

Fait important à noter : trois Jésuites attendent la résurrection en terre du Saguenay : le P. de la Brosse à Tadoussac, le P. Coquart à Chicoutimi et le F. Malherbe à Saint-Charles du lac Saint-Jean. Dans sa *Relation*, publiée par le P. Jones, le P. Laure décrit l'établissement de Saint-Charles : « où l'on voit qu'il y avait un grand jardin et une chapelle où fut enterré notre frère Malherbe, sur la fosse duquel j'ay fait planter une croix. » Ce Frère Malherbe vécut treize à quatorze ans à la Mission du lac Saint-Jean. Il avait auparavant accompagné les missionnaires chez les Hurons. C'est lui qui, après le martyre des Pères de Brébeuf et Lalemant, récemment béatifiés, « transporta (à Sainte-Marie) sur ses épaules les corps grillés et rôtis de ces religieux. » (N.-E. Dionne.)

Le successeur du P. Coquart portait un nom toujours vénéré chez nous et qui va clore dignement la liste des apôtres jésuites au Royaume du Saguenay, Jean-Baptiste de la Brosse. Un nom qu'on aurait droit d'inscrire au catalogue du clergé moderne de notre église régionale, puisque le P. de la Brosse a desservi plusieurs paroisses naissantes de Charlevoix, tout en exerçant le ministère auprès des sauvages.

Sa vie nous est connue. Les écrivains, interprétant la tradition et les documents, se sont plu à vanter l'activité et les multiples industries de son zèle, et à reconnaître qu'il avait « mis la dernière main à cette belle chrétienté montagnaise si pleine de foi et de piété. » Ajoutons : l'inscription de son monument : *Mort en odeur de sainteté*, consacre aussi la conviction de la postérité qu'il a mis la dernière main à cette œuvre de vertus et d'héroïsme évangéliques édiflée par ses aînés. Ce qui nous autoriserait bien à dire : pour l'apostolat des Jésuites chez nous comme pour l'astre roi à

l'entrée de la rivière Saguenay certains soirs empourprés, le couchant n'est pas un déclin, c'est une apothéose ?

\*  
\*   \*  
\*

Quelle sera notre conclusion ? La voici :

Certes ! il fait bon revivre cette période de notre histoire régionale dont chaque page s'imprègne des grandes vertus d'abnégation, de courage, de persévérance à accomplir les *gestes de Dieu* : la recherche et la conquête des âmes ! et palpite sous un souffle d'héroïsme qui cadre bien avec ce « monde de gloire où vivaient nos aïeux » ! Oui ! il fait bon gagner ainsi les cîmes du souvenir où les mérites héroïques de nos missionnaires entretiennent une atmosphère que l'âme canadienne a tant besoin d'aller respirer si elle veut éviter l'étiollement et l'asphyxie !...

Les exemples, l'héroïsme de nos apôtres constituent, avec ceux de nos ancêtres, notre ressource vitale la plus précieuse

Nous ne serions pas pardonnables, pas plus au Saguenay qu'ailleurs, d'oublier ce fait ou d'en négliger la leçon.

Jos.-C. TREMBLAY, ptre.

-----

## LA TRAGÉDIE DE LA NATION HURONNE

---

En lisant la brève histoire de la nation huronne, on ne peut se défendre d'une impression singulière. On sent quelque chose de tragique dans la vie de ce peuple, vie mouvementée, vie mêlée de succès et de revers, puis soudainement écrasée, néantie, sauf en quelques rares débris jetés sur toutes les plages.

On voit la main de Dieu s'appesantir sur la nation sauvage peut-être la plus favorisée et par le nombre de ses pôtres et par l'éclat de leur sainteté, mais en même temps la plus opposée, la plus réfractaire, la plus hostile même aux enseignements de l'Évangile de Jésus-Christ. Il fallut le sang des martyrs et le tomahawk des Iroquois pour briser cette résistance. Seulement le coup porté par l'ennemi fut si furieux qu'il raya d'un trait tout un peuple.

Le théâtre de l'action était la péninsule ontarienne située entre la baie Georgienne, la Nottawasaga, le lac Simcoe et le lac Huron qui y prend sa source. Pays admirablement boisé, pourvu de nombreuses rivières poissonneuses courant à travers des plaines fertiles.

Là vivait un peuple de trente mille âmes, au temps de Champlain, mais diminué de moitié dix ans plus tard. Les *Iouendats*, appelés *Hurons* par les Français, avaient pour voisins à l'est et au nord les Outaouais, les Algonquins et les Nipissings ; au sud-ouest la nation du Pétun ; au sud-est la nation Neutre, sorte d'état-tampon entre les Hurons et les Iroquois. Ceux-ci, appuyés à la rivière Niagara, échelon-

naient leurs cinq cantons dans les plaines et les montagnes au sud du lac Ontario jusqu'au lac Champlain et la rivière Hudson.

La vie des Hurons, leurs croyances, leurs mœurs sont connues : elles devaient être la croix des missionnaires.

Cantonnés dans leur péninsule, souvent en guerre, surtout avec la puissante confédération iroquoise, ils apprirent un jour par des Algonquins que là-bas, aux bords du Saint-Laurent, des étrangers étaient venus qui échangeaient pour des fourrures des choses merveilleuses. Sans tarder, ils se mettent en route et font sur leurs canots d'écorce les trois cents lieues qui les séparent des Trois-Rivières.

Sur ces entrefaites, les Récollets abordaient à Québec (1615). Ils n'étaient que trois prêtres. Ils se partagent la besogne : l'un demeure à Québec ; un autre descend à Tadoussac ; le troisième, le P. Joseph Le Caron, monte aux Trois-Rivières et de là vers le pays des Hurons, précédant de peu Champlain accompagné de plusieurs Français. Pendant que Champlain, arrivé à l'automne dans la péninsule, la quittait aussitôt avec ses gens et une troupe de guerriers hurons pour aller attaquer les Iroquois, le P. Le Caron se livrait à son ministère, étudiait la langue, baptisait quelques enfants sur le point de mourir.

Le résultat de l'expédition de Champlain fut nul. celui du missionnaire peu de chose. Ils revinrent tous deux à Québec au printemps de 1616.

En 1622, les Hurons reçurent la visite du P. Poulain. L'année suivante, les PP. Le Caron et Viel et le Fr. Sagard se rendirent à la mission huronne. Malgré leurs généreux efforts, le sol résista à la culture évangélique. Le printemps venu, le P. Le Caron et le Fr. Sagard redescendirent à Québec, laissant le P. Viel continuer seul la besogne commencée. Il la couronna, l'été suivant, par une mort violente dans la Rivière des Prairies.

Les Récollets, encore peu nombreux, débordés par l'ouvrage à l'est et à l'ouest, demandèrent en France le secours de la Compagnie de Jésus. Les Jésuites, qui gardaient toujours vivant le souvenir de leur mission en Acadie, furent heureux de venir prêter main forte aux fils de saint François.

Le P. Jean de Brébeuf était l'un des trois Pères de la Compagnie débarqués à Québec le 15 juin 1625. Il passe l'hiver parmi les Montagnais pour se faire à la vie sauvage. L'année suivante, il est chez les Hurons avec le P. de Nouë et le Récollet de la Roche d'Aillon. Celui-ci, bientôt rappelé par ses supérieurs, et le P. de Nouë découragé par les difficultés de la langue, le P. de Brébeuf se trouve seul. Une nuit, étant en oraison, il redit cette prière de Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Une voix lui répond : « Prends et lis. » Le jour venu, il prend le livre de l'Imitation, l'ouvre, et tombe sur ce chapitre : « De la voie royale de la sainte Croix. » Il comprend ce que le bon Dieu lui demande et lui réserve. Il pose aussitôt comme principe de vie pour lui-même et ses frères cette forte sentence : « Jésus-Christ est la vraie grandeur du missionnaire ; c'est lui seul et sa croix que nous devons chercher. »

Cependant l'apôtre, malgré ses travaux, malgré les sacrifices de chaque jour, malgré la semence jetée à pleines mains, lui aussi ne récoltait rien. A toutes ses exhortations, les Hurons, plongés dans leurs vices, répliquaient : « Tes usages ne sont pas les nôtres ; ton Dieu ne peut pas être notre Dieu. »

Or, voici qu'en 1629, le P. de Brébeuf est rappelé à Québec. La ville capitule devant les canons de la flotte anglaise. Les missionnaires, Récollets et Jésuites, sont renvoyés en France.

Il semble bien que les Hurons, ainsi forcément abandonnés, n'aient pas, ainsi que la Jérusalem du temps de Notre Seigneur, connu le jour de la divine visite et se soient condamnés à la mort. Mais ce n'était là que le premier acte du

drame. Le Maître de la vie leur réservait de plus amples moyens de salut.

En 1632, le Canada faisait retour à la France. Les Jésuites revinrent aussitôt. Champlain et le P. de Brébeuf rentrèrent à Québec l'année suivante. Le missionnaire voulut reprendre aussitôt chez les Hurons sa tâche interrompue. De son côté, le fondateur de Québec ne pouvait qu'approuver l'établissement d'une mission, qui, outre l'avantage spirituel de la nation, en ferait comme un poste avancé pour l'extension de la colonie, la facilité plus grande des communications et l'enrôlement définitif des Hurons contre l'ennemi commun, l'Iroquois.

Les PP. de Brébeuf, Daniel et Davost s'embarquent en 1634 pour la lointaine péninsule. Sitôt arrivés à Ihonatiria, ils y construisent une cabane sous le vocable de Saint-Joseph, patron de la mission et de la Nouvelle-France. D'autres Jésuites arrivent, les PP. Ragueneau, Le Moyne, du Peron, Le Mercier, Jogues, Garnier, Pijart ; on fonde une deuxième résidence, à Ossossané, qu'on s'empresse de consacrer à l'Immaculée Conception de la B. Vierge.

Et alors commence pour ces hommes et ceux qui viendront encore cette vie d'effarantes misères qui a jeté dans la stupeur les historiens protestants eux-mêmes et qui en réalité ne fut qu'un long martyre. Ajoutez aux incommodités crucifiantes de la vie chez les sauvages, les austérités, les pénitences que ces apôtres s'imposaient pour la conversion de leurs protégés, la vie d'intense labeur qu'ils pratiquaient pour amener les païens à l'église, visiter les cabanes enfumées, rayonner au loin par des missions volantes à travers les forêts, dans les neiges et les glaces, sous la pluie ou le soleil, parmi des nuages d'insectes enrégés.

C'était bien le chemin royal de la sainte Croix. Une croix néanmoins plus dure pesait sur les épaules et le cœur de ces

admirables apôtres : la résistance des Hurons aux invites de la grâce. Le P. de Brébeuf l'avait éprouvée dès sa première venue chez eux. Il la retrouvait, lui et ses frères, plus forte, plus ancrée que jamais.

Ne pouvant rien sur les adultes, on crut pouvoir réussir par les enfants et dans ce but en envoyer plusieurs à Québec, pour les former et en faire des chefs de la prière chez eux. L'école huronne de Québec fit long feu. Sur douze enfants choisis pour descendre avec les Pères Daniel et Davost, trois partirent. Ils ne tardèrent pas du reste à se volatiliser.

Dieu se résolut alors à frapper le premier grand coup. Il envoya une épidémie de petite vérole qui s'abattit sur la nation avec une virulence inouïe. Les premières victimes furent les missionnaires, le bon Dieu voulant sans doute par là les aguerrir et leur donner l'expérience des soins à procurer aux malades. Ils n'y manquèrent point. Tous sortis indemnes de l'épreuve, les apôtres se firent gardes-malades, soignant, consolant, instruisant les victimes, baptisant du moins les enfants et les adultes à l'article de la mort. Ils y avaient d'autant plus de mérite qu'on les accusait d'avoir déchaîné ce fléau, qui incessamment fauchait les Indiens par milliers. De là, chez ces pauvres aveugles, non plus seulement de la résistance, mais une hostilité qui alla jusqu'à décréter le massacre immédiat de tous les missionnaires. Une neuvaine à saint Joseph retint les haches prêtes à frapper. L'historien protestant Parkman reconnaît que, tout le long des quatre années que dura l'épidémie, « pas un seul parmi cette loyale et brave petite bande de Jésuites ne faiblit. »

A cette époque, le P. de Brébeuf venait d'être déchargé du fardeau de la supériorité. Le P. Jérôme Lalemant, son successeur, fait aussitôt le recensement de son peuple. Des trente mille âmes du temps de Champlain, il en reste à peine douze mille. Il réorganise la mission. La résidence centrale Sainte-Marie est fondée. C'est de là que les Pères iront deux

par deux évangéliser les villages dispersés de la péninsule et même les tribus avoisinantes. C'est là qu'ils reviendront pour se retremper dans la vie de communauté, faire leur retraite annuelle, y puiser des forces nouvelles pour des travaux et des périls toujours plus grands.

Les Hurons, qui n'avaient guère profité de la terrible épreuve de l'épidémie, puisque deux baptêmes d'adultes seulement et un mariage avaient été solennisés, dédaignèrent non moins résolument les chances de salut que leur offrait la réorganisation de la mission. Le P. de Rochemonteix fait ici cette réflexion : « Jamais peuple ne résista si longtemps et si opiniâtrement à la grâce divine que le peuple huron. » Et il cite ce mot du P. Lalemant au P. général Vitelleschi, 27 avril 1640 : « L'Évangile a été prêché à plus de dix mille sauvages, et cela dans chaque famille ; nous avons une langue, eux des oreilles, et cependant ils n'entendirent point. »

Nous avons dit que pour briser cette résistance il ne fallut rien de moins que le sang des martyrs et le tomahawk des Iroquois. L'un et l'autre vont à l'instant entrer en scène. C'est le dernier acte du drame.

La coupe de la patience divine était pleine, elle débordait.

Un jour que le P. de Brébeuf traversait, dans une de ses excursions, le territoire de la nation Neutre, il vit dans le ciel une immense croix qui, venant du pays des Iroquois, s'étendait sur celui des Hurons et l'embrassait tout entier. Symbole et présage terrifiants de l'imminente catastrophe.

Les premiers coups seraient portés au pays même des Iroquois. Sans parler des Hurons captifs cruellement mis à mort en même temps que nos martyrs, les victimes saintes furent le jeune frère jésuite René Goupil (1642), le P. Isaac Jogues et le *donné* Jean de La Lande (1646). C'était l'ère des martyrs qui s'ouvrait. Et encore une fois allait se

vérifier la sentence de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

Tout de suite on remarqua chez les Hurons un mouvement de conversion extraordinaire. Le P. Ragueneau, supérieur de la mission, en était émerveillé. C'était si inattendu « qu'il paraît assez, écrivait-il, que les anges y travaillent, bien plus que nous. » Ce mouvement ira s'accéléralant. On saisit de la sorte le dessein de Dieu : dans sa grande dilection pour ce peuple infortuné, il ne permit à l'épreuve finale de s'abattre sur lui que lorsqu'il ouvrait enfin son cœur à la grâce.

L'heure était venue.

Les Iroquois ont décidé en secret l'extermination de la nation huronne. Au mois de juillet 1646, ils franchissent le territoire de la nation Neutre, et, le 4, tombent à l'improviste sur le village le plus rapproché, celui de Saint-Joseph. Ils mettent tout à feu et à sang ; le P. Daniel est là, s'offrant à la mort pour donner plus de temps à ses ouailles de fuir ; il est percé de flèches et de balles et jeté dans les flammes de la chapelle où il vient de célébrer.

L'ennemi se retire dans ses cantons, faisant croire à une paix qui n'est qu'un piège. En effet, au printemps suivant, le 16 mars, alors que sauvages et missionnaires se croient en sûreté, les Iroquois se jettent soudainement sur le bourg de Saint-Ignace, où ils promènent le fer et la flamme. Puis de là ils volent au bourg voisin, Saint-Louis, qui a été alerté par trois Hurons de Saint-Ignace échappés au massacre. La résistance est ferme ; mais le grand nombre des envahisseurs l'emporte ; tout est ravagé, les guerriers tués sur place, quelques-uns réservés comme captifs, avec les deux missionnaires Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant. On pourrait appliquer à l'effroyable supplice de ces deux victimes ce que saint Cyprien disait des premiers martyrs de l'Église, que ce n'étaient plus leurs membres qu'on torturait mais leurs

blessures, *torquerentur in servis Dei jam non membra, sed vulnera.*

On imagine la terreur des Hurons. Eperdus, affolés, ils ne songent qu'à fuir : les guerriers n'essaient même pas de se rallier et, plus nombreux que les Iroquois actuellement en campagne, de les attaquer, les poursuivre et les rejeter au delà du Niagara. Découragés eux-mêmes, poussés par une espèce de fatalisme si commun aux sauvages, ils incendient les villages pour qu'ils ne deviennent pas la proie de l'ennemi et s'enfuient avec leurs familles. Les fuyards arrivent par centaines au fort Sainte-Marie. Mourant de faim et de misère, ils s'y reposent, se nourrissent, mais aussi demandent à se faire instruire et à recevoir le baptême. Les Pères donnent l'hospitalité à des milliers de sauvages ; ils administrent le sacrement de baptême à plus de deux mille sept cents païens. Ces conversions, quoique nécessairement rapides, vont prouver leur solidité dans de nouvelles épreuves. L'exil en effet attend tout ce monde : le fort Sainte-Marie lui-même n'est plus en sûreté.

Les Hurons se dispersent au loin, dans l'île Manitouline, à Michillimakinac, chez les Neutres, les Eriés, voire chez les Iroquois, pour y devenir un premier noyau de chrétiens ; d'autres se rendent chez les Sauteux du Sault Sainte-Marie, où plus tard les Pères d'Ablon et Marquette les retrouveront ; d'autres encore plus à l'ouest, au bord du lac Supérieur, deviendront les ouailles des PP. Ménard, Allouez et Nicolas.

Pendant ce temps, dans un bourg de la nation du Pétun où des Hurons se sont réfugiés, deux autres martyrs offrent leur sang pour la rançon de leur peuple : l'un, le P. Garnier, sous les balles des Iroquois ; l'autre, le P. Chabanel, sous la hache d'un Huron apostat.

Que devenait la résidence Sainte-Marie ? Trois cents familles huronnes s'étaient retirées dans l'île de Saint-Joseph (aujourd'hui Ile-aux-Chrétiens). Au commencement

de l'été, une délégation des insulaires arrive à Sainte-Marie pour supplier les Pères de venir fixer leur demeure chez eux. Les circonstances sont telles que la proposition est acceptée, le fort Sainte-Marie livré aux flammes. On en bâtit un autre dans l'île. Des milliers de chrétiens accourent ; une ferveur extraordinaire les anime. Cependant l'hiver s'annonce terrible ; les vivres manquent ; une épidémie éclate, d'innombrables victimes succombent. Pour comble de malheur, voici encore les Iroquois, plus acharnés que jamais !

Aussi, le printemps suivant (1650), les Pères, les sauvages au nombre de trois cents, quittent l'île et, sur leur flottille pointée vers l'est, en proie à une douleur profonde, disent un éternel adieu à la péninsule, qui n'est plus qu'une solitude ensanglantée. C'était la dernière phase de la tragédie, le dénouement.

L'épilogue nous montre cette épave de la nation huronne déposée successivement à Québec, à l'île d'Orléans, à Notre-Dame de Foy, à l'Ancienne et à la Jeune Lorette.

Etrange destinée d'un peuple ainsi rayé en si peu de temps de la carte du monde ! L'intervention du souverain Maître est manifeste, et c'est une leçon d'histoire à retenir.

Ici, comme ailleurs, il dispose toutes choses avec force et suavité : force dans les châtimens qu'il exerce sur le peuple rebelle par les maladies et la guerre ; suavité dans le choix de ses apôtres, par la vie et le sang desquels il invite ce peuple, l'attire à lui, le presse enfin sur son Cœur miséricordieux.

Edouard LECOMPTE, S. J.

LE

Les J  
d'une  
surve  
entre a  
ous. Le  
print  
sur se  
ande d  
ses d  
notés e  
leurs  
tre le  
ampla  
ment le  
rivée,  
ou crue  
main  
laquel  
m. Q  
ap de  
de d'un  
on  
qu'  
lande  
ant l  
coup

## LES JÉSUITES ET LES IROQUOIS

---

Les Jésuites ne vinrent en contact avec les Iroquois qu'une vingtaine d'années après le commencement de leur œuvre d'évangélisation au Canada, et leur première rencontre avec ces cruels et féroces Indiens fut des plus tragiques. Le Père Isaac Jogues et son compagnon René Goupil, au printemps de l'année 1642, alors qu'ils étaient en route pour se rendre à la Baie Georgienne, furent surpris par une bande d'Agniers qui rôdaient aux environs du lac St-Pierre, et ces deux missionnaires, après leur capture, fortement ligotés et jetés au fond d'un canot, furent amenés au pays de leurs ravisseurs. Le long et pénible voyage qu'on leur fit faire le long de la rivière Richelieu jusqu'au delà du lac Champlain, n'était que le prélude des souffrances qui attendaient les deux prisonniers au pays des Agniers. Dès leur arrivée, ils furent dépouillés de leurs vêtements et livrés aux plus cruelles tortures. Leur chair fut écorchée par lambeaux ; les mains du Père Jogues furent mutilées ; et ce fut une fête à laquelle prirent part tous les habitants du village d'Osseréron. Quatre mois plus tard, René Goupil fut assommé d'un coup de tomahawk pour avoir fait le signe de la Croix sur la tête d'un jeune sauvage. La vie du Père Jogues fut épargnée, mais on lui refusa la liberté. Ce n'est que treize mois plus tard qu'il parvint à s'échapper, grâce à la complicité des Hollandais d'Albany. Le futur martyr retourna en France portant les marques de ses souffrances. Il fut accueilli avec beaucoup de sympathie. Cependant son zèle pour la conver-

sion de ces pauvres indigènes ne s'était pas refroidi, et avant la fin de l'année 1644, il était de retour au Canada.

Un autre Jésuite, François Bressani, était entre temps victime d'une semblable aventure. Capturé par les Iroquois, il fut traîné au pays des Agniers et torturé de la façon la plus barbare. Lui aussi réussit à s'évader et à retourner en France, pour revenir ensuite au Canada. Quelques années plus tard, il se rendit en Italie et écrivit un rapport — *Breve Relatione* — de la vie et des souffrances des Jésuites qu'il avait rencontrés et connus dans les missions canadiennes.

Ces événements tragiques, qui étaient de nature à jeter des doutes sur la possibilité d'évangéliser les Iroquois avec chance de succès, ne firent cependant qu'aiguillonner le zèle des Jésuites. Lorsque, en 1646, les sauvages semblent désirer la paix, de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, ne manque pas cette occasion d'en venir à une solution. Il délègue l'arpenteur Jean Bourdon pour aller discuter avec leurs chefs, les termes du traité de paix, et le Père Jogues, presque guéri de ses blessures, est choisi comme l'autre membre de cette délégation qui doit se rendre au pays de l'ennemi. C'est qu'en effet, il devait être un aide précieux comme interprète, grâce à la connaissance qu'il avait acquise de la langue iroquoise, pendant sa captivité. Cet intrépide Jésuite ne se fit aucune illusion sur le danger d'un tel voyage. Le fait de réapparaître au milieu des féroces Agniers dont il avait trompé la surveillance trois ans auparavant n'était pas de nature à le rassurer, mais il entrevit dans ce voyage la possibilité d'établir parmi ces païens une mission permanente. Les *Relations* nous apprennent que c'est là la principale raison qui l'incita à rencontrer de nouveau ses ravisseurs d'hier, et c'est avec joie qu'il entreprit le voyage.

Le résultat de cette ambassade fut assez satisfaisant. Un projet de paix fut esquissé. Isaac Jogues décida de retourner à l'automne pour s'établir et commencer son œuvre à cet

endroit qu'il avait déjà baptisé *La Mission des Martyrs*. Pendant qu'il était aux Trois-Rivières, occupé à faire les derniers préparatifs de ce troisième et dernier voyage, un fléau fit son apparition chez les Agniers. Leurs récoltes furent ravagées, et l'approche de l'hiver faisait présager la famine. Très superstitieux, les sauvages cherchèrent une explication à ce désastre, et attribuèrent cette calamité au fait que le Père Jogues leur avait confié la garde d'un coffret rempli d'ornements sacerdotaux. Accompagné de Jean de la Lande, le Père Jogues arriva à Ossernéron vers la fin de septembre 1646, ne se doutant pas de la tournure qu'avaient pris les événements. Dès son arrivée, un lâche sauvage l'assassina. On fixa sa tête au bout d'une perche qui fut plantée à l'entrée du village. Son corps fut jeté un peu plus loin, dans un ravin. Le lendemain, ce fut le tour de Jean de la Lande.

Ce n'est qu'à l'été 1647, qu'on apprit cette tragédie à Québec. Les Jésuites eurent bientôt à en enregistrer de semblables au pays des Hurons. En 1648, les Iroquois mirent à mort un autre religieux, Antoine Daniel, et jetèrent son cadavre dans le brasier de sa chapelle en flammes. En 1649, c'était le tour de Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Noël Chabanel et Charles Garnier. Les tortures qu'ils endurèrent et la mort affreuse qui leur fut infligée nous rappellent les martyrs des premiers siècles de l'Église.

Non contents d'assouvir leur haine contre les missionnaires, les Iroquois portèrent leurs attaques meurtrières au cœur même de la colonie. Leur intention était évidemment d'anéantir les Français, et à une certaine époque, non moins de dix bandes différentes ravageaient la vallée du St-Laurent. Les pauvres colons étaient à leur merci et plusieurs d'entre eux furent tués avec les armes fournies aux sauvages par les trappeurs hollandais avec lesquels les Iroquois fraternisaient déjà depuis quelque temps.

En 1653, cette vague dévastatrice sembla vouloir s'arrêter un peu. Trois des cantons étaient en guerre avec les Ériés, et réalisant qu'il serait de bonne politique d'avoir les Français de leur côté, envoyèrent des délégués à Québec pour y discuter la paix. Le gouverneur de Lauzon, averti de la fourberie de cette tribu, et sachant qu'il devait être prudent dans ses réponses, consulta les Jésuites. Croyant voir là l'occasion par eux longtemps recherchée de pénétrer au pays des Iroquois, ces missionnaires décidèrent de déléguer un des leurs auprès des chefs pour sonder le terrain et se renseigner sur le véritable état des choses. Au printemps 1654, Simon LeMoyne fut chargé de cette entreprise délicate. Il fut favorablement impressionné par l'attitude des Onontagués et retourna auprès d'eux l'année suivante accompagné de deux autres Jésuites, Claude Dablon et Jean-Marie Chaumonot. Les Onontagués demandèrent aux Français d'aller demeurer avec eux. C'était une invitation on ne peut plus alléchante, car un établissement français au milieu des Iroquois non seulement constituait un centre de civilisation et d'influence française, mais établissait de plus une puissante barrière pour enrayer l'influence des Hollandais et des Anglais qui avaient déjà commencé à exercer leur monopole sur le commerce des fourrures. Les Jésuites avaient, pour leur part, d'autres desseins, dont le principal était d'établir une mission centrale au pays des Iroquois, et c'est dans ce but qu'ils passèrent les hivers de 1655-56 en conférence avec les délégués des Cinq-Nations.

Dablon retourna à Québec au printemps, décidé à mettre son grand projet à exécution. Le gouverneur de Lauzon lui avait fait une concession de terre de dix lieues carrées, près du lac Onondaga. Une expédition comprenant cinquante à soixante personnes, tant soldats que fermiers et artisans, fut organisée par les Jésuites, avec René Ménard, François LeMercier et Jacques Frémin comme aumôniers. Elle quitta

Québec au mois de mai 1656, sous le commandement de Dablon, remonta le St-Laurent jusqu'au lac Ontario. C'était la première fois dans l'histoire que les blancs pénétraient aussi avant dans le pays.

La nouvelle colonie s'établit à Gannatée, endroit qui n'a jamais depuis été situé d'une façon certaine, mais que l'on présume être aux environs de la ville actuelle de Manlius, dans l'état de New-York. Pendant que les missionnaires renouaient connaissance avec les Hurons convertis, dont plusieurs s'étaient établis chez les Onontagués, les artisans commencèrent à déblayer le terrain. Une église fut bâtie qui fut le premier temple catholique érigé dans les limites actuelles de l'état de New-York. Des demeures furent construites de même qu'une grande résidence pour les Pères, bâtiment qui pouvait être agrandi au besoin et devenir une réplique du Fort Ste-Marie, la « Mission de la Paix », près de la baie Georgienne, qu'on avait dû abandonner trois ans auparavant.

C'était un plan admirable. Claude Dablon et ses compagnons se réjouissaient de leur succès. Un moment, ils avaient espéré pouvoir s'établir d'une façon permanente chez les Iroquois et faire pour eux ce qu'ils avaient fait pour les Hurons à la baie Georgienne. Mais ils durent bientôt se rendre à l'évidence et admettre qu'ils avaient caressé un projet irréalisable. Les Iroquois avaient en effet trop de mauvaises intentions et il était impossible de s'y fier. Alors que les Onontagués s'étaient liés d'une franche et sincère amitié pour les Français qui étaient venus s'établir parmi eux, les sauvages des autres districts dévastaient la vallée du St-Laurent, capturant et torturant leurs prisonniers français. Ils poussaient même leur audace jusqu'à venir exercer leurs ravages sous les murs même de Québec. Dablon et LeMoyne ne savaient que trop bien qu'au cas de soulèvement, les pionniers français n'étaient pas en nombre suffisant

pour se défendre. Ils étaient donc à la merci des sauvages. On leur donna en secret l'avertissement que la colonie pouvait être attaquée d'un moment à l'autre, et par crainte d'une surprise, ils décidèrent d'abandonner la place. Ils construisirent donc subrepticement des embarcations, et un soir, à la faveur de l'obscurité, les Jésuites et leurs colons disparurent. Ils descendirent le cours de la rivière Oswego, franchirent le lac Ontario et suivirent le St-Laurent jusqu'à Québec. Et c'est ainsi que s'évanouit l'espoir que les Jésuites avaient de renouveler dans les cantons iroquois les miracles de conversions qu'ils avaient accomplis au pays des Hurons.

Après ces efforts infructueux, tous pourparlers de paix avec les Iroquois furent interrompus pour une période de dix ans. Sur les entrefaites, l'administration de la colonie française subissait un changement radical. Louis XIV venait d'annuler la charte de la Compagnie des Cent-Associés pour confier au Conseil Souverain le gouvernement de la colonie. Ce changement de gouvernement eut un effet salutaire sur la politique des sauvages, et c'était grand temps. Les Iroquois continuaient leurs incursions meurtrières, gardaient toutes les rivières, et poursuivaient les colons jusque dans leurs demeures. Lorsqu'ils faisaient des prisonniers, ils les scalpaient, les traînaient jusqu'à leurs villages où ils les mettaient à mort après leur avoir fait endurer les pires tortures. Les choses en étaient rendues à ce point qu'on se décida à envoyer une requête en France demandant de l'aide, sous peine de voir périr la colonie. En 1665, le marquis de Tracy arriva au pays à la tête du régiment de Carignan-Sallières et l'on prépara sans tarder une expédition contre les nations indiennes ennemies des Français. De Tracy remonta le Richelieu, franchit le lac Champlain à la tête d'une armée de treize cents hommes. Il avait avec son armée quatre aumôniers, dont deux Jésuites, Charles Albanel et Pierre Raffeix. Il envahit le canton des Agniers, brûla leurs

villages et détruisit leurs récoltes. Ce fut un violent coup porté aux Cinq-Nations et qui eut pour effet de les mettre à la raison. Elles signèrent avec les Français un traité de paix, qui devait durer dix-huit ans, ce qui permit à la colonie de jouir d'une ère de paix et de prospérité.

Sans plus tarder, trois Jésuites, Jacques Bruyas, Jean Pierron et Jacques Frémin se mirent en route pour aller prêcher l'Évangile dans les cantons iroquois. D'autres membres de leur ordre les rejoignirent quelques mois plus tard. La vénérable Mère Marie de l'Incarnation pouvait écrire en 1668 : « Depuis que nous jouissons du bonheur de la paix, les missions fleurissent et prospèrent avec beaucoup de bénédictions. C'est une chose merveilleuse de voir le zèle des ouvriers de l'Évangile. Ils sont tous partis pour leurs missions avec une ferveur et un courage qui nous donnent sujet d'en espérer de grands succès. » Ces missionnaires infatigables étaient sans cesse sur pied, voyageaient de village en village, à travers tous les cantons, baptisaient les petits enfants, enseignaient les vérités de la religion chrétienne aux plus âgés. On était dans une période d'intense activité d'évangélisation. Des hommes comme Jean et Jacques de Lamberville, Etienne de Carheil, Jules Garnier et Pierre Milet fondaient des missions permanentes dans les divers cantons et amenaient au bercail un grand nombre de convertis.

Cependant les gouverneurs de la province de New-York étaient loin d'approuver l'activité des Jésuites chez les Indiens habitant le long de la rivière des Agniers. L'adversaire le plus acharné de ces missionnaires fut Thomas Dongan. Bien que catholique, ce gouverneur voyait avec déplaisir s'exercer le zèle des Jésuites français et il résolut de restreindre leur travail auprès des Iroquois. Sans doute, il était loin de vouloir du mal aux pères eux-mêmes ou de désapprouver la doctrine qu'ils prêchaient, mais il redoutait

l'influence qu'ils exerçaient et aurait préféré les voir retourner à Québec. « Laissez aller vivre ailleurs ceux qui sont avec vous ou laissez-les retourner là d'où ils viennent », disait-il aux sauvages. C'est qu'en effet Dongan avait arrangé les choses pour faire venir des Jésuites anglais qui remplaceraient les pères français dans les cantons.

Le principal grief de ces gouverneurs anglais reposait dans le fait que le flot allait sans cesse grandissant, de guerriers quittant la province de New-York pour aller s'établir à la nouvelle mission ouverte à Laprairie, près de Montréal, en 1667, ce qui affaiblissait les forces combattives des cantons. Dès les premiers temps de leur apostolat, les Jésuites réalisèrent qu'à moins de tenir leurs néophytes éloignés de leurs frères païens et d'interrompre leurs liaisons intimes avec les Anglais d'Albany, ils n'avanceraient pas beaucoup dans leur travail de conversion. Des centaines de convertis émigrèrent à Laprairie sur leurs conseils, et plus tard à Kahnawaké, où l'on acheva de les instruire et où ils purent pratiquer en paix leur nouvelle religion. Grâce à l'aide d'un converti rempli de zèle et apôtre infatigable du nom de Adhasatah, mieux connu sous le nom de Kryn, le Grand Agnier, le nombre des convertis s'accrut considérablement et la nouvelle mission près de Montréal devint bientôt un centre de missions des plus florissants. Parmi les convertis dignes de marque qui vécurent à Kahnawaké se trouvait Katéri Tekakwitha, morte en odeur de sainteté en 1680, et dont on est actuellement à instruire le procès de béatification.

L'expédition désastreuse du gouverneur de la Barre en 1686 et la trahison de son successeur de Denonville qui, en 1687, captura quarante chefs iroquois et les envoya aux galères, en France, eurent pour résultat d'aliéner les Cinq-Nations contre les Français et de mettre en danger la vie des Jésuites qui vivaient au milieu d'eux. Jean de Lamberville qui, au dire de Denonville lui-même, était « un

excellent homme et très habile dans son commerce avec les sauvages», échappa providentiellement à leur fureur. Pierre Milet fut capturé et gardé en captivité chez les Onneiouts pendant sept ans. Les autres pères réussirent à gagner le Canada.

Voulant apaiser le courroux de ces tribus sauvages, le père Jacques Bruyas, qui jouissait auprès d'eux d'une grande influence, fut envoyé l'année suivante pour négocier la paix. Il touchait presque au succès. Une délégation d'Onontagués était en route pour Montréal pour aller discuter les clauses du traité lorsqu'eut lieu avec Kondiaronk l'historique entrevue qui gâcha toutes les négociations de Bruyas. Ce rusé Huron avait « tué la paix. » Les Iroquois, convaincus qu'ils allaient une fois de plus être les victimes du double jeu des Français, entreprirent contre eux et leur colonie une guerre plus violente que jamais. Les conséquences de l'affaire de Denonville furent le massacre de Lachine, au mois d'août 1689, et les attentats perpétrés pendant plusieurs années le long du St-Laurent. Les Sonnontouans étaient les auteurs principaux de tous ces troubles, et six ans plus tard, le comte de Frontenac dût aller en personne leur infliger le châtement qu'ils méritaient.

Bien que les Iroquois parussent très indépendants tant à l'égard des Français que des Anglais, l'influence de ces derniers et la proximité où les cantons se trouvaient d'Albany finirent par en avoir raison. L'hostilité des gouverneurs anglais comme Bellomont, Burnett et Hunter qui se sentaient protégés par les stipulations du traité d'Utrecht, réussit petit à petit à détacher les Indiens des Français, et l'activité des missionnaires se trouva réduite à sa plus simple expression. Bellomont alla même jusqu'à menacer de pendre tout Jésuite qui serait trouvé dans les cantons. A l'instar de Dongan, Burnett se plaignit de l'activité des missionnaires. Vaudreuil lui fit connaître que les Sonnon-

touans avaient envoyé des délégués au Canada pour exprimer leur regret du rappel des missionnaires et pour demander que d'autres fussent envoyés pour les remplacer. Il semble ne pas y avoir eu d'autres tentatives d'établir des missions dans les cantons de l'état de New-York, si ce n'est une courte visite du Père Garnier aux Onontagués, en 1705. Les anciennes missions à ces endroits cessèrent d'exister et les Iroquois catholiques, accompagnés de leurs familles, commencèrent à venir s'établir en permanence à Caughnawaga. Après 1755, St-Régis partagea ce privilège avec l'autre mission plus ancienne. Après plusieurs migrations, cette dernière finit par s'établir définitivement, vers l'année 1719, à l'endroit où on la trouve de nos jours. On voit encore aujourd'hui dans ces deux villages les paisibles descendants des tribus qui, au 17<sup>ème</sup> siècle, firent couler le sang des Jésuites martyrs.

Caughnawaga et St-Régis ont chacun leur histoire distincte. Aux noms de ces deux missions s'attachent plusieurs souvenirs touchants, et sur la liste des Jésuites qui continuèrent au 18<sup>ème</sup> siècle à perfectionner le travail commencé par leurs devanciers, se trouvent des noms célèbres et très connus. Mentionnons entre autres ceux de Pierre Cholenec et Claude Chauchetière, amis et conseillers de la vénérée Katéri Tékakwitha ; Pierre de Lauzon, Luc François Nau, Jean-Bapsite Tournois, victime des foudres de La Jonquière, Jacques Quintin de la Bretonnière, aumônier de l'expédition de Beauharnois contre les Renards et les Chicasaws, Joseph Lafitau, découvreur d'une variété de ginseng, Jean-Baptiste de Neuville, ami de Bougainville et de Montcalm, Antoine Gordan et Pierre Billiard, fondateurs de St-Régis, le dernier missionnaire iroquois, Joseph Huguet, mort à Caughnawaga en 1783.

En dépit de leurs efforts héroïques et de leurs grands sacrifices, les Jésuites ne purent jamais accomplir chez les Iroquois tout le travail qu'ils avaient fait chez les Hurons aux envi-

rons de la Baie Georgienne. Mais, comme le dit Thomas Guthrie Marquis, leur inestimable contribution à l'histoire est dans l'exemple qu'ils ont donné au monde. Pendant un siècle et demi passé à travailler chez les Iroquois, ils se sont conduits courageusement, et ont livré le bon combat. Aucun de ces Jésuites zélés et remplis de foi n'a eu un moment de défaillance en présence du danger ou à l'occasion d'un désastre.

E. J. DEVINE, S. J.

(Traduit par Jean Hudon)

Avec  
sireu  
ations  
eurs g  
conna  
les v  
range  
sur pa  
armi l  
et été  
ques  
liet c  
Cette  
jour  
cong  
rait le  
ciel e  
fleuve  
nt-ils  
Golfe  
aient  
ets, le  
D'aill  
ultat  
mie n  
Bien e  
vret,

## LE R. P. MARQUETTE

---

Avec la fierté d'un peuple jeune sensible à la gloire et désireux d'étaler ses titres de noblesse devant de plus vieilles nations, les Américains prononcent volontiers les noms de leurs grands hommes. Leur admiration, d'ailleurs, et leur reconnaissance n'exigent pas un brevet de naturalisation ; ils les vouent facilement, et c'est tout à leur honneur, aux étrangers qui, d'une façon ou d'une autre, ont bien servi leur pays. C'est ainsi que, depuis longtemps, ils rangent parmi leurs héros nationaux un homme qui, pour d'autres, eut été deux fois rien, un Français, un Jésuite : le R. P. Jacques Marquette, compagnon et collaborateur de Louis Jolliet dans la découverte du Mississipi.

Cette découverte a provoqué des polémiques qui semblent aujourd'hui sans objet. Cavalier de la Salle eût-il avant quiconque atteint le haut Mississipi, autrement important serait le grand voyage dont, en 1673, Jolliet fut le chef officiel et Marquette le chef spirituel. N'explorèrent-ils pas le fleuve inconnu du 42° au 34° de latitude nord ? N'établirent-ils pas avec certitude que le Mississipi débouchait dans le Golfe du Mexique, répondant ainsi à la question que se posaient avec une égale curiosité les politiques, les commerçants, les savants et les apôtres ?

D'ailleurs, on ne conteste plus guère leur œuvre ni ses résultats ; et mieux vaut contempler un instant la physiologie morale du P. Marquette lui-même.

Bien entendu, ce fut d'abord un prêtre. Un prêtre à l'esprit ouvert, attentif, et qui servit la science ; mais un prêtre

passionné pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. S'il accepte docilement l'épreuve que constituent pour les futurs Jésuites de longues années d'enseignement, il n'est pleinement heureux que le jour où il s'embarque pour le Canada.

Mais au Canada même et dans l'accomplissement scrupuleux de sa tâche quotidienne, il voit toujours au-delà du présent. Impatience de jeune homme ? inconstance d'un cœur inquiet ? Non : ardeur d'un apôtre, qui, là où d'autres ne rêvaient que pays nouveaux, aventures séduisantes et gloire, songe aux âmes qu'il faut gagner au Christ.

Alors ni l'étude de six langues sauvages ne peut le rebuter, ni les fatigues, les dangers du voyage à travers l'inconnu, ni les menaces de mort ne peuvent le retenir. Si Jolliet est l'envoyé du Roi, il est, lui, le messenger de Dieu ; c'est pourquoi plus ardent qu'un chercheur d'or ou un conquérant, il va toujours de l'avant, prêchant, baptisant, préparant les chrétientés futures.

Si prudent, d'ailleurs, et si discret dans son zèle que les protestants, les incroyants des États-Unis écartent de lui cette épithète de fanatique qu'ils infligent volontiers à ses confrères. Par une distinction qui ne laisse pas d'être injurieuse pour les autres, ils le mettent à part et au dessus. Tant, après trois siècles, son âme exerce encore de pure séduction.

Mais cet homme de Dieu ne se désintéressait pas des belles choses terrestres. Sa relation de voyage nous le montre curieux, attentif, sachant voir et sachant écrire. Sur le cours du Mississipi, sur les rivières et les lacs qui l'alimentent, sur les terres qu'il traverse, sur la faune et la flore des différentes régions, sur les tribus diverses, leurs coutumes, leurs mœurs, leurs langues, il a multiplié les détails dont le savant a pu faire son profit aussi bien que l'artiste. Sa description des bisons, en particulier, est à la fois singulièrement précise et vivante. Ainsi suit-il ce qui fut toujours la grande tradi-

tion des missionnaires français : chercher d'abord le royaume de Dieu et d'abord par des moyens surnaturels, mais aussi promouvoir la science et améliorer, par ses progrès unis à ceux de la foi, le sort des pauvres hommes ici-bas.

Ce n'est pas que je veuille exagérer la valeur d'un récit volontairement simple et comme dépouillé, mais un homme qui s'y connaît, un homme dont sa qualité d'anglo-saxon protestant garantit l'impartialité, a écrit : « A tout point de vue, ce mémoire est l'un des plus intéressants et aucun n'éclaire mieux l'histoire des premiers temps de l'Amérique. » (1)

Nous ne pouvons insister cependant sur les mérites proprement humains de celui qui, avec Jolliet, parcourut en quatre mois, 2,500 milles, au prix de toutes les privations, de toutes les fatigues et de tous les dangers. S'il importait de rappeler qu'il fut un grand ouvrier de la civilisation et du progrès, il importe plus encore de lui conserver son caractère essentiel : celui de missionnaire.

« Dans la foule des pasteurs d'âme, de toute église, de toute croyance, proclame un autre sénateur américain (2), Marquette mérite un des premiers rangs. Ni la grandeur de ses travaux, ni l'épreuve de ses souffrances ne l'ont rendu supérieur. D'autres, dans cette noble armée des martyrs, ont plus fait et plus souffert. Mais c'est par le feu intérieur dont il était embrasé qu'il se distingue de tous sans exception. »

De cet hommage, ne retenons, pour ne pas discuter, que ceci : aux Américains d'aujourd'hui, Marquette en impose surtout par la qualité de son âme.

Son âme se révèle plus belle que jamais au retour de sa glorieuse expédition. En cours de route et déjà exténué, une hémorragie violente achève de l'épuiser. Une neuvaine à

(1) Sparks, cité par le sénateur Mitchell au Sénat de Washington.

(2) M. Villas, sénateur du Wisconsin.

Marie le remet sur pied. Aussitôt il se dépense sans compter, pour la conversion des Illinois ; et, de nouveau, il tombe.

Cette fois, il comprend que tout relèvement est impossible. Du moins veut-il mourir au cœur de sa mission préférée, Saint-Ignace de Michillimakinac. Couché, immobile au fond de son canot d'écorce, que conduisent ses deux fidèles rameurs, Jacques et Porteret, il remonte lentement le fleuve. Si lentement qu'il ne pourra franchir les cent lieues qui séparent les Illinois de Saint-Ignace. Le 17 mai 1675, il doit s'arrêter : la mort est là toute proche.

Il l'accueille non seulement avec courage, mais avec joie. Oui, il se réjouit de mourir en pays sauvage, isolé, misérable, en vrai missionnaire. Il confesse ses deux porteurs ; il leur confie sa propre confession écrite qu'ils remettront aux Pères de Saint-Ignace ; il les charge de demander pardon à tous ceux qu'il a pu offenser ; il fait tenir sous ses yeux le crucifix que ses mains ne peuvent plus porter ; il prie Jésus, il prie Marie ; il demande à ses compagnons de répéter pour lui ces noms sacrés, quand ses lèvres ne pourront plus les prononcer ; et dans une invocation dernière, il expire doucement.

Il avait prévu les détails de son ensevelissement ; on l'inhuma à l'endroit marqué près de lui et l'on courut porter à Saint-Ignace la nouvelle de sa mort.

Deux ans plus tard, ses fidèles Hurons ramenaient sa dépouille en cette mission de Michillimakinac qu'il avait tant aimée, et son tombeau devint un centre de pèlerinage.

Aujourd'hui une ville porte son nom, et aussi une importante voie ferrée des États-Unis. Il faut entendre un Américain parler de la ligne « Père Marquette »... Sa statue se dresse non seulement à Marquette, mais à Détroit, quartier-général d'un Ford, mais à Washington même, au Panthéon fédéral.

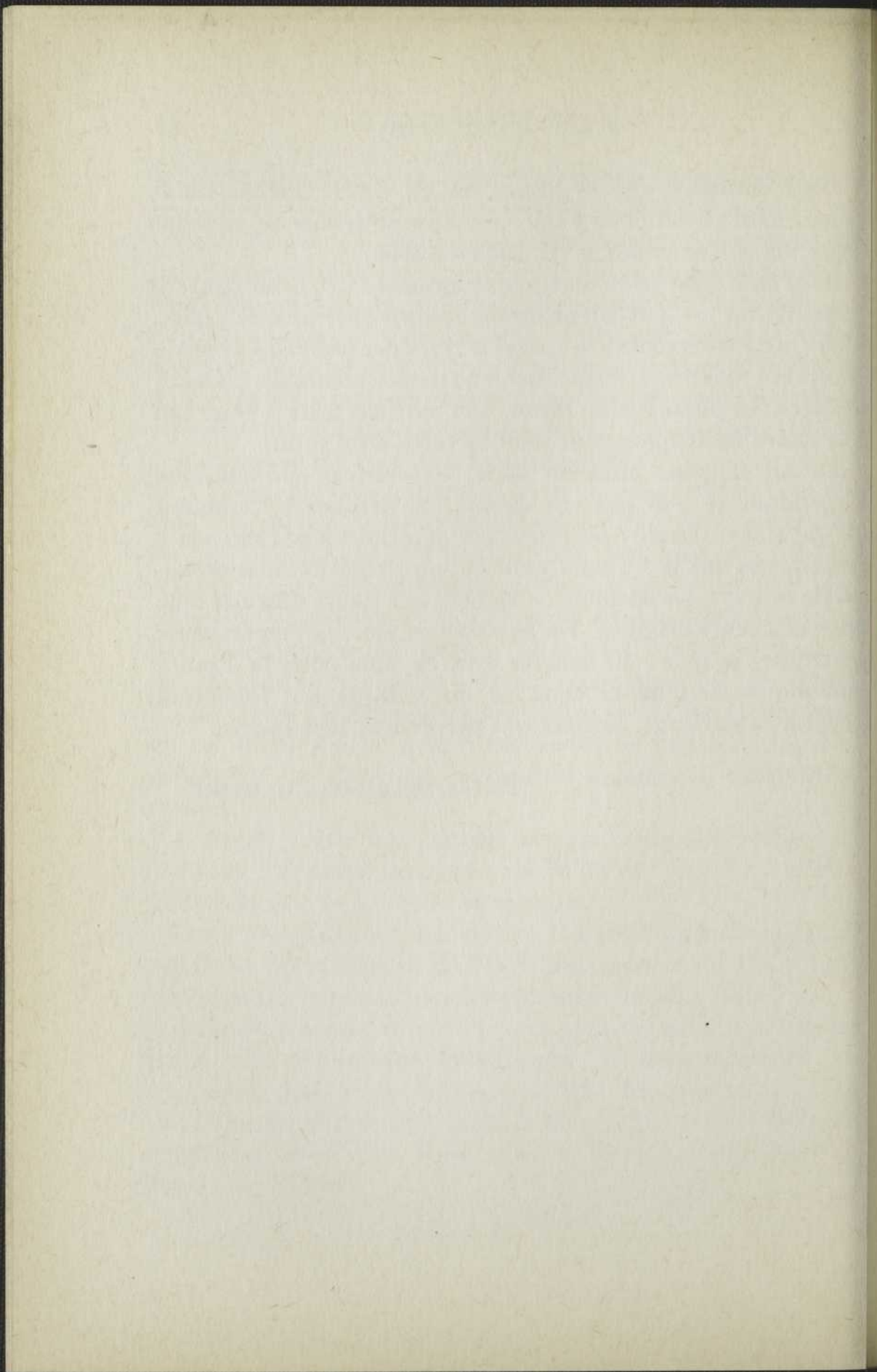
Bien entendu, elle se dresse en ce vieux Québec où il débarqua d'abord pour y faire son apprentissage de missionnaire. Et son souvenir y vit, impérissable.

Sans doute, faute du martyre proprement dit, il ne figurera point parmi les huit Bienheureux que va proclamer l'Église. Mais juste trois cents ans après l'arrivée des premiers Jésuites français à Québec, il était juste que dans l'hommage collectif rendu à ces pionniers de la foi, une part fut faite à celui qui à la gloire de l'explorateur joint la vertu d'un saint.

De lui, d'autres auraient parlé beaucoup mieux que moi. Cependant je n'ai pas cru devoir me dérober à l'honneur qu'on a bien voulu me faire. En associant un Français à l'hommage que le Canada rend aujourd'hui aux missionnaires de ce pays, les Jésuites de Québec ont voulu affirmer leur fidélité à leurs origines. En leur exprimant ma respectueuse gratitude, je puis leur assurer que, de mon côté, la France catholique n'oublie ni ceux de ses enfants qui fondèrent l'Église canadienne, ni ceux qui perpétuent leur œuvre.

H. GAILLARD DE CHAMPRIS.

---



L

Les F

Depuis

anlar

resse

blé h

se fr

mes et

Pour s

resse

ou sou

es q

nt to

ous l

prés

la Po

l'arr

ce d

La Fr

le

de

le

ca d

## LES PREMIERS MISSIONNAIRES DE L'OUEST CANADIEN

LES RR. PP. MÉSAIGER, AULNEAU, COQUART ET DE  
LA MORÉNIÉ, JÉSUITES

Depuis plusieurs années, un phénomène nouveau des plus consolants apparaît dans l'âme canadienne-française. Une jeunesse d'élite est descendue dans l'arène pour s'opposer au fléchissement des caractères, et un souffle patriotique a passé frémissant sur nos cœurs demeurés toujours catholiques et français.

Pour soutenir ses efforts et son courage, elle est allée, cette jeunesse, puiser des inspirations d'énergie et de résistance aux sources de notre histoire. Elle a compris que dans les races qui savent rester fidèles à leurs traditions, le passé survit toujours et qu'il assure leur survivance.

Sous l'empire de ces réconfortantes pensées, je me propose de présenter, en quelques traits rapides, l'œuvre des pionniers de la Foi dans le Nord-Ouest, à l'occasion du tricentenaire de l'arrivée en terre canadienne des illustres fils de saint Ignace de Loyola.

\*

\* \*

La France fut la première nation qui ait érigé des postes dans le territoire de la baie d'Hudson, pour favoriser la traite des fourrures soyeuses de l'Ouest.

Par le traité d'Utrecht, l'Angleterre s'était assuré la possession de ces territoires, inhospitaliers et incultes sans doute,

mais où abondaient les pelleteries les plus riches de cette époque.

Les gouverneurs de la Nouvelle-France résolurent de réparer cet échec en établissant toute une série de forts dans un double but : intercepter les peaux de castor qui prenaient le chemin de la Baie d'Hudson, et en outre atteindre la mer de l'Ouest (l'océan Pacifique). Ils fondèrent donc à Michillimakinac, à l'embouchure du lac Michigan, un entrepôt destiné à ravitailler les traiteurs qui s'avançaient jusqu'au fond du Lac Supérieur. La Tourette, frère de Duluth, fonda un poste au lac Népigon, un autre sur la rivière Ombabika, un troisième sur la rivière Kénogami. Il s'assurait ainsi le commerce de toute cette partie nord du lac Supérieur.

En 1727, nous trouvons la Vérendrye chargé de diriger ces avants-postes. Ce fut au lac Népigon, qu'il prépara la conquête du Nord-Ouest canadien, grâce aux renseignements fournis par un chef cri du nom d'Ochagah. A l'aide d'un charbon de bois, ce chef traça la première carte de l'Ouest ; elle est assez exacte dans ses grandes lignes et sa donnée générale. La Vérendrye comprit aussitôt l'importance capitale pour sa patrie de s'emparer de ces immenses territoires. Il rédigea sans retard un mémoire élaboré, dans lequel il exposait son plan. Sur ces entrefaites, la Vérendrye eut la bonne fortune de rencontrer à Michillimakinac, le Père Nicolas de Gonor, jésuite.

Cet excellent religieux, né dans le diocèse de Luçon en 1691, était arrivé au Canada en 1726. Aussitôt il fut envoyé en mission chez les Sioux. Les sauvages lui donnèrent le nom de *Sarenhès*, le grand arbre, à cause de sa haute stature.

La Vérendrye lui fit part de ses projets et lui confia son mémoire accompagné de la carte de l'Ouest faite par le chef cri.

Frappé de la grandeur de cette entreprise, le P. de Gonor embrassa les vues de la Vérendrye et promit de les faire

prévaloir auprès du marquis de Beauharnois, alors gouverneur de la Nouvelle-France. La Vérendrye ne pouvait trouver pour sa cause un avocat plus habile et plus dévoué. Le P. de Gonor prépara soigneusement un rapport sur les régions qu'il avait parcourues chez les Sioux. Il montra à l'évidence que le passage à la mer de l'Ouest offrait moins d'obstacles par le territoire des Cris et des Assiniboines que par celui des Sioux, nation fourbe et cruelle, qui ne supportait qu'avec peine le séjour des blancs dans leur territoire de chasse.

Le gouverneur fut promptement gagné. Il promit de prendre en main l'expédition projetée et depuis lors il soutint de toute son autorité les efforts du vaillant pionnier de la France dans les pays de l'Ouest canadien. La Vérendrye trouva également un solide appui en France même auprès du ministre des colonies dans la personne du P. Charlevoix, le jésuite historien bien connu, lequel appuya de toute son influence une entreprise à la fois si glorieuse et si profitable à son pays.

Ce n'est pas affaiblir le mérite ni diminuer la gloire de la Vérendrye que de les faire partager avec les jésuites Charlevoix et de Gonor, parrains de ses découvertes et dont les confrères sillonnaient en tous sens ces vastes contrées encore inexplorées.

#### LE P. CHARLES-MICHEL MÉSAIGER, JÉSUITE

Le premier prêtre qui vint apporter l'Évangile au lac des Bois fut un jésuite, le P. Charles-Michel Mésaiger. Il est donc le doyen du clergé au Nord-Ouest.

Né en France, en 1690, il fut envoyé au Canada en 1722. A peine arrivé, il reçut son obédience chez les Outaouais. De là il se rendit à Miamis, puis à Michillimakinac, où l'attendait l'ordre de prendre la route du Nord-Ouest.

En 1731, il hiverna au fort Kaministigoya avec de la Vérendrye, et, le printemps suivant, ils partaient pour le lac des Bois. Après s'être arrêtés quelques jours au fort St-Pierre, élevé l'année précédente à la décharge du lac la Pluie par Christophe Du Frost de la Pommeraye, neveu et lieutenant de la Vérendrye, les deux voyageurs descendirent ensemble la rivière la Pluie et, quittant le lac des Bois, remontèrent environ trois milles dans la rivière de l'Angle du Nord-Ouest.

C'est dans une baie située sur la rive sud de cette rivière qu'ils construisirent le fort Saint-Charles, de cent pieds de long par soixante de large. Ce fort était entouré d'une double rangée de pieux d'une hauteur de douze à quinze pieds et flanqué de quatre bastions, tel que l'indique une copie du plan de ce fort retrouvée en France; tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, de grosses pierres appuyaient la palissade à plusieurs pieds de profondeur.(1)

Le P. Mésaiger assista à la construction de ce fort et y passa l'hiver, comme chapelain de la garnison et missionnaire des Sauteux qui visitaient ce poste en grand nombre.

Son séjour chez les Outaouais avait préparé le P. Mésaiger au ministère chez les Sauteux, dont le dialecte, comme celui des Outaouais, dérive de l'algonquin.

Saluons avec respect le premier apôtre de la foi à l'ouest des grands lacs, en terre canadienne. Il fut vraiment le *messenger* de la bonne nouvelle. Ouvrier de la première heure, il a frayé la voie à ces illustres pontifes qui s'appellent les Provencher, les Taché, les Langevin, les Faraud, les Clut, les Legal et les Pascal, pour ne parler que des disparus. Une pareille tâche ne peut s'accomplir sans

(1) Dans l'enceinte de ce fort, exploré en 1908 par un groupe formé de Mgr Béliveau, alors chancelier de Mgr Langevin, des PP. Blain, Paquin Bisson, et des Frères Gauthier, Gervais, jésuites, et de l'auteur de ces lignes les visiteurs ont pu identifier la chapelle, la résidence du missionnaire, la poudrière, un bâtiment destiné aux provisions et aux fourrures, la résidence de la Vérendrye et une autre plus vaste à deux cheminées pour ses employés

le grandes souffrances de toutes sortes. A la suite de privations qui ébranlèrent sa forte constitution pour le reste de ses jours, le P. Mésaiger retourna à Québec, où il fut appliqué à l'enseignement.

Il mourut à Rouen le 7 août 1766.

Son apostolat lui avait semblé stérile. La semence qu'il avait jetée en cette terre sauvage semblait ne pas vouloir lever, bien qu'arrosée de ses sueurs et de ses larmes. Le naturel barbare des indiens qu'il voulait instruire était réfractaire en général à ses enseignements et à la morale évangélique. Le ciel ne lui donna pas la consolation de voir le fruit de ses labeurs et de ses peines. Il y a là une sorte de martyr qui, pour n'être pas officiel, n'en est pas moins méritoire et fructueux.

#### LE R. P. AULNEAU

Jean-Pierre de la Touche Aulneau naquit à Moutiers en Vendée, le 21 avril 1705. C'est là qu'était le manoir des Aulneau, seigneurs de la Touche.

Ce religieux appartenait à une famille de lévites ; l'un de ses frères se fit également jésuite, tandis qu'un autre entra dans la communauté de Saint-Sulpice, et que sa sœur, Thérèse, devenait religieuse.

Le P. Aulneau arriva à Québec le 16 août 1734, après une traversée de quatre-vingt jours, durant laquelle la peste fit vingt victimes. Il prêcha à Québec et se fit remarquer par l'efficacité de sa doctrine.

C'était une coutume chez les Jésuites de placer dans les nouveaux postes les missionnaires récemment arrivés, afin de ne pas déplacer les Pères déjà fixés dans une mission.

Pendant l'hiver de 1734-1735, il fut convenu que le P. Aulneau accompagnerait de La Vérendrye dans les régions de l'Ouest.

Il devait se rendre au fort Saint-Charles(1), où il hivernerait avec les Cris et les Assiniboines. Dans ses loisirs il s'occuperait de préparer un dictionnaire ainsi qu'une grammaire élémentaire de ces deux dialectes pour l'usage des missionnaires qui viendraient au Lac des Bois.

Car pour lui, le fort Saint-Charles ne devait être qu'une première étape dans sa course vers le pays des Mandans du Missouri. Ces derniers menaient une vie plutôt sédentaire, et les supérieurs du P. Aulneau espéraient que sa prédication auprès de ces peuplades aurait plus de fruit que parmi des tribus nomades, sans cesse en course de chasse et de pêche.

Il fallait une intrépidité peu commune pour s'aventurer ainsi dans l'inconnu au sein de nations toujours en guerre. Naguère encore le P. Guignas, fait prisonnier par les Sioux et retenu captif pendant cinq ans, n'avait échappé que par miracle à la torture et à la mort.

Doué d'une extrême facilité pour apprendre les langues indiennes, le P. Aulneau n'appréhendait qu'une chose : le terrible isolement où il allait forcément se trouver au point de vue spirituel. Ses supérieurs lui promirent que le premier jésuite arrivant au pays lui serait envoyé comme assistant.

Le 23 octobre 1735, le P. Aulneau arrivait au fort Saint-Charles, et dès le printemps de 1736 il catéchisait les Cris ainsi que les Assiniboines dont il avait réussi à maîtriser l'idiome. Mais ces païens montraient peu d'empressement à

(1) La découverte du Fort St-Charles fut faite en 1908, comme il vient d'être dit dans la note de la page 92. Les ossements de Jean-Baptiste de la Vérendrye, du P. Aulneau et des dix-neuf Français furent retrouvés au Fort St-Charles, transportés au collège de Saint-Boniface, où ils furent détruits par le terrible incendie du 25 novembre 1922. Les ossements de la Vérendrye — le fils — et du P. Aulneau furent retrouvés dans une boîte en chêne, sous la chapelle du fort. Une première expédition avait eu lieu au lac des Bois, mais sans résultat. Mgr Langevin, le P. Cahill, oblat, et plusieurs Jésuites en faisaient partie.

embrasser la vraie religion et leurs sorciers multipliaient les efforts pour les éloigner de la vraie foi.

Le P. Aulneau se préparait à se rendre au lac Winnipeg, pour de là remonter les rivières Rouge, Assiniboine et Souris, puis enfin atteindre le plateau du Missouri.

Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté ; une fin tragique l'attendait prématurément. Comme il accompagnait un groupe de Français que commandait le fils aîné de la Vérendrye, Jean-Baptiste, en route pour Michillimakinac où ils allaient chercher du secours et des provisions, un parti de Sioux l'assassina avec ses compagnons à l'Ile du Massacre, le 8 juin 1736.

Le P. Aulneau fut trouvé un genou en terre, le corps appuyé sur un arbre et la main levée. Le dernier acte de ce courageux athlète du Christ avait été d'absoudre ses compagnons.

Dans ses lettres se trouvent des passages où il pressent et annonce sa mort prochaine. On y sent palpiter les élans d'un cœur généreux qui se consume d'ardeur pour la conversion des infidèles. Dans sa grande humilité, il se déclarait indigne de la mission qui lui avait été confiée.

Ce fut le premier martyr de l'Ouest canadien. Il est sans doute du haut du ciel le premier protecteur de cette Église encore au berceau.

#### LE P. CLAUDE COQUART, JÉSUIITE

Le P. Aulneau eut pour successeur le P. Claude Godefroy Coquart, né le 2 février 1706, à Melun, France.

La date de l'arrivée du P. Coquart au Canada demeure incertaine : 1734 suivant les uns, 1738 au dire d'autres.

En 1743, il suivit de la Vérendrye au fort de la Reine (Portage de la Prairie).

Il arriva à ce poste vers l'époque où les deux fils de La Vérendrye venaient de traverser les prairies de l'Ouest et allaient escalader les premiers versants des Montagnes Rocheuses.

L'année suivante, de la Vérendrye, couvert de dettes et harcelé par ses créanciers, quittait l'Ouest pour n'y plus revenir.

Laissé sans ressources, le P. Coquart se vit obligé de quitter à regret le théâtre de ses travaux de missionnaire. (1)

Le premier il prêcha l'Évangile en notre province du Manitoba ; le premier il célébra le saint Sacrifice sur les bords de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine. A ces titres, il mérite l'hommage ému de notre admiration reconnaissante.

#### LE P. DE LA MORÉNIE, JÉSUIITE

Les trois premiers Jésuites qui pénétrèrent dans l'Ouest canadien accompagnaient de la Vérendrye. Le successeur du P. Coquart fut le P. de la Morénie.

Né le 24 décembre 1704, en Aquitaine, il arriva à Québec en 1726, et en 1730, on le trouve à la rivière Saint-Joseph, sur la rive sud-est du lac Michigan.

Il partit pour le fort La Reine en 1750, avec Le Gardeur de Saint-Pierre. Les circonstances étaient particulièrement difficiles. Les Sauvages venaient de se déclarer la guerre entre eux, et les Français, abandonnés de leurs alliés, se trouvaient sans vivres dans leurs forts. Par surcroît, les Assiniboines, voisins du fort La Reine, se montraient mal

(1) Retourné dans l'est de la Nouvelle-France, on le voit exercer son ministère au Saguenay, à Chicoutimi, à l'Île-aux-Coudres, à la Malbaie et au lac St-Jean. Plus tard, il fit des missions en Acadie.

On lui doit un dictionnaire français-abénaquis et une grammaire de cette langue.

Il mourut le 4 juillet à Chicoutimi. Plus tard, ses restes furent déposés dans le cimetière de Tadoussac.

disposés envers de Saint-Pierre qui les avait traités avec arrogance. Le P. de la Morénie soutint le courage de ses compagnons ; il les consola dans leur misère, tout en s'efforçant d'enseigner aux Cris et aux Assiniboines les mystères de la religion. On croit généralement qu'il alla évangéliser les Sauvages de la rivière Souris.

Bien que gêné par tant d'obstacles, son ministère ne laissa pas de porter des fruits. Plus de cinquante ans après son départ, les indiens qu'il avait instruits continuaient à réciter les prières qu'ils avaient apprises de ce saint missionnaire.

Au printemps de 1751, épuisé par les privations, il tomba malade, et le 22 juin, il quittait le fort La Reine.

Il fut ensuite envoyé aux Illinois et de là passa dans la Louisiane.

Lors de l'expulsion des Jésuites de cette contrée, en 1764, il repassa en France où il mourut.

Telle est, brièvement esquissée, la carrière de ces quatre missionnaires, pionniers de la civilisation chrétienne au Nord-Ouest. Nos prairies, arrosées de leurs sueurs et de leur sang, étaient préparées à recevoir Mgr Provencher, qui devait y arriver en 1816.

Cette première prise de possession de l'Évangile avait pavé la voie à la fondation définitive d'une Église dont les bienfaits rayonnent aujourd'hui jusqu'aux glaces polaires.

Inclinons-nous avec respect devant ces premiers champions de la foi dans nos territoires qu'ils ont fécondés de leurs souffrances et de leur admirable apostolat.

L.-A. PRUD'HOMME.

ALLO

PROVINC

C'est p  
cteur o  
liève  
in com  
venir.  
Québec  
ence le  
Canada  
fut le  
nient l  
Nouvelle  
sus. C  
ter le ce  
rent se  
satrice  
C'est a  
mirabl  
emps qu  
lle-Fra  
min de  
ures et  
Les éle  
Collé  
est de  
compagn

## ALLOCUTION PAR M. M<sup>GR</sup> CAMILLE ROY

PRONONCÉE À L'UNIVERSITÉ LAVAL, LE 22 JUIN 1925.

---

C'est pour le Supérieur du Séminaire de Québec, et le Recteur de l'Université Laval, une grande joie de souhaiter la bienvenue dans cette salle à tous ceux qui y viennent ce soir commémorer un grand événement, un impérissable souvenir.

Québec se devait à lui-même de célébrer avec reconnaissance le troisième centenaire de l'arrivée des Pères Jésuites au Canada. C'est ici à Québec, c'est dans le bourg modeste qui fut le berceau de notre ville, que le 19 juin 1625 débarquaient les cinq premiers missionnaires qui apportaient en Nouvelle-France le message héroïque de la Compagnie de Jésus. C'est ici, à Québec, que ces missionnaires venaient fixer le centre de leurs œuvres apostoliques ; c'est d'ici qu'ils firent se répandre par tout le pays la grande pensée évangélicatrice qui avait inspiré leur dévouement.

C'est aussi à Québec que les Jésuites se firent les éducateurs admirables de la jeunesse et fondèrent en 1635, en même temps qu'une école primaire, ce Collège qui rendit à la Nouvelle-France, et jusqu'au jour où une main trop rude, une main de conquérant, l'obligea à disparaître, les plus nécessaires et les plus inappréciables services.

Les élèves du Petit Séminaire fréquentèrent les classes de ce Collège jusqu'au moment tragique de la conquête, et c'est de cette époque lointaine que datent entre nos deux compagnies, celle de Loyola et celle de Laval, ces relations

de fraternelle amitié qui furent si douces à nos anciens, et que l'heureux retour des Jésuites, vers le milieu du siècle dernier, devait si étroitement renouer.

Messieurs, c'est un grand idéal que la Compagnie de Jésus apportait ici en 1625, idéal de civilisation chrétienne dont le rayonnement splendide s'ajoutait alors si harmonieusement à l'action apostolique des Récollets.

Et cet idéal évangélique des Pères Charles Lalemant, Enemond, Massé, Jean de Brébeuf et des deux frères coadjuteurs qui les accompagnaient en 1625, cet idéal était le flambeau nécessaire, plus tard multiplié en tant de mains laïques, religieuses, ou sacerdotales, qui devait éclairer toutes les routes, toutes les destinées de notre histoire. Vous le savez, on vous le redira sans doute tout à l'heure, tant d'autres préoccupations d'ordre matériel, tant d'intérêts souvent égoïstes, menaçaient en 1625 de diminuer jusqu'à la faire méconnaissable l'œuvre religieuse et française de Champlain!

Il fallait, au-dessus de toutes ces ambitions trop humaines, placer tout de suite, et montrer, et faire régner des pensées plus hautes, plus vraiment conformes aux desseins de la France et de Dieu sur notre Canada. Honneur donc à Champlain d'abord, honneur aussi aux Récollets, mais aujourd'hui, à cette heure jubilaire du troisième centenaire, honneur, immense honneur aux Jésuites qui furent après eux les hérauts intrépides de ces sublimes pensées, les ouvriers incomparables, vaillants jusqu'au martyre, des tâches héroïques qu'elles devaient susciter.

L'Église elle-même s'est plu à mettre dans les joies et dans la gloire de ce centenaire que nous célébrons une auréole qui est un rayonnement du ciel.

Hier, Rome proclamait bienheureux nos grands martyrs jésuites ! Hier, en présence de leurs reliques sacrées placées sur les autels, sous le regard et sous la main bénissante du Pape, la basilique de Saint-Pierre retentissait d'acclamations

qui montaient vers les origines sanglantes et admirables de notre histoire religieuse. Et cette béatification consacre plus que ne le pourraient faire tous nos discours, les réalisations merveilleuses de l'apostolat des Jésuites en Nouvelle-France.

Aucun événement ne pouvait donc mieux coïncider, par un providentiel à propos, avec le souvenir séculaire que nous célébrons ce soir. Pour ce surcroît de bonheur, c'est vers Rome sans doute que s'en va sincère et pieuse notre gratitude! mais c'est aussi ce soir, vers la compagnie de Jésus, mère féconde de tant de vertus et de tant d'héroïsme, que monte fervente la reconnaissance de l'Église et de la patrie canadienne.

---

Feu  
trouv  
le les  
ou et  
C'est  
la rec  
pron  
se sa  
ponse  
monqu  
mutes  
lanti  
fis l'e  
occasio  
ence  
ladiq  
prur  
bi  
Il ét  
re mal  
l'ai ne  
un gra  
ette  
resté  
ce. cél  
mum  
est sa  
p.

## LE VIEUX COLLÈGE DE QUÉBEC

---

« Feuillotez les pages de notre histoire et dites-moi si vous en trouvez beaucoup qui ne portent pas des taches du sang que les Jésuites ont généreusement versé pour la cause de Dieu et de la civilisation ? »

C'est en 1887, lors de la discussion à l'Assemblée législative de la reconnaissance civile de la Compagnie de Jésus, que fut prononcée la phrase que je viens de citer. Cette question avec sa crâne allure martiale enlève comme d'assaut une réponse affirmative, j'allais dire admirative. En effet, quiconque a « étudié l'histoire de notre pays sait que les Jésuites ont parcouru tout cet immense continent depuis l'Atlantique au Pacifique, au-delà de trois mille milles, qu'ils l'ont arrosé de leur sang partout où ils en ont eu l'occasion et que le sang de ces missionnaires a été une semence assez féconde pour conserver cette terre à l'Église catholique. » Comme l'interrogation qui m'a servi d'exergue, j'emprunte aussi ces mots à un homme que j'ai ardemment aimé bien que je l'aie à peine connu, me souvenant seulement qu'il était très grand et que tout enfant, il me serrait à me faire mal sur son cœur robuste.

J'ai nommé un ami dévoué entre tous des Pères Jésuites, mon grand-père Honoré Mercier. Pour qu'ainsi il fut un peu de cette fête, j'ai tenu à évoquer son souvenir. Mon aïeul est resté sa vie entière un élève reconnaissant de l'ordre que nous célébrons aujourd'hui. Son dévouement ne lui semblait d'aucun mérite. Il trouvait tout naturel d'acquitter filialement sa dette de gratitude pour l'enseignement qu'il avait reçu.

Je suis heureux qu'on me permette aujourd'hui d'accomplir pour moi-même un semblable devoir. Il ne m'appartient pas de vous parler de ces héroïques fils de S. Ignace qui ont cueilli ici la palme du martyre. Tous, nous nous réjouissons en ce moment de voir béatifier huit de ces surhommes qui sont en vérité le chef-d'œuvre de l'humanité. Quant à moi, on a bien voulu me charger d'esquisser brièvement le rôle joué ici par les Pères Jésuites comme éducateurs et en particulier, de vous dire un mot du Vieux Collège de Québec, le premier collège classique de l'Amérique du Nord.

Si l'on considère l'œuvre éducatrice des Jésuites dans la Nouvelle-France, on constate avec Monseigneur Gosselin, avec Meilleur et le Père de Rochemonteix, qu'elle remonte aux premières années de la Cité de Champlain. En effet, les Jésuites arrêterent le projet d'une institution scolaire presque en débarquant au pays. Dès 1626, le Père Coton recevait du Marquis de Gamache, une somme de seize mille écus d'or destinée à la fondation d'un Collège à Québec. Il n'y avait alors ici qu'une soixantaine de Français. Mais, suivant le mot de Rochemonteix, « partout où la Compagnie de Jésus pose le pied sur la terre étrangère, elle élève le Collège à côté de la Résidence. Elle sait que l'éducation est le principe de vie de toute colonie qui se fonde et qui veut grandir et se perpétuer. Le collège est à la colonie ce que les sources sont aux rivières. C'est du collège que sort le fleuve des générations humaines, c'est là qu'il s'alimente, et ce fleuve porte dans son cours la grandeur des pays nouveaux ou leur décadence. »

Les démêlés de la France et de l'Angleterre culminant en la reddition de Champlain, en 1629, ne permirent pas de fonder immédiatement le collège de Québec. Cependant, ce grand dessein n'était pas abandonné, et le R. P. Le Jeune reprit le projet aussitôt après son arrivée en 1632. Afin de permettre aux Jésuites de créer leur institution, la Compagnie

des Cent-Associés leur concéda alors un terrain, non loin du fort Saint Louis.

En avril 1632, le R. P. Le Jeune écrit : « Je suis devenu régent en Canada : J'avais l'autre jour un petit sauvage d'un côté et un petit nègre de l'autre. Après tant d'années de régence, me voilà enfin retourné à L'A B C » L'année suivante, le premier régent de Québec constata ainsi les progrès accomplis : « J'étais l'an passé maître de deux écoliers. Je suis devenu riche : j'en ai maintenant plus de vingt. »

Ces élèves d'origines différentes recevaient ainsi chez les Pères, les premiers éléments de l'instruction. Mais, ce n'est qu'à l'automne de 1635 que les Jésuites ouvrirent près du fort Saint-Louis leur première école régulière pour les petits Français.

Au mois d'août 1635, le P. Le Jeune écrivait à son « général » : « Pour le collège, bien qu'il ne soit pas encore érigé, si, est-ce que nous commencerons dès cette année à enseigner quelques enfants. Toutes choses ont leur commencement ; les plus doctes n'ont su autrefois que les premiers éléments de l'alphabet. »

De fait, dès 1635, à part la doctrine chrétienne, les Jésuites donnèrent aux petits québécois d'alors « la première teinture des lettres. »

A l'enseignement du catéchisme et du français, on avait déjà ajouté en 1637 les principes de la langue latine. Dès lors, comme le note le P. de Rochemonteix, il allait falloir, par la force même des choses, aller toujours plus loin. Graduellement, on en viendrait à parcourir le cycle complet des études classiques, la grammaire, les humanités et la rhétorique, puis enfin la philosophie.

L'intérêt évident de la colonie exigeait qu'il en fut ainsi. En effet, le R. P. Le Jeune notait non sans raison dans la Relation de 1636 (1) : « Je m'oubliais de vous dire que

(1) Mgr Gosselin, p. 249.

l'établissement d'un Collège sert encore beaucoup pour le bien du pays ; aussi, quelques personnes, très honnêtes gens, nous savent bien dire que jamais elles n'auraient passé l'océan pour venir en la Nouvelle-France, si elles n'eussent eu connaissance qu'il y avait des personnes capables de diriger leur conscience, de procurer leur salut et d'instruire leurs enfants en la vertu et en la connaissance des lettres. » Presque un siècle plus tard, le P. Charlevoix constatera de même que sans le collège de Québec bien des familles n'auraient jamais consenti à immigrer ici. Elles ne décidaient de s'y fixer que sur l'assurance de pouvoir faire donner à leurs enfants « une éducation qu'on ne trouvait pas alors dans toutes les villes du Royaume. »

Hélas ! le 14 juin 1640, le premier collège de Québec était rasé par les flammes. La perte de cette modeste construction de bois était pour les Pères Jésuites une bien lourde épreuve. Pendant une dizaine d'années, professeurs et élèves furent hébergés par le gouverneur, au rez-de-chaussée de la maison de la compagnie des Cent-Associés. Au grand désappointement des élèves sans doute, mais pour leur plus grand bien, les cours de latin n'en continuèrent pas moins, et en 1648, un collège de pierre succéda à l'humble édifice qui avait été réduit en cendres.

C'est dans ce nouvel immeuble que M. de Lauzon fut reçu solennellement en 1651 ; une adresse en latin et des vers français rehaussèrent l'éclat de cette cérémonie, *Latina oratione et versibus gallicis*, ainsi qu'il appert au *Journal des Jésuites*. Les élèves étaient alors au nombre de seize. D'après le P. Le Mercier, en 1653 il y avait deux classes : l'une de grammaire, l'autre de mathématiques. Enfin, le cours classique était au complet en 1655. Il n'y avait alors que quatre professeurs : un pour la grammaire, un pour les hu-

manités et la rhétorique et un pour la philosophie. A l'utile, on savait joindre l'agréable.

Ainsi, le 28 juillet 1758, se donnait au Collège une grande représentation dramatique. Ce spectacle avait pour objet de célébrer l'arrivée du Vicomte d'Argenson. On joua devant lui une allégorie où figuraient, outre le génie de la France et celui des forêts, des Français et des Indiens, ces derniers s'exprimant dans leurs dialectes respectifs. Il est facile d'imaginer la joie des acteurs et la satisfaction de l'auditoire. Pareilles aubaines étaient forcément rares. Mais la jeunesse d'alors ne manquait pas de distraction. Elle regardait circuler les sauvages et s'amusait fort, d'après Ernest Gagnon(1) à jouer dans le ruisseau qui descendait du Cap Diamant et coulait par une succession de petites cascades, en face du Collège. Les environs du Fort Saint-Louis étaient encore demeurés presque inhabités et agrestes, la population étant alors concentrée dans la Basse-Ville.

Rapportant la réception de 1658, la *Relation* dit : « Le collège, à la vérité, n'est pas aussi peuplé que celui de Paris. Aussi, Rome n'était pas si grande ni si triomphante sous Romulus que sous Jules César. Mais enfin, pour petit qu'il soit, les écoliers ne laissèrent pas de le recevoir (le Vicomte) en trois langues, ce qui lui agréa fort. »(2)

\*

\* \*

Mgr de Laval, en arrivant à Québec en 1659, ne pouvait manquer de s'intéresser au collège. Il écrivait au Saint-Siège en 1664 : « A Québec, les Pères Jésuites ont un collège où les classes d'humanités sont florissantes et où les enfants vivent et sont élevés de la même manière qu'en France. »

(1) GAGNON : *Joliet*, p. 36.

(2) *Id.* 253.

Vers 1665, le collège qui comptait, semble-t-il, une quarantaine d'élèves vit un cours de théologie s'ajouter au programme. Cette réforme était l'œuvre de l'évêque de Pétrée, anxieux de former un clergé pour desservir les paroisses. Les théologiens et les philosophes ne pouvaient tarder à faire valoir leurs talents en public. Aussi, la première dispute solennelle de philosophie eut lieu le 2 juillet 1666. Toutes les autorités de la ville y assistaient. Le chroniqueur rapporte que l'Intendant Talon prit part au débat et qu'il argumenta fort bien en latin.

Quand le petit séminaire de Québec s'ouvrit dans un but de recrutement sacerdotal, en octobre 1668, notons que les élèves qui y pensionnaient n'en continuèrent pas moins à suivre les classes des Jésuites. Ainsi, en 1670, le P. Lallemand remarque qu'une douzaine de séminaristes font leurs cours à son collège, que fréquentent alors, par ailleurs, une soixantaine de pensionnaires et autant d'externes. En 1676, on comptait six professeurs qui avaient charge d'environ cent trente à cent cinquante écoliers. (Pour augmenter le personnel enseignant, il fallait ou puiser dans les fonds destinés aux missions, ce à quoi on ne pouvait songer, ou s'adresser à la Cour. On opta pour cette alternative en 1687 et on obtint 400 livres en faveur d'un nouveau régent.)

Mgr Gosselin(1) résume ainsi les étapes parcourues jusqu'aux dernières années du XVIIème siècle. « Le Collège a fait ses preuves. Fondé depuis soixante et cinq ans, il ne s'est pas seulement maintenu, mais il a grandi et prospéré. Depuis quarante ans surtout, une émigration choisie, faite sous la direction des autorités, a grossi considérablement la population et assuré, de ce chef, l'avenir du Collège. Québec qui, trop longtemps, n'a eu de ville que le nom, commence à se développer. Par le nombre de ses habitants,

(1) *L'Instruction au Canada sous le régime français*, pp. 256-257.

sans doute ce n'est encore qu'un bourg, mais un gros bourg qui compte 1549 âmes en 1706, et qui, avec ses palais du gouverneur, de l'intendant et de l'évêque, avec ses communautés de femmes, son Séminaire et son Collège, peut se donner l'illusion d'être une petite ville française de province.

Pour l'instruction, Québec était beaucoup mieux partagée qu'un grand nombre de villes de France plus populeuses.»

« Pour ce qui est du Collège de Québec, écrivait le P. Germain, en 1711, toutes choses y sont ou se font comme dans nos collèges d'Europe et peut-être avec plus de régularité et d'exactitude et de fruit que dans plusieurs de nos collèges de France.»

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le cours classique demeura à peu près tel qu'il avait été organisé au siècle précédent, à cette exception près que les Pères Jésuites se chargèrent en plus de la classe d'hydrographie qu'un séculier avait enseignée jusque-là. Il ne restait plus qu'à perfectionner le cours et à compléter le nombre des professeurs. C'est à quoi les Révérends Pères s'occupèrent avec l'aide des autorités civiles et religieuses.

(Une amélioration du *bâtiment* finit aussi par s'imposer.) L'édifice construit en 1648 avait d'abord fait l'orgueil de l'établissement encore naissant. Après soixante-deux ans d'existence, cette construction était démodée au point de déparer la ville. C'est ainsi que le P. Charlevoix écrivait en 1720(1) : « Vous avez sans doute vu, dans quelques relations, que le collège des Jésuites est un très bel édifice. Il est certain que quand cette ville (de Québec) n'était qu'un amas informe de baraques françaises et de cabanes sauvages, cette maison, la seule avec le fort qui fût bâtie de pierres, faisait quelque figure, les premiers voyageurs, qui jugeaient par comparaison, l'avaient représentée comme un très beau bâtiment ; ceux qui les ont suivis, et qui, selon la coutume, les ont copiés,

(1) Gagnon, op. cit. p. 35.

ont tenu le même langage. Cependant les cabanes ont disparu et les baraques ont été changées en maisons, la plupart bien bâties, de sorte que le collège dépare aujourd'hui la ville et menace ruine de toutes parts.»

Outre une soixantaine de séminaristes, cet édifice septuagénaire et si décrié abritait maintenant quelque trente pensionnaires, un nombre au moins égal d'externes et cent enfants environ à la petite école. Pour loger tous ces étudiants, on reconstruisit le collège vers 1730 sur un plan plus vaste et même grandiose.

Voici la description qu'en dressa Kalm, lors de son voyage au Canada en 1749. « Le collège des Jésuites, dit le botaniste suédois(1), l'emporte de beaucoup sur le palais par la noblesse de ses dimensions et de son architecture, et conviendrait pour une résidence princière s'il occupait un site plus avantageux. Il est environ quatre fois aussi grand que la maison du gouverneur-général, et le plus bel édifice de la ville. Le collège des Jésuites et la cathédrale sont tous deux bâtis sur un marché, le premier au nord, et la cathédrale au sud. »

Le 10 août 1749, le voyageur dîne chez les Jésuites. Bien que protestant, il assiste au service divin chez ses hôtes et il déclare que leur église est très belle. Il note ensuite(2) « que la maison qu'habitent les Jésuites est magnifique, et a une apparence superbe tant du dehors qu'à l'intérieur — on dirait un vrai palais. C'est un édifice en pierre à trois étages, — outre le grenier — à toit carré très élevé et couvert en ardoise ; il ressemble au nouveau palais de Stockholm, et renferme entre ses murs une cour spacieuse. Ses dimensions sont telles que trois cents familles pourraient y loger à l'aise, et cependant, dans le moment, il n'abrite pas plus de vingt jésuites. Mais quelquefois leur maison en contient un bien plus

---

(1) p. 76.

(2) p. 105.

grand nombre, surtout au retour de ceux qui ont été envoyés comme missionnaires dans le pays. A chaque étage il y a un long corridor, sur lequel donnent des chambres, des salles ou d'autres pièces pour les pères ; ainsi que la bibliothèque, l'apothicairerie, etc.»

« Tout y est bien ordonné, et les Jésuites sont des mieux partagés ici. Le collège forme une maison à part ; de grands vergers et des jardins potagers coupés de belles allées l'entourent de tous côtés. Outre les arbres de culture, il y a là de nombreux vétérans que la hache du bûcheron a respectés, seuls restes des forêts primitives qui ont vu les commencements de la ville. On y a planté aussi beaucoup d'arbres fruitiers, et le jardin est rempli de toutes sortes d'herbes et de végétaux, pour l'usage de la cuisine. » Ce potager fut royalement mis à contribution pour le banquet qui fut offert à Kalm. Ce fut, écrit-il, un *dîner vraiment somptueux*, et comprenant une variété de mets comme dans les plus grands festins. »

Avec ces fêtes nous touchons presque aux derniers beaux jours de la colonie.

Selon Mgr Gosselin, (1) « Durant les dernières années de la domination française, le Collège des Jésuites dut, comme toutes les communautés de Québec, souffrir du malaise général qu'engendrèrent la guerre et la famine. Cependant, le personnel enseignant était encore au complet en 1756-57, et probablement en 1757-58. Cette année-là, le célèbre Père de La Brosse enseignait la philosophie, l'année suivante, il y avait encore des élèves au Collège, puisque le Séminaire en recevait lui-même trois ou quatre. Mais les classes durent fermer de bonne heure à l'été de 1759, peut-être avant. La plupart des élèves, les grands du moins, avaient laissé leurs livres de classe pour prendre les armes. »

---

(1) p. 260.

Le Canada était sous la domination anglaise depuis plus d'un an quand les Jésuites rentrèrent à Québec. Le Père de Glapion fit un suprême effort pour conserver le Collège. Confiant la petite école aux frères coadjuteurs Casot et Marquet, il assuma à lui seul tout le fardeau du cours classique. Le collège resta ainsi ouvert de peine et de misère jusqu'en octobre 1768. Ainsi fut désaffectée cette première institution d'enseignement supérieur où pendant cent trente ans, tant de chers souvenirs s'étaient accumulés. La petite école des Jésuites continua cependant après la fermeture des cours classiques et elle ne disparut qu'en 1776.

Comme le remarque Meilleur, peu de temps après la cession du Canada à l'Angleterre, « ce collège (de Québec) après avoir été pendant près d'un siècle et demi, le foyer des lettres et des sciences, l'asile de la piété et de la vertu, fut livré, d'abord aux avocats et aux plaideurs, pour en faire une espèce de palais de justice, puis aux troupes anglaises auxquelles il a servi de casernes jusqu'en l'année 1772. Vers cette date il devint un *dépôt de mendicité*, pour être finalement démoli en 1878. Il a fait place à votre Hôtel de Ville actuel.

Faucher de St-Maurice écrit une intéressante brochure sur les fouilles exécutées lors de la démolition de ce vénérable édifice. Il évoque d'une manière absolument touchante la vision des Pères qui jadis ont peiné et prié en cette alma mater de l'instruction, tandis que d'autres des leurs continuaient au loin leur œuvre sublime de missionnaires. « C'était à Québec, dit l'écrivain, sur l'emplacement qu'occupait naguère le vieux collège, que les Jésuites, retenus à la desserte de la ville, se réjouissaient pieusement à la nouvelle, si souvent répétée alors, du martyre de l'un des leurs. Que de fois la voûte de la petite chapelle de leur Congrégation ne s'est-elle pas éclairée, la nuit, à la lueur des cierges, et n'a-t-elle pas entendu psalmodier l'office des morts, terminé

alors par les cris de joie du Te Deum ? C'est que dans la journée était arrivée la nouvelle que Jogues, de Brébeuf, Gabriel Lallemant, Bressani, Garnier, Daniel, René Goupil, Garreau, Buteux, Rasles, Chabanel ou Auneau, avaient souffert pour la foi et venaient de confesser le Christ. A Québec, le P. Dablon a rêvé ce Mississippi que devaient bientôt découvrir le P. Marquette et Joliet. Ici, les PP. Ménard et Anne de Noue sont venus demander à Dieu la force de mourir isolés pour la plus grande gloire de son nom.»

«Au "collège" se sont formés des interprètes, des diplomates, mieux que cela, des otages, qui plus d'une fois ont préservé la Nouvelle-France des plus affreux dangers. Sous ce toit disparu, les PP. Le Jeune, Jérôme Lallemant, Ennemond Massé, Chaumonot, La Brosse, de Brébeuf, Vincent Bigot, de Crépieul, de Carheil, ont su devenir des linguistes distingués. Après leurs périlleux voyages, venaient prier et méditer, ici, le P. Allouez, qui « avait fait plus de deux milles lieues dans une de ses courses évangéliques, et poussé fort loin dans le Nord » ; le P. Albanel, le découvreur de la Baie d'Hudson. Dans le silence de ces cellules, le P. de Bonécamp préparait ses travaux d'hydrographie et ses études sur les voyages scientifiques ; le P. Bressani faisait d'importantes observations astronomiques ; le P. Laure levait sa carte depuis le Saguenay jusqu'au lac des Mistassins ; le P. Aubery esquissait celle du pays situé au midi du Saint-Laurent ; le P. Laffitau mettait ses herbiers en ordre et découvrait le gin-seng ; les PP. Charles Lallemant, Le Jeune, Barthélemy Vimont, Jérôme Lallemant, Ragueneau, Dablon, Brébeuf et de Quen rédigeait les *relations des Jésuites*, ce monument impérissable de leurs travaux et de leur dévouement ; enfin, le P. Charlevoix, lui, commençait à accumuler les travaux de sa magnifique histoire.»

«A côté de ces noms que nous a transmis l'histoire, d'autres personnes ont vécu sous ce toit béni, dans les joies et les

tristesses de l'apostolat, dans l'oubli des hommes, dans la paix de Dieu. Les unes sont mortes de maladies pestilentiennes contractées au service des soldats et de la population ; d'autres ont mené une vie de retraite et d'abnégation ; d'autres en sont partis et ont disparu dans leurs missions, sans qu'on ait jamais entendu parler d'eux.»

Faucher de St-Maurice terminait en exprimant le vœu de voir s'élever un monument à l'endroit où s'érigéait le collège de Québec, à cet endroit où pendant si longtemps a battu véritablement le cœur de la Nouvelle-France.

Près de cinquante ans ont passé et le sculpteur n'a encore immortalisé ni les missionnaires, ni les découvreurs, ni les pionniers de l'instruction au Canada, ni les aumôniers de nos régiments, ni les premiers constructeurs.

Grands entre les plus grands de la Nouvelle-France, tour à tour explorateurs, soldats, ouvriers, éducateurs, les Jésuites symbolisent tout ce qu'il y a de plus noble, de plus pur et de plus héroïque dans notre passé glorieux. (Les pierres du vieux collège de Québec étaient à tous ces titres vénérables et bénies. Les murs séculaires de cette pieuse retraite ont abrité toute une pléiade de héros, de savants et de saints.) Le marteau du démolisseur n'a pas épargné ces reliques, mais jamais on ne déchirera les pages de notre histoire qui, de cette maison-mère des Jésuites, ont été écrites avec leurs sueurs, avec leurs larmes et avec leur sang. Ce vif écrin de perles, de diamants et de rubis, le temps ne le ternira point. Ces bijoux sacrés brilleront à jamais. Ce sont autant de points d'or qui du dôme de St-Pierre se sont détachés (dans la nuit romaine) pour s'incruster là-haut parmi les étoiles du Ciel !

LÉON MERCIER-GOUIN

## LES JÉSUITES ET L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE

---

Il y a trois siècles qu'appelés par les Récollets à partager leurs travaux d'apostolat parmi les peuplades sauvages, les Jésuites débarquèrent à Québec. Mais, dans la Nouvelle-France proprement dite, ils avaient devancé les fils de saint François. L'Acadie, en effet, qui était une partie, et non la moins belle, de la Nouvelle-France, avait vu, dès 1611, les Pères Biard et Massé commencer à prêcher l'Évangile aux Souriquois. Il fallut, pour arrêter leur zèle, un acte de véritable piraterie. L'un d'eux toutefois, le P. Ennemond Massé, obtint de revenir plus tard à la tâche qui lui était chère et d'y mourir. Ses restes vénérables reposent, depuis 1646, sur la grève de Sillery, dans cette petite église de la mission Saint-Joseph, témoin de tant de vertus, de tant de ferveur. Debout encore, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'en reste plus maintenant que les fondations cachées sous l'herbe.

Depuis leur arrivée en 1625, jusqu'à la mort, en 1800, du P. Casot, le dernier Jésuite canadien, et après leur retour, en 1842, les enfants de saint Ignace ont travaillé sans relâche comme sans défaillance au bien spirituel de ce pays. Les œuvres si importantes de l'éducation, de la conquête et de la direction des âmes n'ont pas eu, parmi nous, de plus vaillants ni de plus habiles ouvriers.

L'Église vient d'inscrire dans les fastes de ses bienheureux quelques-uns de ces héroïques pionniers de l'Évangile, dont la vie, pour être un martyre, n'avait pas besoin de l'effusion

du sang, et la radieuse auréole posée sur leurs fronts projetée sur nous un peu de son éclat. Ces martyrs, ce sont nos premiers martyrs. Pour la gloire de la Compagnie de Jésus et pour lui valoir l'hommage de notre gratitude, ce serait assez.

Mais il est un autre champ où elle a exercé son action. Je veux dire : l'histoire de la Nouvelle-France.

Dès le commencement, notre pays a eu des historiographes de valeur. Leurs ouvrages toutefois ne dépassent pas les toutes premières années. La Nouvelle-France a grandi et son histoire avec elle. Dans cette formation et ce développement de nos annales, quelle part revient aux Jésuites ? C'est ce que j'ai en ce moment à examiner. Pour être fort agréable, la tâche ne manque pas de difficultés, et la principale est d'être court dans un sujet aussi complexe et d'une grande étendue.

A m'en tenir, en effet, aux limites que je me suis tracées, — l'époque qui précède la conquête —, il reste encore à étudier les *Relations des Jésuites* avec le *Journal* qui en est inséparable, leur influence sur les progrès du pays, leur valeur historique, et à apprécier deux historiens de taille et de réputation bien différentes, les Pères Ducreux et Charlevoix.

Impossible d'être complet : il faut en sacrifier le désir au devoir impérieux de la brièveté.

## I

Les *Relations*, c'est-à-dire les lettres ou rapports annuels qu'envoyait, au Provincial de Paris, le supérieur des missions canadiennes, ne comprennent pas seulement la série publiée chez Cramoisy, de 1632 à 1672. Il faut y joindre beaucoup d'autres pièces de même genre, entr'autres les lettres du F. Biard, datées de Port-Royal en 1612, et surtout le récit qu'il a donné en 1616 et intitulé précisément : *Relation de la Nouvelle-France*, où sont racontés tous les événements

arrivés en Acadie depuis l'arrivée des Jésuites jusqu'à la ruine de Saint-Sauveur, en 1613, par l'aventurier Argall. Il y eut aussi des relations après 1672, mais la publication en fut interdite.

Tous ces documents précieux pour l'histoire, ceux qui avaient déjà été publiés et ceux qui, après 1673, avaient dû rester dans le secret des archives, ont trouvé place dans la monumentale édition des *Relations* faite, de 1896 à 1901, par la Compagnie Burrows, de Cleveland, sous la savante et impartiale direction de M. Reuben Thwaites. Elle débute par un opuscule de Lescarbot — qui n'était rien moins qu'un Jésuite — : *La Conversion des Sauvages*, écrit en 1610, et se termine par le tableau que trace, en 1664, le P. Watrin, de l'expulsion des Jésuites de la Louisiane. La domination française y est donc comprise tout entière — et au-delà.

On ne saurait rendre un trop vif hommage à la largeur d'esprit de ces anglo-protestants qui ont consacré un si magnifique effort à une œuvre si éminemment française et catholique.

Pourquoi les *Relations* avaient-elles cessé de paraître en 1673 ? La question a donné lieu à bien des conjectures. Mais aujourd'hui, toute discussion est inutile. Dans l'introduction de son magistral ouvrage : *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, le P. de Rochemonteix a donné le mot de l'énigme. Il n'y a qu'à s'y référer. Il suffit ici de dire que bien loin que Louis XIV fût opposé à la publication des fameux petits livres, il donna même l'ordre exprès de la continuer, et seule l'influence de son confesseur, le P. de la Chaise, put l'en faire désister. Par conséquent, ni Courcelles, ni Frontenac, qui n'auraient pu agir que sur la cour, ne furent pour rien dans la suppression. Le grand roi n'ignorait pas quel effet salutaire produisaient sur l'esprit public ces récits venus non seulement de la Nouvelle-France mais de toutes les contrées nouvelles où travaillaient les missionnaires.

On était habitué à les voir paraître chaque année. En marge des travaux d'évangélisation, on y trouvait des renseignements nombreux, précis, sur des régions peu connues, leurs habitants, leurs mœurs, leurs croyances, aussi bien que sur le sol, le climat, les ressources naturelles. Bien que ce ne fût pas leur but principal, ces descriptions de pays jusqu'alors inexplorés ne pouvaient manquer de stimuler notablement le commerce. Le principe : *Ignoti nulla cupido* — on ne désire pas ce qu'on ne connaît pas, — est une de ces vérités primordiales qui ne souffrent pas d'exception. Avant que les missionnaires eussent révélé les richesses immenses des deux Indes, le négoce ne s'aventurait guère dans les expéditions lointaines — sauf peut-être quelques pêcheurs basques ou bretons qui connaissaient les bancs de Terre-Neuve. Au XVII<sup>e</sup> siècle, au contraire, de hardis navigateurs commencent à braver dans de longues courses les fureurs de l'océan, la flotte marchande s'accroît et devient pour la marine de guerre une école de matelots intrépides. C'est là que les Tourville, les d'Estrées, les Duquesne recrutent leurs invincibles équipages. Colbert, alors à l'apogée de sa puissance, avait de trop bons yeux pour ne pas le voir.

Si, en tout cela, la mère-patrie trouvait son compte, qui pourra dire, à un point de vue même purement matériel, ce que nous avons gagné nous-mêmes ? Sans les *Relations*, où notre pays est si copieusement dépeint, avec la fertilité de son terroir, ses rivières et les lacs qui fourmillent de poissons, ses vastes forêts où foisonnent toutes sortes de gibiers, est-ce que beaucoup de familles auraient eu le courage de dire adieu à la douce France pour venir tenter fortune sur les bords du Saint-Laurent ? Et, avec des colons ne nous ont-elles pas valu souvent un secours opportun, indispensable ? Le missionnaire, mieux que personne au courant des besoins de la colonie, des dangers auxquels

l'exposent la haine de l'Iroquois, la jalousie et la puissance croissante des établissements hollandais ou anglais du voisinage, sait pousser à propos un cri d'alarme qui éveille là-bas, sinon toujours, du moins quelquefois, un écho sauveur.

Mais c'est surtout l'âme de la France chrétienne et semeuse de la bonne nouvelle qui est profondément touchée, remuée. Nous pouvons en croire l'auteur du *Premier Établissement de la Foy* : « On apprenait avec une agréable surprise, dit-il, les grands progrès de l'Évangile dans ces pays. . . O Dieu, quels empressements ces heureux succès « faisaient naître dans toute la province pour aller prendre « part à de si merveilleux changements ; s'ils étaient aussi « véritables qu'on les débitait ; car dans ce temps toute la « France en était duppe. »(1)

Dédaignons le persiflage, retenons l'aveu : tombé de lèvres jalouses et malveillantes, il n'en a que plus de prix. Oui, grâce à ces récits répandus partout, à la cour comme à la ville, dans les couvents, les collèges et jusque dans les villages les plus reculés, une flamme de zèle s'était allumée pour le salut de ces milliers d'âmes encore enveloppées, dans les solitudes du nouveau monde, des ténèbres de l'infidélité.

C'est à ce prosélytisme, fécond en sacrifices, que nous devons ces illustres bienfaiteurs de notre patrie naissante, une duchesse d'Aiguillon, fondant l'Hôtel-Dieu de Québec ; une dame de Bullion, celui de Montréal ; une Madeleine de Chauvigny consacrant sa personne et ses biens à la fondation des Ursulines ; un Sillery, un Puyseaux, donnant leur fortune pour la conversion des sauvages : une Marie de l'Incarnation, une Jeanne Mance, une Marguerite Bourgeoys, une Catherine de Saint-Augustin et toutes ces âmes d'élite qui ont fait notre force autant que notre gloire. Et pourquoi n'ajouterais-je pas cette association d'apôtres qui

---

(1) *Op. cit.*, I, p. 445.

porte dans notre histoire le nom de Société de Notre-Dame de Montréal? C'est là qu'elle a pris naissance. Là aussi plusieurs de nos martyrs ont trouvé la grâce de leur vocation.

Mais ces récits, dit-on, sont des fables ! Voilà, certes, un mauvais arbre qui aurait porté de bien bons fruits. Le P. Charlevoix, avec une admirable modération, sans nommer personne, se contente de dire(1) : « Quelle créance peut-on donner à l'autorité de gens qui n'ont point eu d'autre preuve pour traiter de fable ce qui s'est passé loin d'eux ou avant eux, que de n'en avoir pas été les témoins ? »

C'est l'expression même du bon sens. Qui a jamais nié, par exemple, les Églises d'Afrique parce que, depuis plus de mille ans, elles ont disparu de la face du monde ?

Mais venons à des faits bien constatés, bien connus.

Quand, en 1675, le P. Chrestien Leclercq arrivait dans la Gaspésie, où il a passé la plus grande partie du temps qu'il a été en notre pays, les Églises huronnes avaient été noyées dans le sang. Cependant, à deux pas de Québec, d'assez beaux restes — que nous pouvons voir encore — attestaient que les Daniel, les Brébeuf, les Gabriel Lalemant, les Garnier, n'avaient pas travaillé, souffert, n'étaient pas morts en vain.

En 1691, quand paraissait le *Premier Etablissement de la Foy*, les Abénakis presque tous chrétiens formaient un village florissant et fervent à Saint-François-de-Sales, sur la rivière Chaudière, et un autre à Bécancour. Nombreux encore dans leur contrée natale, entre le Pénobscot et le Kénébec, ils étaient, de ce côté, un des plus fermes remparts de la Nouvelle-France. Non moins redoutés dans la Nouvelle-Angleterre que les Iroquois parmi nous, ils prenaient, en ce temps-là même, une part active aux entreprises belliqueuses de

(1) *Hist. de la Nv.-Fr.*, éd. in-12°, 1644, II. 38.

Frontenac. Jusqu'à la fin, grâce à leur foi, ils restèrent les plus vaillants et les plus fidèles alliés de la France.

Pour m'en tenir aux groupes les plus importants, il y avait encore alors d'autres chrétientés indiennes, à la montagne de Montréal sous la conduite des Sulpiciens et au Sault-Saint-Louis, sous la direction des Jésuites. Et d'où venaient ces néophytes ? Eh bien ! de ces cantons iroquois, terreur, même alors, de notre pays, de ces cantons iroquois où naguère, avec mainte victime de l'Église huronne, avaient souffert pour la foi, étaient tombés les Goupil, les Jogues, les Jean de Lalande. Le sang des martyrs, comme toujours, avait été divinement fécond. Ah ! sans doute la moisson avait été longue à lever, mais elle avait levé ! Elle portait des fruits d'une beauté rare. C'est au Sault-Saint-Louis qu'a fleuri le Lys des Mohawks, cette Catherine Tegakhouita que peut-être un jour, — si les vœux du concile de Baltimore sont entendus, — nous verrons orner, elle aussi, et embaumer nos autels.

Sans doute les *Relations* ne contiennent pas toute notre histoire primitive. Écrites pour édifier, les faits peu édifiants y sont passés sous silence. Qu'on n'y cherche pas les rivalités qui éclatent parfois entre l'Église et l'État, les querelles de préséance aux processions, les disputes sur la place d'un prie-Dieu à l'église, et cent autre misères qui nous font sourire aujourd'hui. Tout cela, avec mille menus faits, on le trouvera noté au jour le jour dans le *Journal des Jésuites*. Une pendaison, une condamnation au pilori y trouvent place aussi bien que l'offrande gracieuse d'un plat sucré et de chapons dodus à l'occasion des fêtes, qu'un feu de la Saint-Jean, l'arrivée, le départ d'un vaisseau ou d'un grand personnage. Malheureusement nous ne possédons que les années de 1645 à 1668 — et encore y a-t-il une lacune.

On peut ajouter au *Journal*, pour achever de se renseigner, les lettres qu'écrivaient les missionnaires à leurs supérieurs

de Rome ou de Paris — et qui ne contiennent pas seulement des apothéoses.

Mais, de ce que les *Relations* laissent dans l'ombre certains faits regrettables, ce qu'elles racontent n'en reste pas moins digne de foi, elles n'en demeurent pas moins, par la variété infinie des matières, même les questions religieuses mises à part, et par la valeur hors de pair des témoins, des documents historiques de premier ordre.

C'est ce qu'ont pensé tous les bons esprits, à commencer par la Vén. Marie de l'Incarnation,(1) tous nos érudits, tous nos historiens de quelque renom. Si tous ne leur ont pas rendu un témoignage explicite aussi flatteur que Parkman, tous leur ont fait cet hommage implicite, plus précieux encore, d'y puiser à pleines mains comme à une mine inépuisable — et du meilleur aloi.

Faute d'espace pour des citations nombreuses, j'allèguerai de préférence des écrivains protestants peu suspects de jésuitisme.

Voici ce que pense Parkman des *Relations des Jésuites* :  
 « Pour tout ce qui touche à la condition, au caractère des  
 « premiers habitants de l'Amérique, il est impossible d'exa-  
 « gérer leur autorité. Je devrais ajouter que l'examen le plus  
 « sévère ne me laisse aucun doute sur la parfaite bonne foi  
 « des missionnaires et m'a convaincu que les *Relations*  
 « occupent un rang élevé comme documents historiques à  
 « la fois authentiques et sûrs. »(2)

(1) Édit. Richaudeau, II., p. 538, 223<sup>ème</sup> lettre. C'est la dernière lettre à son fils. Bien que non datée, elle est de la fin de 1671, vu que la *relation* du P. d'Ablon, de cette année-là, y est textuellement et longuement citée.

(2) *The Jesuits in North America*, Boston, 1867. Préface, p. VI. Mais il ne faut pas faire dire à Parkman ce qu'il ne dit pas. Le passage cité commence pas ces paroles : *As for the value of their contents, it is exceedingly unequal*. Je ne sais comment l'abbé Verreau a pu traduire : Quant à la valeur de leur contenu, elle est sans égale. *Revue de Montréal*, mars et avril, 1877. Le P. de Rochemonteix l'a suivi. *Introd. op. cit.* XIX. *Exceedingly unequal* signifie *excessivement inégale*. C'est le sens exigé par le contexte au défaut de la grammaire. *Sans égale* traduirait *unequalled* qui n'a pas besoin d'*exceedingly*.

Bancroft, le grand historien des États-Unis, a intitulé un de ses chapitres : *Les Français et la Vallée du Mississipi*. Il y retrace d'une manière sympathique et même avec admiration les voyages des missionnaires, leurs privations, leurs labeurs apostoliques, leur abnégation, leur force d'âme, leurs souffrances, leur mort. Pas plus que Parkman il n'est en état de comprendre le motif surnaturel qui les anime, la force divine qui les soutient, mais il peut voir les services rendus, reconnaître l'héroïsme qui brave les fatigues, la faim, les tourments : « L'histoire de leurs travaux, écrit-il, est « étroitement liée avec l'origine de toutes les villes célèbres « de l'Amérique française. Pas un cap n'a été doublé, pas « une rivière explorée qu'un Jésuite n'ait ouvert la voie. »(1)

Après la description des effroyables supplices subis par les PP. de Brébeuf et Gabriel Lalemant, il ajoute : « On pourra « me demander si ces massacres éteignirent l'enthousiasme. « Je réponds que les Jésuites ne reculèrent pas d'une semelle. « Mais comme, dans une armée de braves, de nouveaux « combattants remplissent les vides laissés par les morts, « ainsi, pour le triomphe de la croix et de l'influence fran- « çaise, l'élan et l'héroïsme ne firent jamais défaut. »(2)

Sous des plumes protestantes, et non des moins illustres, de pareils éloges ont leur saveur.

Terminons par ces paroles de M. Thwaites, qui a enrichi de savantes introductions et de notes précieuses la grande édition des *Relations*, dont nous avons parlé : « Peu d'épo- « ques historiques, dit-il, sont environnées d'autant de « lumière que le régime français au Canada. Et cela, nous « le devons, pour une large part, aux *Relations* des « Jésuites. »(3)

(1) Ed. angl. London, Geo. Routledge, 1851. Ch. XX, II vol., pp. 774, ss.

(2) *Ibid.* 797.

(3) Introduction générale, I, p. 41.

Dans ce concert, qu'il y ait une voix discordante et que ce soit une voix canadienne-française, il y a lieu de s'en étonner, mais non de s'en alarmer.

M. Benjamin Sulte a jugé bon de faire chorus au refrain du P. Leclercq. A comparer les deux chansons, il est évident que la seconde dépend de la première, avec la forme littéraire en moins et quelques notes fausses en plus.

Mais écoutons. L'auteur de l'*Histoire des Canadiens français*, dans son IV<sup>e</sup> volume, publié en 1882, fait une charge très vive contre les *Relations*. Il est cependant forcé par l'évidence et par le sentiment général d'admettre que « ces lettres renferment de précieux renseignements sur « l'histoire de la colonie et qu'à titre de pièces de ce genre « elles sont de toute valeur. » (1) Pour se consoler sans doute d'un pareil aveu, il continue : « Mais le parti-pris de « faire envisager le Canada comme un pays de missions « trompe le lecteur. Et puis il y a de ces sous-entendus « terribles qui vont plus loin. » — Des sous-entendus terribles, voilà qui nous ferait trembler si la suite ne nous rassurait. Que sont en effet ces sous-entendus terribles ? « On « mentionne, dit-il, ceux qui ne veulent pas le bien de « l'Église ; ceux qui sont opposés à la vérité ; ceux que l'esprit « d'insubordination inspire ; ceux qui résistent aux ministres « du Seigneur. Qui sont ceux-là ? On ne le dit pas ! »

Hé bien, demandons-nous-le, nous aussi, qui sont ceux-là ?

Pour quiconque a étudié l'histoire et les documents de l'époque, ce sont les coureurs de bois dont se plaignait déjà l'honnête Champlain, et qui par leurs désordres rendaient les Français — et l'Évangile en même temps — odieux et méprisables aux yeux des sauvages.

Ce sont encore ces vendeurs d'ivresse pour qui, aujourd'hui comme alors, le salut d'une âme ne vaudra jamais une

(1) *Op. cit.*, IV, 108.

bouteille d'eau-de-vie, et contre lesquels, sans le moindre sous-entendu, fulminait un François de Laval. Ce sont parfois quelques-uns de nos gouverneurs qui, sous main ou même ouvertement, favorisaient ce trafic meurtrier.

Mais, pour M. Benjamin Sulte, qui est-ce, pensez-vous ? Je puis le donner à deviner à tous ceux qui ne l'ont pas lu, ils ne trouveront jamais. Hé bien, « nous savons, nous, — c'est lui qui reprend la parole, — nous savons qu'il s'agit des « habitants, des Canadiens fatigués des simagrées et des « abus de ce corps nombreux et puissant, » les Jésuites.

Cette dernière ritournelle vient tout droit de Michelet. « Ce corps nombreux et puissant ! » Hé, grand Dieu ! à l'arrivée de Mgr de Laval, ils sont seize disséminés dans les missions lointaines !

Et pourtant M. Sulte termine sa diatribe par ces paroles : « L'histoire se compose de faits. » (1) Fort bien dit. Oui, l'histoire se compose de faits, c'est-à-dire qu'elle doit être objective, basée sur les documents, et non, comme on cherche à l'écrire en certains lieux, une thèse posée d'avance et qu'on étale ensuite tant bien que mal d'une démonstration. Or, dans ces pages regrettables, il y a des insinuations, des accusations, mais des faits, pas même l'ombre.

M. Sulte, qui désormais appartient à l'histoire et qu'il est permis de juger, aimait à contredire. Être contre le sentiment commun, sinon contre le sens commun —, penser, parler, écrire autrement que tout le monde, était pour lui un besoin, une jouissance. Disposition bonne — du moins inoffensive — dans la conversation qu'elle attise — c'était un intarissable causeur —, mais fort dangereuse chez un historien qu'elle expose à prendre pour des vérités de détestables paradoxes. On finit par s'autosuggestionner, comme dit le jargon du jour. C'est ce qui lui est arrivé.

(1) *Loc. cit.*, p. 110.

En 1896, il revient à son dada chéri dans un mémoire présenté à la Société Royale. Il rééditait, cette année-là, aux frais de la Société — chose dont il faut louer l'un et l'autre — d'après un vieil exemplaire de 1664, l'*Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*, de Pierre Boucher. Le mémoire sert d'introduction et contient des détails intéressants sur le livre, son auteur et la famille Boucher. C'est une de ces monographies que M. Sulte a multipliées, principalement sur sa région natale, les Trois-Rivières, et qui feront vivre son nom. Son esprit fureteur y excellait. Mais qu'à propos du livre de Pierre Boucher, il renouvelle ses attaques contre les *Relations* et ressasse ce qu'il écrivait en 1882, c'est vraiment jouer de malheur, quand on voit le brave Boucher nous dire lui-même dans son avant-propos : « Je vous diray quasi rien « qui n'aye déjà esté dit par cy-devant et que vous ne « puissiez trouver dans les *Relations* des RR. PP. Jésuites « et dans les voyages du sieur de Champlain. » (1) Tout ce que se propose l'excellent homme, c'est de réunir en un seul ouvrage ce qui est éparpillé en plusieurs.

Pour achever de nous édifier sur la valeur de notre critique, il suffit de remarquer que, dans ce même mémoire, il incrimine aussi les lettres de la Vén. Marie de l'Incarnation d'avoir présenté, comme les *Relations des Jésuites*, les affaires du pays sous un jour faux ! On ne réfute pas de semblables billevesées. C'est déjà leur faire beaucoup d'honneur que de les mentionner.

Benjamin Sulte était incontestablement un érudit. Il avait compulsé des milliers de pièces d'archives, éclairé mille petits recoins. Ces besognes ont leur prix. Mais il lui manquait la sûreté du jugement, la pondération et surtout ce génie synthétique d'un Garneau, qui, avec des matériaux

(1) *Loc. cit.*, pp. 118, 119.

bien moins nombreux, mais mieux choisis, mieux taillés et mieux ajustés, a élevé un monument qui ne périra pas. Quant à l'*Histoire des Canadiens français*, elle a commencé à s'effriter de bonne heure et déjà elle est envahie par cette mousse qui couvre les ruines.

Pour employer une autre image, elle est entrée dans une pénombre qui chaque jour s'épaissit davantage, et l'éclipse en sera totale, alors que les *Relations des Jésuites* et les *Lettres* de Marie de l'Incarnation, parce qu'elles sont pleines de renseignements exacts, de pensées justes, de nobles sentiments, seront encore des foyers de pure lumière.

## II

Mais, malgré leur valeur historique généralement reconnue, les *Relations* ne forment pas une histoire suivie. Ce sont des matériaux ; il faut les mettre en œuvre. On n'y a pas manqué. Parkman y a pris ce qu'il y a de meilleur dans ses plus beaux livres. Garneau, Ferland en ont fait l'ossature de notre histoire primitive. Toutefois il appartenait à des Jésuites de faire valoir les premiers ces trésors de famille.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, un Jésuite de Bordeaux, le P. François Ducreux, s'y emploie. En dehors du cercle de l'érudition, c'est un parfait inconnu. D'après de Backer, historiographe de la Compagnie de Jésus, il est né à Saintes, en 1596, puisque, en 1614, quand il entre au noviciat, il a dix-huit ans. On en sait peu de chose, vu que de Backer ayant à peindre tant de gens s'en tient en général aux traits les plus sommaires. Il est certain que le P. Ducreux, comme tous ses confrères, reçut cette incomparable formation classique qui, déjà acquise sur les bancs du collège, recommence sur ceux du scolasticat et reçoit son couronnement, son dernier lustre, dans la chaire du professeur. La preuve que c'était un lettré peu commun, c'est qu'il a composé, de son cru, une grammaire

grecque, rééditée la fameuse grammaire latine de Despautère, donné des vies de saint François de Sales et de saint François Régis.

Tous ces ouvrages, même le grec, sont en latin. Le P. Ducreux — ou plutôt Creuxius, comme il se traduit lui-même, — devait déjeûner, dîner et dormir en latin.

En latin toujours, bien entendu, une autre œuvre, qui seule nous intéresse en ce moment et qui est intitulée : *Historiæ Canadensis seu Novæ Franciæ, libri decem, ad annum MDCLVI*. Histoire du Canada ou de la Nouvelle-France en dix livres, jusqu'à l'année 1656. Cette histoire vit le jour en 1664, chez l'éditeur des *Relations*, Cramoisy, à l'enseigne des Cigognes.

Tous les noms de famille, de lieux, même les plus sauvages, sont vêtus à la mode du siècle d'Auguste, ce qui parfois cause d'amusantes surprises, mais souvent aussi des embarras inextricables pour tout autre qu'un initié. Comment, par exemple, reconnaître Roquemont dans *Rupemontius* ? On se demande ce que l'auteur aurait fait de Rochemonteix qui a la même étymologie. Le P. Paul LeJeune devient Paulus Juvenæus et Simon Le Moyne, Simon Monœus. Il est bon d'en être averti. Notre pacifique Cap Tourmente fait grande figure sous son nom latin : *Promontorium Procellosum* — le Cap des Tempêtes. Le Cap-Breton n'est pas moins favorisé sous le vocable de *Promontorium Armoricanum* qui lui donne une physionomie toute celtique. Il y a en ce genre des tours de force surprenants.

Pour comble de clarté, Creuxius nous donne souvent les dates par ides, nones et calendes. Passe encore pour les calendes ! Mais ce n'est pas un maigre plaisir, quand on n'a pas son calendrier romain tout frais dans sa poche, de tomber en lisant sur une date comme celle-ci : *Quarto nonas quintilis* — ou celle-là : *Pridie idus sextilis* !

Tout cela est d'un classique irréprochable, mais, comme pour les premières glaces d'automne, il n'est pas bon de s'y aventurer sans précaution.

Qu'est-ce qui avait porté le bon P. Ducreux à écrire notre histoire? Est-il jamais venu en ce pays? Hawkins, qui l'estime et lui emprunte une étymologie du mot Québec avec une description de la ville d'autrefois, nous dit dans son livre, *Picture of Quebec*, (1) que le Père est venu ici vers 1625. Mais il a imaginé cela : c'est en contradiction avec tous les documents connus. Ducreux n'est pas plus venu ici vers 1625 que le P. Charles Lalemant n'est allé en Acadie en 1613. (2) Seule la beauté du sujet l'a tenté. Et s'il le traite ce n'est pas qu'on n'ait cherché par mille objections à l'en détourner. Une partie de sa préface (3) est consacrée à y répondre.

La Nouvelle-France, lui dit-on, est encore dans les langes, rien de grand ne s'y est encore produit qui mérite l'attention du public. D'accord, mais les ombres ne servent pas moins que les plus brillantes couleurs au relief d'un tableau. D'humbles commencements accompagnent toujours la naissance des grandes choses. Déjà, sur les bords du Saint-Laurent, se dessinent de consolants espoirs. Les nations indigènes dont les missionnaires commencent à instruire les enfants, vont se laisser fixer et conquérir ; triomphe d'autant plus glorieux qu'il aura été remporté sur des peuples plus farouches, plus voisins de la brute.

Ceux qui écrivent la vie des grands hommes méritent bien de la patrie ; pourquoi n'en serait-il pas de même dans le cas présent ? Les Jogues, les Brébeuf, les Lalemant sont-ils

(1) Chez Neilson & Cowan, 1834, p. 111 et p. 135, note.

(2) Le P. Charlevoix se permet ce *lapsus*. *Hist. de la Nv. Fr.*, I, 212.

(3) Huit pages sans numération. Exemplaire à la bibliothèque de l'Université Laval.

moins illustres que tant d'autres qu'ont exaltés Trigantius, Alegambe ou Nadasi ?

Le bon Père veut écrire, il écrira.

Dans une épître enflammée(1) et non sans éloquence, il dédie son livre à Louis XIV, et, sous le couvert de mille louanges, il l'exhorte, au nom de sa gloire même, à ne pas souffrir plus longtemps qu'une poignée de barbares tienne en échec l'épée de la France et la croix de Jésus-Christ.

Suit une adresse(2) plus calme à la compagnie des Cent-Associés qui existait encore lorsque le Père composait son livre mais avait rendu le dernier soupir quand il le publia en 1664.

Et l'histoire proprement dite commence. Elle va de 1625 à 1656 seulement. Or, pour cette courte période de trente et un ans, un énorme in-quarto de plus de huit cents pages compactes est entièrement rempli, sans autre jour presque, pour reposer les yeux, que les en-tête des livres. Aucun mortel ne l'a jamais lu en entier, ni ne le lira jamais, à moins peut-être, comme moi, d'avoir à en parler.

La matière est divisée par années, ce qui expose l'auteur à des redites et à des transitions peu littéraires, comme : *Redeamus ad*, c'est-à-dire, revenons à nos moutons.

Charlevoix qui, pour la forme, l'a mis dans sa liste d'auteurs, nous dit qu'il est extrêmement diffus. Nous nous en doutions bien déjà. Ce qu'il faut ajouter, c'est que, dans ces huit cents pages, sauf pour les cinq premières années, où *Camplenius*, i. e. Champlain, est mis à contribution, il n'y a rien qui ne se trouve dans les *Relations des Jésuites*. Mais tout ce qui est dans les *Relations* ne s'y trouve pas. Ainsi le P. Ducreux, dans son gros volume, n'a pas eu de place pour

(1) Six pages non chiffrées.

(2) Quatre pages également non chiffrées. Une précieuse liste des associés est donnée par l'auteur, — en latin, comme de raison.

la fondation de Montréal. Nous, Québécois, nous le lui pardonnerons volontiers. Évidemment, c'est une peccadille !

Si des bagatelles de ce genre lui paraissent peu dignes de l'histoire, par contre il ne nous fait grâce d'aucune conversion ; ou baptême d'aucun néophyte ; d'aucune peau de castor ou d'aucun collier de porcelaine, offerts dans les traités de paix, y en eût-il quarante ; d'aucune harangue huronne, iroquoise ou algonquine. C'était justement une des objections qu'on lui avait faites : Au Canada, pas de beaux discours comme chez les historiens grecs et latins. Il ne manque aucune occasion d'y répondre en étalant les morceaux d'éloquence de nos Indiens, et ce n'est pas sans un véritable étonnement qu'on voit la facilité, la virtuosité avec laquelle l'humaniste sait les revêtir d'ajustements cicéroniens.

Le P. Ducreux est aussi habile écrivain qu'historien ennuyeux. Il partageait sa matière en décades, comme l'histoire de Tite-Live. A la fin de la première, il nous en annonce une deuxième, mais la main des Parques blêmes, en coupant le fil de ses jours, en 1666, l'a empêché d'exécuter cette menace. Notre histoire n'y a rien perdu et le bon Père est allé plus tôt recevoir sa récompense.

### III

Heureusement pour la gloire de la Compagnie de Jésus, elle nous a donné, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un historien d'autre envergure que Ducreux. C'est le P. Charlevoix.

Né à Saint-Quentin, le 20 octobre 1682, François Charlevoix entra chez les Jésuites à seize ans, en 1698, et mourut à la Flèche, en 1761, presque octogénaire. Il dut, comme ses confrères, parcourir le *curriculum* entier des études et du professorat. Mais, dans la Compagnie de Jésus, c'est une coutume, sinon une règle, d'employer les hommes selon leurs aptitudes. On n'y fait pas d'un chimiste un sacristain, ni d'un astronome un professeur de grammaire — du moin

pas pour longtemps. Cette pratique est assez conforme au bon sens — et assez rare — pour qu'on en fasse l'éloge, assez féconde pour mériter d'être d'un usage plus général. Grâce à elle, la célèbre compagnie compte des hommes illustres dans toutes les branches du savoir, sur tous les théâtres de l'activité humaine; l'Église, dans ses luttes contre l'erreur, y a gagné nombre de soldats aguerris, aussi dociles à sa direction que redoutables à ses adversaires.(1) Charlevoix montrait des dispositions pour les travaux historiques, on les favorisa. Encore tout jeune religieux, il fut envoyé au Collège de Québec et, pendant un séjour de quatre ans, de 1705 à 1709, put commencer à recueillir les matériaux de sa future Histoire de la Nouvelle-France. Plus tard, de 1720 à la fin de 1722, un long voyage à travers le Canada entier et la Louisiane lui permit d'enrichir encore sa documentation.

On a de lui de nombreux ouvrages, des histoires du Japon, du Paraguay, de Saint-Domingue, une Vie de Marie de l'Incarnation. Mais ce qui va nous retenir surtout, c'est son *Histoire et Description de la Nouvelle-France*, avec le *Journal d'un voyage dans l'Amérique Septentrionale*, fait par ordre du roi. Ces deux œuvres ont été publiées(2) ensemble en 1744, accompagnées de cartes excellentes pour l'époque et de planches gravées qui représentent les plus importantes productions du pays.

Toutes les œuvres de Charlevoix sont encore estimées et recherchées, mais nulle ne l'est plus que celle-ci. L'auteur y dépend beaucoup moins des mémoires de ses confrères que dans ses autres ouvrages. Il a beaucoup vu par lui-même, il a pu entendre les témoins oculaires, les archives de la marine

(1) Un de ces soldats d'élite vient d'être canonisé dans la personne de saint Pierre Canisius.

(2) En deux formats, — 3 volumes *in-quarto*, et six volumes *in-12°* ; c'est cette dernière édition que je cite, faute de posséder l'autre.

lui ont été ouvertes. En un mot la Providence l'a admirablement placé et outillé pour faire œuvre à la fois complète, exacte et impérissable. A l'époque de son séjour à Québec — 1705-1709 —, la seconde administration de Frontenac, si importante et si mouvementée, est chose d'hier, les tentatives malheureuses de Cavelier de la Salle, les expéditions de M. de la Barre et de Denonville ne sont pas encore si lointaines qu'il n'en puisse apprendre les détails de la bouche même de ceux qui y ont pris part. Quatre ans à Québec, c'est bien assez pour que les Canadiens français, toujours expansifs, autrefois comme aujourd'hui, ne soient plus pour lui un mystère.

Arrivé, d'ailleurs, à la fin de septembre 1720, il passe encore plusieurs mois parmi eux avant de partir, au commencement de mars 1721, pour son immense randonnée à travers le continent.

Nous verrons comment il les juge.

Avant d'examiner l'œuvre, une remarque s'impose qui est un acte de justice. On a dit et imprimé que la lecture de Charlevoix donne l'impression que la Nouvelle-France était pour la mère-patrie un fardeau aussi lourd qu'importun. Or, ce qui éclate partout dans l'Histoire de la Nouvelle-France, aussi bien que dans le *Journal de voyage*, c'est l'admiration de l'auteur pour les ressources infinies d'une contrée qui peut contenir plusieurs France, avec le regret souvent exprimé de voir négliger et dilapider tant de richesses.

Bien que toujours imprimé à la suite de l'*Histoire*, le journal de voyage, au double point de vue logique et chronologique, devrait la précéder. Commençons par lui.

Il est composé de lettres adressées, d'étape en étape, à la duchesse de Lesdiguières. Ce genre, outre une plus grande liberté d'allure, permet à l'auteur tous les tons, y compris le mot pour rire, et surtout de revenir aux mêmes sujets

quand le départ d'un courrier l'a empêché de les traiter à fond.

Partis de Rochefort en juin, on n'arrive à Québec qu'à la fin de septembre 1720, après une longue et fastidieuse traversée de quatre-vingt-trois jours. Coïncidence remarquable, Charlevoix revenait au Canada sur ce navire du roi, le *Chameau*, que, cinq ans après, le même pilote Chaviteau qui le dirigeait alors, ira perdre corps et bien sur les écueils du Cap-Breton. C'est sur ce désastre que le Père clora son histoire. Même en 1720, le vaisseau frise deux fois le naufrage, d'abord sur les récifs de Terre-Neuve, puis sur les côtes dangereuses d'Anticosti.

Entre autres personnages distingués qui étaient à son bord, nommons le commandant en second, le comte de Vaudreuil, fils de notre futur gouverneur, le marquis de Vaudreuil, et frère de l'autre marquis, si justement discuté, qui mènera le deuil du régime français en ce pays.

La description de la Nouvelle-France et de la Louisiane commence dès le Golfe Saint-Laurent et embrasse, à mesure que l'auteur le remonte, tout le cours du grand fleuve, les établissements faits sur ses rives, villes, forts, villages, réductions de sauvages chrétiens. Le voyage se poursuit à travers les grands lacs, Ontario, Érié, Huron, Michigan, pour atteindre enfin le Mississipi par la rivière Saint-Joseph et l'Illinois. Parti de Québec, le 4 de mars 1721, le voyageur arrivait, le 5 janvier 1722, à la Nouvelle-Orléans, fondée, depuis trois ans à peine, par Bienville. Itinéraire immense, surtout quand on songe que la plus grande partie devait être faite en canot d'écorce ou en pirogue. Impossible d'y suivre l'auteur. Il a visité en passant tous les postes français et les villages d'indigènes chrétiens sur sa route, rencontré quelques confrères, même des prêtres du Séminaire de Québec, missionnaires chez les Illinois, et dont il parle avec sympathie et admiration. A Niagara, où il a trouvé le brave Joncaire

campé avec quelques autres officiers, en plein pays iroquois, il inflige un soufflet — ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier — au baron de Lahontan « qui a, dit-il, « décrit la célèbre cararacte de façon à laisser croire qu'il ne « l'a jamais vue. »

La description est entremêlée de dissertations sur les coutumes des sauvages, leurs guerres, leur éloquence, leur religion, d'après les *Relations*, ou d'après ce que l'auteur a vu lui-même ou appris des missionnaires.

De la Nouvelle-Orléans il devait se rendre à Saint-Dominique et de là rentrer en France. Mais l'*Adour*, joli brigantin de trois cents tonneaux, sur lequel il s'est embarqué, va imprudemment s'accrocher aux écueils des îles des Martyrs, au sud de la Floride, où il faut l'abandonner. De ceux qui le montaient, les uns se dirigent vers la Havane, les autres vers Biloxi. Charlevoix est de ces derniers. Ce naufrage nous a valu, outre un récit très intéressant, la belle description de cette partie de la côte du golfe du Mexique, basse, sablonneuse, souvent peu accessible. Ce qui frappe surtout le clairvoyant narrateur, c'est le site des établissements qu'y ont commencés les Européens. Français et Espagnols semblent avoir rivalisé de maladresse pour se fixer dans les lieux les plus inabordables et les plus stériles.

Une seconde traversée fut plus heureuse et le Père, après avoir touché à Saint-Domingue, séjourné quelque temps à Plymouth, regagne la France à la fin de décembre 1722. Une dernière lettre, la trente-sixième, du 5 janvier 1723, termine le *Journal*. Elle est datée de Rouen où l'auteur se repose d'un voyage qui a duré deux ans et demi, le plus rude et le plus long qu'il eût encore fait sur mer.

Cette simple trame suffit à montrer le vif intérêt que présente ce récit, et tout ce que le lecteur attentif peut y apprendre. Observateur éclairé et pénétrant, le voyageur

sème sa narration de fines réflexions et de remarques d'une rare justesse.

Il faudrait avoir le temps de citer, par exemple, les causes qu'il indique du marasme où languit la Nouvelle-France aussi bien que la Louisiane ; ce qu'il dit de la nécessité de multiplier les colons avant de songer à un commerce prospère, du dommage que nous a causé la préférence presque exclusive donnée au trafic des pelleteries, qui non seulement s'est ruiné lui-même en quelque sorte par l'encombrement, mais a détourné nombre de jeunes gens de tout travail sérieux et même de toute vie morale ; ses regrets de ce qu'on s'est laissé prévenir à Terre-Neuve, où, malgré de brillants exploits qui ont passé en coups de vent, c'est l'ennemi toujours vaincu qui, par sa ténacité, a fini par rester le maître. Et cent autres choses non moins importantes.

Mais citons au moins ce qu'il dit de Québec et des Canadiens.

Après une minutieuse description de la ville en ce temps-là, il ajoute : « Si, à ne considérer que ses maisons, ses places, « ses rues, ses églises, ses édifices publics, on pourrait la « réduire au rang des plus petites villes de France, la qualité « de ceux qui l'habitent lui assure le rang de capitale. » Un gouverneur général, de la noblesse, des officiers civils et militaires distingués, un évêque, des communautés religieuses, « des cercles aussi brillants qu'il y ait ailleurs, « voilà, ce me semble, de quoi passer le temps fort agréa- « blement. »

« Les Canadiens, dit-il après avoir énuméré les divers « amusements, c'est-à-dire les Créoles du Canada, respirent « en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables « dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne « parle plus purement notre langue. On ne remarque même « ici aucun accent... On fait bonne chère si avec cela on « peut avoir de quoi se bien mettre. Sinon, on retranche sur

« la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les  
« ajustements font bien à nos créoles. Tout est ici de belle  
« taille et le plus (beau) sang du monde, dans les deux sexes ;  
« l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont com-  
« munes à tous ; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans  
« les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les  
« plus écartées. » (1)

Il revient sur ce sujet dans une autre lettre et peint la  
vie facile et heureuse des anciens Canadiens : « Tout le  
« monde, écrit-il, a ici le nécessaire pour vivre ; on y paye  
« peu au roi ; l'habitant ne connaît point la taille ; il a le  
« pain à bon marché ; la viande et le poisson n'y sont pas  
« chers ; mais le vin, les étoffes et tout ce qu'il faut faire  
« venir de France, y coûtent beaucoup. Les plus à plaindre  
« sont les gentilshommes et les officiers qui n'ont que leurs  
« appointements et sont chargés de famille. Les femmes  
« n'apportent ordinairement pour dot à leurs maris que  
« beaucoup d'esprit, d'amitié, d'agréments. . . Mais Dieu  
« répand sur les mariages dans ce pays la bénédiction qu'il  
« répandait sur ceux des patriarches. Il faudrait, pour faire  
« subsister de si nombreuses familles, qu'on y menât aussi  
« la vie des patriarches ; mais le temps en est passé. Il y a  
« dans la Nouvelle-France plus de noblesse que dans toutes  
« nos autres colonies ensemble. . . »

(Mais) « la plupart des gentilshommes ne sont pas à  
« leur aise. Ils y seraient encore moins si le commerce ne  
« leur était pas permis et si la chasse et la pêche n'étaient  
« pas ici le droit commun.

« Après tout, ajoute-t-il avec beaucoup de sens, c'est  
« un peu leur fautes'ils souffrent de la disette : la terre est  
« bonne presque partout et l'agriculture ne fait point déro-  
« ger. Combien de gentilshommes dans toutes les provinces

(1) *Edit. citée*, V., pp. 117, 118.

« envieraient le sort des simples habitants du Canada s'ils  
 « le connaissaient ! Et ceux qui languissent ici dans une  
 « honteuse indigence sont-ils excusables de ne pas embrasser  
 « une profession que la seule corruption des mœurs et des  
 « plus saines maximes a dégradée de son ancienne nobles-  
 « se ? » (1)

Ces paroles ont encore aujourd'hui leur pleine valeur et devraient être imprimées en lettres d'or sur les murs des villes où vont s'entasser et pâtir les déserteurs du sol.

Cependant, même aux yeux bienveillants de Charlevoix, les Canadiens ne sont pas sans quelques défauts. « La légè-  
 « reté, l'aversion d'un travail assidu et réglé, l'esprit d'indé-  
 « pendance » sont du nombre, avec l'amour excessif des courses lointaines et « une grande avidité pour amasser ». Mais, ajoute-t-il, comme atténuation, « il est cependant peu  
 « d'hommes moins intéressés, qui dissipent avec plus de  
 « facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquérir, et  
 « qui témoignent moins de regrets de l'avoir perdu. »

Il termine le portrait en disant : « Ils ont beaucoup d'es-  
 « prit, surtout les personnes du sexe qui l'ont fort brillant,  
 « aisé, ferme, fécond en ressources, courageux et capable  
 « de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu,  
 « Madame,— on se rappelle qu'il s'adresse à la duchesse  
 « de Lesdiguières —, plus d'une de ce caractère et vous  
 « m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je  
 « puis vous assurer qu'elles sont ici le plus grand nombre et  
 « qu'on les trouve telles dans toutes les conditions. » (2)

Voilà ce que pensait des Canadiennes d'autrefois un homme bien placé pour les connaître et bien en mesure de les juger. Dans son Histoire de la Nouvelle-France, il le

(1) *Ibid.*, V., 252, s.

(2) *Ibid.*, 254.

venge d'une inepte calomnie de Lahontan(1) souvent répétée ensuite.(2) Le maigre baron, au visage osseux et au teint pâle, comme il se peint lui-même(3), misogynne et célibataire endurci autant que piètre soldat, a voulu décharger sa bile en éclaboussant nos arrière-grand'mères en même temps que ses chefs.

« Il n'est pas vrai, dit Charlevoix, que les filles qu'on envoya de temps en temps dans la Nouvelle-France pour les marier avec les nouveaux habitants aient été prises dans des lieux suspects, comme quelques voyageurs peu instruits l'ont avancé dans leurs relations.(4) On eut toujours soin de s'assurer de leur conduite avant de les embarquer et celle qu'on leur a vu tenir dans le pays est une preuve qu'on y avait réussi.»(5)

(1) *Nouveaux Voyages*, etc., 1703, pp. 11, 12. Cf. J.-E. Roy, *Mém. de la Soc. Royale*, 1894, p. 151. L'étude du regretté érudit est exhaustive et comprend les pp. 63-192 inclusivement, c'est-à-dire la matière d'un fort volume in-8°. On y trouve une infinité de renseignements aussi précis que précieux.

(2) Par exemple, par Parkman. *Old Regime in Canada*, p. 215, etc. On est plus surpris de la retrouver dans les lettres éditées, en 1904, par le P. de Rochemonteix sous le titre : *Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale*, et qu'il attribue au P. Silvy, S.J. (Voir lettre Ière, p. 4.) Ces lettres sont de 1709 et 1710. Le savant éditeur nous dit dans sa préface (XIX) que le manuscrit a été connu et même utilisé par Charlevoix. Ceci, comme l'attribution au P. Silvy, ne dépasse pas la simple conjecture. En tout cas, nous sommes, comme pour l'*Histoire Chronologique de la Nouvelle-France*, en présence d'un masque. Si Charlevoix a connu ce manuscrit, il l'a dédaigné. Ce qu'on y lit des femmes canadiennes vient de Lahontan dont les *Nouveaux voyages*, parus en 1703, avaient, en 1710, eu déjà plusieurs éditions, et le dépasse en grossièreté. Le baron au moins prend un ton de badinage qui atténue son imputation — et il n'a pas de masque. Le P. de Rochemonteix aurait-il lu Charlevoix d'un œil distrait ?

(3) *Mém. Soc. Roy.*, loc. cit., pp., 92, 150, 151, 160, 161, 163.

(4) Voilà pour le baron et aussi pour l'auteur anonyme de la *Relation par lettres*, quel qu'il soit.

(5) *Hist. de la Nv.-Fr.*, I, 280. On sait qu'il en fut tout autrement à la Louisiane. Voir Gayarré — *Louisiana*. New-York, 1851, pp. 354, 396. Cet historien raconte qu'en 1728 on y envoya un grand nombre de jeunes filles qui n'avaient pas été, comme auparavant, tirées de maisons de correction. La compagnie des Indes avait fourni à chacune un trousseau dans une

Terminons ce sujet par un gracieux tableau : « On doit  
 « rendre cette justice à la Nouvelle-France que la source  
 « de presque toutes les familles qui y subsistent est pure et  
 « n'a aucune de ces taches que l'opulence a bien de la peine  
 « à effacer. C'est que ses premiers habitants étaient, ou des  
 « ouvriers qui y ont toujours été occupés à des travaux  
 « utiles, ou des personnes de bonne famille qui s'y transpor-  
 « tèrent dans la seule vue d'y vivre plus tranquillement et  
 « d'y conserver plus sûrement leur religion qu'on ne pouvait  
 « le faire alors dans plusieurs provinces où les religieux  
 « étaient fort puissants. Je crains d'autant moins d'être  
 « contredit sur cet article que j'ai vécu avec quelques-uns  
 « de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs  
 « enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits-fils ;  
 « tous gens plus respectables encore par leur probité, leur  
 « candeur, la piété solide dont ils faisaient profession, que  
 « par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils  
 « avaient rendus à la colonie. » (1)

*L'Histoire de la Nouvelle-France*, d'où sont tirés ces derniers textes, est une œuvre plus parfaite que le *Journal*. Il ne serait pas juste, d'ailleurs, de comparer deux ouvrages si différents, l'un où la plume court librement, la bride sur le cou, sans autre lien que le fil ténu d'une longue pérégrination, l'autre d'une harmonieuse unité, d'une composition savante, conforme à toutes les règles de l'art, d'un style aisé, élégant, naturel, châtié bien que sans recherche, clair et pourtant concis.

S'il fallait comparer Charlevoix à quelqu'un de nos historiens les plus estimés, ce ne serait pas à Ferland, dont les

---

cassette. On les a appelées les *Casket girls*, et plus tard, en Louisiane, les familles se faisaient gloire, — cela se comprend, — de descendre des *Casket girls*, des *Filles à la Cassette*. Manon, en effet, eût été une grand'mère moins désirable !

(1) *Hist. Nv.-Fr.*, I., 319.

pages, précieuses par l'abondance des recherches, sont bien dénommées un " Cours d'histoire ". Bourrées de noms, de faits, de dates, un peu lourdes par là même, elles ne peuvent s'absorber qu'à faible dose. Ce serait plutôt, en tenant compte de la différence d'esprit chez les deux écrivains, à Garneau, qui avec le même intérêt dans la narration, la même belle ordonnance, possède toutefois plus de majesté. En revanche, Charlevoix a plus de simplicité et de bonhomie. Il a eu ce désavantage — qui, au point de vue du mérite, est un grand avantage, — d'être venu le premier, d'avoir ouvert la voie.

*L'Histoire de la Nouvelle-France*, divisée en vingt-deux livres, embrasse deux siècles, depuis les premières découvertes jusqu'à 1725, et se termine à cette catastrophe dont nous avons parlé, le naufrage du *Chameau*, qui engloutit, avec une riche cargaison, tout l'équipage et les passagers sans exception, des ecclésiastiques, des religieux, plusieurs officiers, et plongea de nombreuses familles dans le deuil et la détresse. Pour la Louisiane, elle s'étend jusqu'à 1736 et se ferme aussi sur un désastre, la malheureuse expédition contre les Chikasas, où Bienville, il faut l'avouer, semble bien avoir manqué de diligence et de coup-d'œil. Imprudemment engagés après la retraite trop précipitée du corps d'armée principal, le brave chevalier d'Artaguette, M. de Vincennes et plusieurs autres gentilshommes, avec le P. Senat, jésuite, furent faits prisonniers et périrent dans d'affreux supplices.(1)

Cet ouvrage, comme il convient sous la plume d'un religieux, réserve une belle place à l'Église, aux travaux des missionnaires. Mais la colonisation, le commerce, l'organisation de la justice, les événements civils et militaires y sont soigneusement et clairement étudiés. Et non seulement l'auteur raconte les faits, que nous ont rendus familiers les

(1) Ferland, II., 466, éd. de 1882.— Gayarré, *Louisiana*, pp. 476-994.— Martin, *History of Louisiana*, 1882, Gresham, New-Orléans, p. 175, etc.

historiens postérieurs, mais il en recherche les causes, en montre les conséquences, en juge avec toute l'indépendance de l'historien et la maîtrise d'un esprit supérieur. Avec l'histoire, il fait la philosophie de l'histoire.

Il juge aussi les hommes. Ceux qui ont tenu un rôle important à cette époque héroïque, les Courcelles, les Callières, les Frontenac — qu'il admire mais n'adore pas —, sont peints au naturel, et ces portraits sont encore ceux qu'on reproduit. Voici Frontenac en pied :

« Louis de Buade, comte de Frontenac... avait le cœur  
 « encore plus grand que la naissance ; l'esprit vif, pénétrant,  
 « ferme, fécond, et fort cultivé ; mais il était susceptible des  
 « plus injustes préventions et capable de les porter fort  
 « loin. Il voulait dominer seul et il n'est rien qu'il ne fit  
 « pour écarter ceux qu'il craignait de trouver en son chemin.  
 « Sa valeur et sa capacité étaient égales ; personne ne sut  
 « mieux prendre sur les peuples qu'il gouverna, ou avec qui  
 « il eut à traiter, cet ascendant si nécessaire pour les retenir  
 « dans le devoir et le respect. Il gagna quand il le voulut,  
 « l'amitié des Français et de leurs alliés, et jamais général  
 « n'a traité ses ennemis avec plus de hauteur et de noblesse.  
 « Ses vues pour l'agrandissement de la colonie étaient grandes  
 « et justes, et il ne tint pas à lui qu'on n'ouvrît les yeux sur  
 « les avantages qu'en pouvait retirer le royaume ; mais ses  
 « préjugés empêchèrent quelquefois l'exécution des projets  
 « qui dépendaient de lui. On avait de la peine à concilier  
 « la régularité et même la piété dont il faisait profession  
 « avec cette aigreur et cet acharnement qu'il témoignait  
 « contre ceux qui lui faisaient ombre ou qu'il n'aimait  
 « point... C'est qu'il n'est point de vertu qui ne se démente  
 « quand on laisse prendre le dessus à une passion dominante.  
 « Le comte de Frontenac eût pu être un grand prince si le  
 « ciel l'eût placé sur le trône ; mais il avait des défauts  
 « dangereux dans un sujet qui ne s'est pas bien persuadé

« que sa gloire consiste à tout sacrifier pour le service de son souverain et pour l'utilité publique. »

Voilà bien le Frontenac que nous montrent les documents : brave comme un paladin, fier comme un roi, enrichissant nos fastes militaires de faits d'armes mémorables, mais souillant aussi les pages de notre histoire d'actes tyranniques qu'on voudrait pouvoir effacer, s'attirant, de la part de Louis XIV, cette verte leçon : « Vous êtes, dans mon royaume, le seul « homme qui ayant l'honneur d'être mon lieutenant général, « puisse ambitionner la présidence d'un conseil comme celui « de Québec. » Bon chrétien, mais d'un christianisme teinté de gascon, comme celui de Lamotte-Cadillac et de Lahontan, plus sincère toutefois, mais ennemi de la gêne ; dévoué aux Récollets, ce qui est fort bien ; peu sympathique à l'évêque, ce qui l'est moins ; tout à fait antipathique aux Jésuites qu'il a calomniés, — ce qui est encore pire.

Il serait intéressant de parcourir toute cette galerie. Contentons-nous d'un coup d'œil sur un dernier portrait, celui de Cavalier de la Salle, l'infortuné découvreur des bouches du Mississipi : « Il était né à Rouen, d'une famille « aisée, mais ayant passé plusieurs années parmi les Jésuites « il n'avait point eu de part à l'héritage de ses parents. Il « avait l'esprit cultivé, il voulait se distinguer et il se sentait « assez de génie et de courage pour y réussir. En effet, il « ne manqua ni de résolution pour entreprendre, ni de cons- « tance pour suivre une affaire, ni de fermeté pour se « raidir contre les obstacles, ni de ressources pour réparer « ses pertes ; mais il ne sut pas se faire aimer, ni ménager « ceux dont il avait besoin, et, dès qu'il eut l'autorité, il « l'exerça avec dureté et avec hauteur. Avec de tels défauts « il ne pouvait être heureux ; aussi ne le fut-il point. » (1)

(1) *Op. cit.*, II, 263, s. Cf. III, 36.

Tout Cavelier de la Salle est dans ces quelques lignes avec sa grandeur incontestable et la cause de ses infortunes. Quant il fut tombé, un des assassins, au dire de Bancroft se serait écrié : " Te voilà par terre, fier pacha, te voilà par terre ! " (1) C'est, je le veux bien, le cri de la haine satisfaite, mais c'est aussi un coup de pinceau qui achève le portrait qu'on vient de lire. Un pacha, pour commander à des Turcs, soit ! mais à des Français, à des Canadiens, non. Quel contraste avec ce d'Iberville que Charlevoix nous montre invincible à la tête de ses Canadiens, comme César à la tête de la deuxième légion ! Il les aurait menés jusqu'au bout du monde, parce qu'il savait s'en faire aimer.

Écrite de cette façon, l'histoire est bien la maîtresse des peuples et des rois. Non seulement elle instruit, mais elle corrige, elle est un guide, une lumière.

Tel est, autant qu'on peut le dire en aussi peu de mots, le P. Charlevoix comme historien de la Nouvelle-France. On ne lit plus guère son histoire aujourd'hui. On a tort. Pour la domination française, qu'il a traitée presque tout entière, qu'a-t-on fait de mieux ? On a pu corriger quelque menu détail, ajouter quelques faits. Mais où trouver une narration comme la sienne qui, une fois commencée, nous empoigne, nous captive, nous retienne jusqu'au bout ? Il mérite bien le nom de " Père de l'Histoire de la Nouvelle-France ".

Dans ces temps anciens, qui nous occupent, d'autres missionnaires, Récollets, Capucins, prêtres de Saint-Sulpice et du Séminaire de Québec, ont collaboré avec les Jésuites à la conversion des tribus indiennes, payé le tribut du sang. Mais je ne crois faire injure, ni injustice à personne, en disant que, pour l'étendue et l'importance des travaux, le nombre et l'héroïsme des victimes, il n'en est point qui les

(1) " You are down now, grand Bashaw, you are down ! " *Hist. des E.-U.* éd. citée, II, 821.

ait égalés. De même, d'autres aussi se sont dévoués à l'éducation de la jeunesse. Mais, avant la conquête, le collège de Québec n'a-t-il pas été notre grande sinon notre unique école de hautes études ?

Une chose du moins que nul ne peut raisonnablement contester, c'est que dans la formation et le développement de notre histoire, il n'y a qu'une place qui leur convienne :

LA PREMIÈRE.

H.-A. SCOTT, ptre.

---

Le 19  
me de  
belieu  
e d'Or  
profon  
ablur  
mpla  
la grè  
ieu d'  
hom  
titure  
blait  
achés  
suois  
pagn  
l'igna  
et à  
ls ver  
satio  
milieu  
de pér  
saint-  
ette  
sant d  
collets  
de la p

# DISCOURS DE L'HON. M. THOMAS CHAPAIS

## SÉNATEUR

---

Le 19 juin de l'an de grâce 1625, la quinzième année du règne de Louis XIII et la deuxième du gouvernement de Richelieu, un vaisseau de France, doublant la pointe de l'île d'Orléans, venait mouiller dans « cet affourc d'eau bel et profond » dont avait parlé Jacques Cartier, à quelques encablures du rivage où s'élevait l'habitation érigée par Champlain en 1608. Les hivernants de Québec, accourus sur la grève du Cul-de-Sac, voyaient descendre du navire, au milieu d'un groupe de matelots, d'employés et de manœuvres, cinq hommes vêtus de longues robes noires, et portant à leur ceinture des chapelets de bois. Ces personnages, dont l'arrivée semblait produire une sensation profonde, s'appelaient Charles Lalemant, Ennemond Massé, Jean de Brébeuf, François Charton et Gilbert Bouret. Ils appartenaient à la compagnie fameuse fondée quatre-vingt-onze ans auparavant par Ignace de Loyola pour travailler à la diffusion de l'Évangile et à l'éducation de la jeunesse. C'étaient des Jésuites. Et ils venaient se livrer à l'œuvre de christianisation et de civilisation poursuivie par Champlain, depuis dix-sept ans, au milieu de tant d'obstacles, d'épreuves, de contradictions et de périls, pour fonder une France nouvelle sur les bords du Saint-Laurent.

Cette œuvre, d'autres fils du Christ et de la France y avaient déjà consacré leurs efforts. Il y avait dix ans que les Récollets dépensaient leur zèle auprès des peuplades sauvages et de la pauvre colonie embryonnaire qui périlait miséra-

blement, sans cesse menacée de périr par l'hostilité barbare les rivalités sectaires et les cupidités commerciales. Désespérant de suffire à la tâche, ils avaient appelé à leur aide ces collaborateurs choisis, qui, déjà, dans la mission de l'Acadie avaient travaillé à la vigne du Seigneur. Et ceux-ci, dont les désirs ardents avaient devancé cet appel, accouraient prendre leur part de dévouement, de lutttes et de labeurs.

A ce moment, Québec méritait à peine le titre de bourgade. Sa population n'était que de soixante Européens, exposés à toutes les privations que pouvaient imposer la difficulté et l'incertitude du ravitaillement. L'humeur fantasque et la perfidie des tribus sauvages étaient une source de péril perpétuel. La mauvaise volonté des compagnies de trafic entravait le peuplement et le développement de la colonie naissante et mourante à la fois. Champlain consumait ses forces et ses énergies en d'incessantes traversées d'océan et en des assauts réitérés auprès de la cour et des grands, des commerçants et des armateurs, pour arracher à l'indifférence, à l'inertie, aux intérêts divergents, les adhésions et les concours nécessaires à l'exécution de ses nobles desseins.

Telle était, à larges traits, en 1625, la situation du précaire établissement auquel on commençait pourtant à donner le grand nom de Nouvelle-France.

Cette situation allait empirer encore. Après quatre ans de travail et de peines, les difficultés allaient s'accroître et les secours décroître. En 1629, les complications politiques et les conflits européens venaient infliger leur contrecoup désastreux à la petite colonie abandonnée et affamée. Québec tombait entre les mains de capitaines calvinistes au service de l'Angleterre, et l'œuvre à peine ébauchée s'effondrait. Mais il y avait sans doute en elle un ferment d'immortalité ! Champlain était un de ces idéalistes agissants qui ne veulent jamais s'avouer vaincus. Sa conception grandiose d'une

France transatlantique était trop belle pour qu'il en abandonnât la réalisation. Instances, démarches, mise en œuvre de toutes les influences et de toutes les activités, rien ne fut épargné par lui pour ressusciter la colonie laurentienne. Et, pendant qu'il prodiguait ses efforts, un concours silencieux les secondait. Du fond des couvents et des monastères, de ferventes supplications montaient vers le ciel pour obtenir la reprise de la mission canadienne. Les Jésuites priaient et faisaient prier. Chez les Ursulines et les Carmélites de Paris, on communiait tous les jours à cette intention. Après trois ans, efforts et prières étaient couronnés de succès. Le drapeau de la France était arboré de nouveau sur le « rocher de Québec », et les Jésuites venaient reprendre la tâche apostolique interrompue depuis 1629. Les PP. Le Jeune et de Nouë, arrivés en 1632, étaient rejoints, l'année suivante, par les PP. Massé et Brébeuf, puis par les PP. LeMercier, de Quen, Pijart, Garnier, Ragueneau, Jogues et plusieurs autres. En 1638, la mission canadienne comprenait trente-quatre pères et frères de la Compagnie de Jésus.

A quel puissant attrait obéissaient ces hommes, en traversant les mers et en orientant leur vie vers nos régions incultes et nos forêts lointaines ? Évidemment leur mobile ne pouvait être ni l'appât du lucre, ni l'amour de la gloire. Ils quittaient un pays auquel tous les charmes, tous les prestiges, toutes les nobles aspirations devaient profondément attacher leur âme, leur esprit et leur cœur. Dans la France de Louis XIII, malgré certaines hostilités et certains conflits, il faisait bon, il était doux de vivre pour des religieux français. C'était la grande époque du renouveau monastique et de l'efflorescence du catholicisme en une multiplicité d'œuvres admirables et fécondes. Pour nous servir des expressions d'un célèbre historien, « c'était l'ère des grandes créations, précédant l'ère des grands hommes ». La sainteté se manifestait sous les traits d'une pléiade

d'hommes et de femmes d'élite, dont l'action bienfaisante a traversé les siècles. Saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise de Chantal fondaient la Visitation. Le vénérable M. Olier créait la savante et pieuse compagnie de Saint-Sulpice. Monsieur de Bérulle instituait l'Oratoire, saint Jean Eudes organisait la congrégation dont le nom perpétue sa mémoire. Le prêtre humble et glorieux qui s'est appelé Vincent de Paul faisait atteindre à la charité chrétienne des hauteurs d'une sublimité inouïe. Et pendant ce temps, les disciples d'Ignace de Loyola, s'associant à toutes ces œuvres, formant des sujets pour tous ces dévouements, « préparaient dans leurs collèges le siècle de Louis XIV. » Leurs maisons voyaient accourir l'élite de la jeunesse française. Nommons simplement leurs institutions les plus célèbres, le collège de Clermont à Paris qui, en 1627, comptait dix-huit cents élèves, ceux de Rouen, de Rennes, d'Amiens de la Flèche, qui en avaient respectivement dix-neuf cent soixante-huit, quatorze cent quatre-vingt-quatre, quatorze cent trente, treize cent cinquante. Dans la seule province de Paris, les Pères donnaient l'éducation à treize mille cent quatre-vingt-quinze élèves. Et l'on pouvait relever sur leurs catalogues les plus beaux noms de France, tels que ceux d'Armand de Bourbon, prince de Conti, du prince de Savoie-Nemours, de Louis de Bourbon, futur prince de Condé, le héros de Rocroy, de Fribourg et de Lens. Se vouer à ces œuvres, se consacrer à cette attachante vocation, former des âmes et des intelligences qui feraient la gloire de l'Église et de la patrie, prendre généreusement sa part dans le mouvement d'ascension glorieuse qui allait porter la France à la tête de l'Europe et des nations chrétiennes, ce devait être une ambition légitime et une captivante perspective.

Pourquoi les Lalemant, les Brébeuf, les Nouë, les Massé, les Jogues, n'y auraient-ils pas fixé leurs regards et livré leur cœur ? Eh bien, non, ils ne se laisseront pas retenir par ces

liens si puissants. Ils renonceront à tout ce que peut leur promettre de satisfaction généreuse la noble et religieuse carrière qui ouvre devant eux ses larges avenues. Ils diront adieu à la douce France et aux maisons bénies où fleurissent, dans une paix studieuse, les sciences et les lettres. Ils se sépareront de leurs parents, de leurs amis, de leurs fils intellectuels. Ils sacrifieront les jouissances de l'esprit, le commerce des intelligences, les douceurs de la civilisation, pour traverser l'Océan hasardeux et aller chercher là-bas la pauvreté, la souffrance, l'abandon, les tortures peut-être et la mort.

Ah ! c'est qu'ils avaient au cœur un grand amour, l'amour du Christ et des âmes qu'ils voulaient conquérir et présenter au Maître divin dont ils portaient le nom comme un drapeau sacré. C'est aussi qu'ils voulaient faire briller, avec le flambeau de l'Évangile, les lumières de la civilisation chez les peuplades barbares, qui, depuis tant de siècles, grandissaient et mouraient dans les ténèbres de la mort. C'est qu'ils aspiraient à prolonger dans les régions immenses baignées par les flots du Saint-Laurent et de ses tributaires, l'action, l'influence et le rôle bienfaisants de la France.

Christianiser, civiliser, tel était leur mot d'ordre, et en consacrant à son exécution toutes les énergies de leur être, ils faisaient acte d'apôtres et de patriotes.

Leur œuvre, leurs travaux, leurs immolations, sont trop connus pour que je m'attarde à vous les retracer. Ce qu'ils ont fait dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Bâtir, défricher, se remettre à l'école pour apprendre péniblement les langues sauvages ; entreprendre et poursuivre les plus accablants labeurs ; s'enfoncer dans les forêts ténébreuses à la suite des barbares enfants des bois ; braver les périls d'une navigation dangereuse sur de frêles embarcations ; porter de lourds fardeaux ; ensanglanter leurs pieds durant les longs portages ; puis passer de longs mois, loin de toute consolation et de tout secours, au milieu de ces

tribus farouches, dont les superstitions et les vices rendaient si difficile la conversion au christianisme ; subir les intempéries des saisons, le chaud, le froid, l'humidité ; souffrir la faim et la soif ; être l'objet des outrages et des mauvais traitements de toutes sortes : voilà une faible esquisse de ce qui fut le partage recherché et choisi par les missionnaires de la Nouvelle-France. Mais ceci n'était encore que le prélude.

Souffrir, ce n'était pas assez pour l'ambition des apôtres jésuites ; ils voulaient mourir ! Sans cesse ils entendaient retentir au fond de leur cœur la sublime parole : *Sanguis martyrum semen christianorum*. Ils voulaient mourir et ils moururent ! Après les années des crucifiants labeurs, vinrent les années désirées des tragédies sanglantes. Et les poteaux de torture se dressèrent ; et les bûchers flamboyèrent ; et les haches rougies au feu s'enfoncèrent dans les chairs crépitanes ; et les crânes scalpés furent arrosés d'eau bouillante ; et dans les orbites les yeux crevés firent place aux charbons ardents ; et les doigts mutilés furent broyés et tordus ; et les ongles furent arrachés, les lèvres tranchées, les chairs tailladées et grillées ; et les corps tout entiers, meurtris de coups, hachés de blessures, furent, des pieds à la tête, transformés en plaie vive. Cependant, du sein de ces effroyables tortures s'élevait la voix des martyrs : « Levons nos yeux en haut, criait Brébeuf, nos âmes seront au ciel pendant que nos corps souffriront ici-bas. » Et Lalemant, s'adressant au vaillant apôtre, dont la force d'âme soutenait la sienne, lui disait : « Voilà, mon Père, que nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Scènes de douleur et d'héroïsme ! Pages de sublime épopée ! C'était au prix de ces supplices et de ce sang que le Canada devenait terre chrétienne et française !

Cependant tous les missionnaires jésuites n'étaient pas destinés aux palmes glorieuses. L'œuvre des apôtres et des martyrs devait avoir son corollaire dans celle des éducateurs

t des directeurs d'âmes. Pendant un siècle et quart, la Compagnie de Jésus s'y dévoua. Le collège de Québec, fondé en 1635, exerça sur la formation de notre petit peuple une influence dont on ne saurait exagérer les bienfaits. Et, d'autre part, dans les fonctions diverses du ministère sacré, ces religieux furent pour notre clergé des auxiliaires dont le dévouement ne se démentit jamais. Dans la chaire, au confessionnal, au chevet des malades, aux grilles de nos monastères, leur zèle se dépensa sans relâche et sans mesure. Missionnaires, éducateurs, prédicateurs, directeurs, ils ne récusèrent aucun labeur et se donnèrent totalement au service du Canada français.

Nous savons bien que parfois s'éleva contre eux la voix du dénigrement. Certains hauts fonctionnaires, certains administrateurs et certains libellistes proférèrent à leur adresse des critiques, qui peuvent se résumer sous ces trois chefs. On leur reprocha tour à tour de ne pas franciser les sauvages, de se livrer au commerce, et d'être les trop fermes soutiens de Mgr de Laval dans sa lutte contre la traite de l'eau-de-vie. Examinons rapidement ces griefs.

La francisation des sauvages, désirée par Colbert, Talon et Frontenac, était irréalisable. Les Jésuites s'y employèrent avec ardeur, mais sans obtenir de succès réels et durables. La vénérable Mère Marie de l'Incarnation écrivait en 1668 : « C'est une chose très difficile, pour ne pas dire impossible, de franciser ou de civiliser les sauvages, nous en avons l'expérience plus que tout autre... Monseigneur notre prélat entretient en sa maison un certain nombre de jeunes garçons sauvages et autant de Français, afin qu'étant élevés et nourris ensemble, les premiers prennent les mœurs des autres et se francisent. Les Révérends Pères font de même ; messieurs du séminaire de Montréal vont imiter. Et quant aux filles, nous en avons aussi de sauvages avec nos pensionnaires françaises pour la même fin. Je ne sais à quoi tout cela

se terminera, car, pour vous parler franchement, cela me paraît très difficile. Depuis tant d'années que nous sommes établies en ce pays, nous n'en avons pu civiliser que sept ou huit qui aient été francisées, les autres, qui sont en grand nombre, sont toutes retournées chez leurs parents, quoique très bonnes chrétiennes. La vie sauvage leur est si charmante à cause de sa liberté, que c'est un miracle de les pouvoir captiver aux façons d'agir des Français.» Parlant de cette francisation au sujet de laquelle on reprochait aux Jésuites de ne pas montrer assez de zèle, Garneau fait cette constatation : « Toutes les tentatives échouèrent, et on abandonna un projet qui ne présentait que des dangers, parce que la barbarie est aussi tenace que la civilisation dans ses usages.»

Passons au second grief. Les Jésuites se livraient au trafic. Ils étaient commerçants, et, suivant quelques accusateurs haineux, ils étaient plus commerçants qu'apôtres. Ceci fut écrit. On lit dans un document secret, qui nous est cependant parvenu : « Ces missionnaires songent autant à la conversion du castor qu'à celle des âmes.» Les Jésuites du Canada connaissaient ces accusations. Leurs supérieurs de France et de Rome, qui en avaient été saisis, leur demandèrent, à plusieurs reprises, d'y répondre. Et ils y répondirent toujours victorieusement. Écoutez le P. Le Jeune repoussant cette calomnie, dans un cri d'indignation légitime : « Quoi donc ? des hommes qui ont quitté plus de biens au monde qu'ils n'en sauraient espérer dans les imaginations de ces calomniateurs, se seront finalement résolus de changer la France en Canada, pour y venir chercher deux ou trois peaux de castor et en trafiquer à l'insu de leurs supérieurs ; c'est-à-dire aux dépens de leur conscience et de la fidélité qu'ils doivent à Celui pour lequel imiter ils se sont réduits à ne pouvoir pas disposer librement d'une épingle ? *Credite posteri !* Au surplus, je sais mauvais gré à toute cette très honorable Compagnie

de la Nouvelle-France, si elle aperçoit quelque chose de semblable en nous, et le dissimule.»

La Compagnie de la Nouvelle-France n'avait rien à dissimuler. Plus intéressée que tout autre dans cette question de commerce, elle devait donner aux missionnaires du Canada un témoignage décisif, dans lequel elle disait : « Il est faux que les Pères de la Compagnie de Jésus aient aucune part au commerce de pelleteries qui se fait dans le Canada. En foi de quoi leur déclaration a été signée des dits directeurs et associés, et scellée du sceau de la dite Compagnie, à Paris, 1er décembre 1683.»

Reste le plus grand crime commis par les Jésuites. Ils ont appuyé énergiquement Mgr de Laval dans la lutte contre le meurtrier trafic de l'eau-de-vie. Ici, le respect de la vérité nous oblige à admettre que cette accusation était fondée. Oui, les Pères de la Compagnie de Jésus ont puissamment secondé les efforts du grand évêque pour enrayer le fléau qui faisait tant de ravages. Devant les maux, les désordres, les scandales, engendrés par le commerce des boissons enivrantes avec les sauvages, Mgr de Laval s'était vu forcé de recourir aux armes spirituelles. Il avait décrété le refus des sacrements envers ceux qui violeraient ses ordonnances. Le clergé séculier et régulier n'avait qu'une voie à suivre, celle que commandait la discipline ecclésiastique. L'évêque prescrivait le refus des sacrements ; les prêtres ne pouvaient y admettre les coupables obstinés. Le devoir était clair et impérieux. Dans l'Église, plus encore que dans toute société purement humaine, parce que l'Église est divine, quand l'autorité parle, il faut obéir. Et ceux qui sont les ministres de cette autorité doivent obéir avant tous les autres. Il ne leur appartient pas d'atténuer, d'affaiblir, d'éluder, de fausser les ordres reçus. S'ils le font, ils trahissent. Les Jésuites ne trahirent pas. Ils ne trahirent pas, parce qu'ils étaient vraiment prêtres. Ils ne trahirent pas, parce qu'ils étaient vraiment religieux.

Ils ne trahirent pas, parce qu'ils appartenait à cette milice que des voix hostiles devaient appeler « les janissaires de l'Église, » lui décernant ainsi, sans le vouloir, au lieu d'un titre d'opprobre, un véritable titre d'honneur. Janissaires de l'Église, c'est-à-dire corps d'élite, corps intrépide, corps fidèle entre tous, qui, dans les grandes batailles, aux heures critiques et décisives, meurt et ne se rend pas.

Mais ce n'est pas simplement l'esprit d'obéissance et de discipline qu'il faut louer chez les Jésuites dans l'appui qu'ils donnèrent à Mgr de Laval contre les souteneurs du trafic alcoolique. Il faut saluer en eux les soldats d'une cause religieuse et nationale. La traite de l'eau-de-vie était un fléau pour la Nouvelle-France. Elle abrutissait les sauvages et démoralisait les Français. Elle paralysait la colonisation et infligeait à notre petit peuple une déperdition désastreuse d'énergie virile. Aucun avantage commercial ne pouvait compenser de tels maux. En essayant de les prévenir, Mgr de Laval agissait comme un grand évêque et un grand patriote. Et les Jésuites, en lui donnant tout leur concours, ont mérité de partager l'hommage que lui doivent et que lui décernent l'histoire et la postérité !

Mesdames et Messieurs, voilà l'œuvre apostolique, voilà l'œuvre sociale et nationale accomplie par les Jésuites dans la Nouvelle-France jusqu'à l'heure, marquée dans les décrets divins, où notre ancien régime s'écroula pour faire place à un régime nouveau. Comme si leur fortune eût été liée à la nôtre, eux aussi subirent, presque en même temps, un douloureux cataclysme, qui, succédant à l'autre, les condamna parmi nous à une longue agonie. Tandis que nous luttions pour la vie, ils mouraient lentement. Et un jour vint où la compagnie de Jésus ne fut plus au Canada qu'un glorieux souvenir. Les années s'écoulèrent, années de combats et d'épreuves pour la nationalité canadienne. Notre survivance, d'abord incertaine, s'affirma graduellement, s'accentua, se manifesta,

s'imposa, et finit par devenir un fait non seulement accompli, mais reconnu et accepté. Pendant ce temps, la Compagnie de Jésus, de son côté, avait vu des jours plus cléments succéder aux jours d'orage. Après l'ère des bouleversements et des sanglantes hécatombes, vint l'ère des réparations et des restaurations. La Société illustre fondée par saint Ignace était bien l'une des institutions qu'il importait de relever. A la voix d'un saint pontife, qui avait connu toutes les extrémités des choses humaines, elle reprit dans le monde son nom et sa mission bienfaisante. Tour à tour l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la France, virent reparaître au soleil de l'action publique l'Institut dont la destinée semble être d'inspirer à la fois la vénération et la haine. Mais, comme naguère, l'Europe ne pouvait suffire à son zèle. L'Amérique ne devait pas tarder à attirer de nouveau son activité et son ardeur renaissantes. Et dans cette Amérique, la terre sacrée qui avait bu le sang de ses martyrs sollicitait plus irrésistiblement son cœur.

Cette terre avait changé de nom, mais elle n'avait pas changé d'âme. Elle ne s'appelait plus la Nouvelle-France, mais elle était toujours française et toujours croyante. Un lien mystérieux avait continué de les unir, malgré les événements, malgré les années de deuil et de séparation. Aussi, lorsqu'en 1842, les Pères de la Compagnie de Jésus, répondant à l'appel d'un saint évêque, foulèrent de nouveau les rives du Saint-Laurent, le Canada catholique tressaillit d'émotion. Tout un passé d'héroïsme et de gloire s'évoquait soudain. C'était comme un recommencement d'histoire, une résurrection où l'action providentielle apparaissait manifeste. Et les grandes figures des Brébeuf, des Jogues, des Lalemant, des Chabanel, des Garnier, des Daniel, des Goupil, des Lalande, sortant du demi-jour de nos vieilles annales, reparaissaient dans une lumière nouvelle, dans un plus radieux rayonnement.

Pendant que leurs successeurs reprenaient ici leur œuvre, non plus sans doute en luttant contre la barbarie, mais en se dévouant à l'éducation, au ministère des âmes et de la parole sacrée, les apôtres de notre âge héroïque se voyaient l'objet d'une recrudescence d'admiration. Et ainsi, la mémoire vénérée des Jésuites d'autrefois planant sur les labeurs des Jésuites d'aujourd'hui, les oblations sanglantes du passé fécondant les œuvres saintes du présent, l'anniversaire glorieux du jour où s'effectua l'impérissable alliance des fils de saint Ignace avec le petit peuple canadien-français, apparaissait et grandissait à l'horizon. Cet anniversaire mémorable, ce nouveau tricentenaire plein d'émouvantes réminiscences, nous en commençons ce soir la commémoration pieuse. Et voici en même temps qu'à travers l'océan nous parvient l'écho d'une acclamation grandiose. Pendant qu'à Québec, pendant qu'au Canada, nous offrons notre hommage national à ceux qui ont été nos Pères dans la foi, là-bas, à Rome, au centre de la catholicité, dans la ville Éternelle, l'Église notre mère les fait monter sur ses autels. Admirable et sublime coïncidence ! Nous voyons luire le jour tant désiré où les portes du Panthéon catholique s'ouvrent pour les saints de chez nous. Nos martyrs reçoivent l'auréole de la béatification. Et ils la reçoivent au moment même où notre reconnaissance leur décerne la couronne réservée aux bienfaiteurs de la patrie.

Puisse cette double apothéose laisser dans nos âmes autre chose qu'un sentiment d'émotion fugitive. Et puisse-t-elle imprimer dans nos cœurs un attachement plus profond et plus indestructible à cette foi nationale qui a été notre salut dans le passé, et qui reste notre meilleure promesse d'avenir !

---

## PROMENADE HISTORIQUE

29 JUIN, A 1 HEURE 30 DU SOIR

*L'on a vu que le programme des fêtes du tricentenaire des Jésuites, à Québec, devait se dérouler pendant trois jours, soit les 22, 23 et 24 juin 1925. Le mardi après-midi, 23 juin, était le jour consacré à une promenade historique en automobile, sous la présidence d'honneur de son Excellence le lieutenant-gouverneur Narcisse Pérodeau et sous la direction de M. G.-E. Marquis et des Guides historiques de Québec.*

*Les pèlerins qui eurent l'avantage de faire cette promenade, vimeront sans doute à lire les précis historiques qui furent donnés à chacun des arrêts, et ceux qui en furent privés pourront, en parcourant les quelques pages suivantes, retracer par la pensée le pieux pèlerinage exécuté à cette occasion par plus de deux cents visiteurs de Québec et de l'étranger, au milieu desquels figuraient un grand nombre de membres du clergé et l'élite de la société.*

*Les RR. PP. Jésuites de Québec avaient demandé aux Guides historiques de bien vouloir prendre la direction de cette promenade, et ceux-ci furent heureux d'accepter l'invitation qui leur était faite. C'est donc avec eux que nous allons refaire cette randonnée, en rappelant brièvement, à chaque endroit où la foule s'arrêta, les paroles qui furent prononcées par le guide choisi à cette fin, de même que par les autorités religieuses et civiles qui reçurent les visiteurs avec cordialité et respect.*

*Le rassemblement des automobiles avait été fixé pour 1 heure 30 en face du Parlement de Québec, et c'est de là que la bienvenue*

*fut souhaitée aux visiteurs par le directeur des Guides et que l'on salua, avant de se mettre en route, deux statues qui sont incrustées dans l'avant-corps principal du Palais Législatif l'une rappelant le Père Jean de Brébeuf, S.J., et l'autre le Père Jacques Marquette, S.J.*

*C'est M. Pierre Desrosiers, président de l'Association des Guides Historiques de Québec, qui ouvrit la série des précieuses historiques que l'on devait présenter au cours de cette promenade.*

### LE PÈRE JEAN DE BRÉBEUF, S.J.

Jean de Brébeuf naquit le 25 mars 1593 à Condé-sur-Vire dans la Normandie, d'une illustre famille de valeureux guerriers. Il comptait parmi ses ancêtres plus d'un gentilhomme qui s'étaient fait un nom sur les champs de bataille.

Enfant de bénédiction, il devait y ajouter une gloire nouvelle, la plus pure, la plus éclatante. Le 8 novembre 1617, à l'âge de 24 ans, après deux ans de philosophie et deux ans de théologie morale, il entra au noviciat des Jésuites de Rouen, où il fut professeur et remplit différentes charges. Il fut reçu prêtre le 25 mars 1623.

Issu d'une race guerrière, le Père de Brébeuf voulait combattre par la parole et conquérir des âmes même au prix de son sang.

Discipline, abnégation, noblesse et largeur de sentiments, ardeur de la charité, mépris de la fatigue, de la souffrance, du danger de la mort, courage indomptable et calme sérénité au sein des plus violentes situations, toutes ces grandes choses auxquelles on reconnaît l'apôtre, il les posséda à un haut degré.

Les Récollets avaient appris par leur propre expérience que, pour réussir auprès des sauvages, il fallait avoir de quo

leur donner ; et ils conclurent qu'au défaut des religieux de S. François, à qui leur règle défend d'avoir des rentes, ils devaient introduire dans leur mission une communauté capable de s'entretenir, par ses propres revenus, pourvoir à l'entretien et à la nourriture des enfants sauvages qu'on formerait dans les nouveaux séminaires, et assister les nouveaux convertis.

Ils jugèrent que parmi les religieux rentés, ceux de la Compagnie de Jésus seraient les plus capables et les plus propres, par leur zèle et leur crédit, d'apporter au mal un remède efficace. Ils résolurent donc de s'adresser à eux et de les inviter à venir partager leur apostolat.

Le choix des Jésuites fut fort critiqué en France et dans la colonie. Enfin, le Père Coton, provincial de Paris, désigna pour le premier départ, les Pères Chs Lalemant, Ennemond Massé et Jean de Brébeuf et deux coadjuteurs : François Charton et Gilbert Buret.

Le Père de Brébeuf est le plus jeune de tous ; il deviendra le plus illustre par la grandeur de ses vertus et l'héroïsme de sa mort.

Embarqués à Dieppe, le 25 avril 1625, les Jésuites arrivent à Québec le 19 juin et sont reçus par les Récollets qui leur donnent l'hospitalité à leur résidence de Notre-Dame-des-Anges (site de l'Hôpital-Général actuel).

Désireux de commencer au plus tôt l'évangélisation des sauvages, le Père de Brébeuf se livre surtout à l'étude des langues indigènes et va passer, dans ce but, la rude saison d'hiver 1625-26 sous la tente des Algonquins, dans la région du Haut St-Maurice.

L'année suivante (1627), il remonte le St-Laurent et l'Outaouais jusqu'au pays des Hurons et, pendant deux ans, demeure seul, dans un isolement complet, au milieu des sauvages qu'il ne connaissait pas et dont il ignorait la langue.

Il les suit à la chasse sous les feux du soleil ou au milieu des neiges ; jour et nuit il visite les malades et prêche la parole de Dieu. La souffrance, la faim, la soif, tous les dangers et la mort le menacent à chaque instant : son existence est un sacrifice perpétuel.

En 1629, Québec tombe au pouvoir des Anglais; il faut rentrer en France. Quatre ans après, en 1633, le Père de Brébeuf revient au Canada, et sa première pensée est de revoir sa chère mission huronne. Ce ne fut que l'année suivante qu'il obtint son passage sur les canots indiens.

Le voyage fut long et pénible. Malgré sa constitution de fer et son courage indomptable, le Père de Brébeuf se demanda plus d'une fois s'il arriverait au terme de son voyage, s'il ne succomberait pas en route de misère et de lassitude. Parvenu sur les rives de la baie du Tonnerre, il fut débarqué sur le rivage désert et laissé seul sans ressource et sans abri. Enfin, il arrive dans les villages hurons et commence l'évangélisation et la conversion de ce peuple. C'est là, parmi les sauvages, qu'il passera la majeure partie de son temps jusqu'au 16 mars 1649, date de son martyre.

Misères, privations, toujours en face de la mort la plus cruelle, telle est la vie du Père de Brébeuf pendant les quinze dernières années de sa vie. On ne trouvera dans aucune des missions répandues alors sur la vaste surface du globe une vie aussi dure, aussi pénible que celle des apôtres de l'Amérique du Nord au pays des Hurons.

En lisant les *Relations* on comprend tout ce qu'il y a de vrai dans ces quelques lignes du Père Jérôme Lalemant : « On aimerait mieux recevoir un coup de hache sur la tête que de mener des années durant la vie qu'il faut mener ici tous les jours, travaillant à la conversion des barbares. »

Enfin, au printemps 1649, les Iroquois décidèrent de détruire complètement la tribu huronne. Le 16 mars, ils attaquent en nombre considérable les faibles bourgades de

St-Ignace et de St-Louis. Le Père de Brébeuf est saisi par les barbares, attaché à un poteau et subit pendant trois heures les plus affreux supplices.

Pour l'empêcher de parler et de prêcher, ils lui coupent les lèvres, la langue, le nez ; ils lui fendent la bouche jusqu'aux oreilles ils enfoncent dans sa gorge un fer rouge et mettent dans sa bouche des charbons enflammés.

On lui enlève la peau de la tête en forme de couronne, puis on verse par trois fois sur sa tête de l'eau bouillante; on suspend à son cou un collier de haches rougies au feu.

Enfin, on entoure son corps d'écorces enduites de résine auxquelles on met le feu, afin de griller lentement le martyr. Un chef lui ouvre le côté, arrache le cœur et le dévore pour se donner du courage, tandis que les sauvages boivent le sang qui coule de la plaie.

Le Père de Brébeuf expira le mardi, 16 mars 1649, vers 4 heures du soir, à l'âge de 56 ans.

« Dans toute l'histoire du Canada, on ne rencontre pas de plus grande figure, » dit Ferland, « et la vérité qui ressort de sa vie sublime est que ce missionnaire recélait un cœur de saint et de héros. »

Pendant sa vie de missionnaire, le Père de Brébeuf avait baptisé à lui seul plusieurs milliers de sauvages, dont le plus grand nombre était des Hurons.

---

*A côté de la statue du Père de Brébeuf, dans la tour centrale des édifices du parlement, l'on voit celle du Père Jacques Marquette, dans l'attitude d'un marin qui montre à des compagnons quelque chose dans le lointain. C'est probablement l'embouchure de la rivière Wisconsin que désigne le compagnon de Joliet, dans le geste que rappelle la statue, puisque c'est à cet endroit que les deux illustres découvreurs, après avoir*

*compris que le Mississipi, jadis appelé "rivière de la Conception" par le Père Marquette, allait se jeter dans le golfe du Mexique et non, comme ils l'avaient espéré, dans l'Océan Pacifique. C'est M. Roland Croteau, professeur, qui devait rappeler brièvement la vie et les travaux du Père Jacques Marquette, à la foule réunie en face du Palais législatif.*

### LE PÈRE JACQUES MARQUETTE, S.J.

Depuis 1916, l'avant-corps, dédié à Jacques Cartier; de nos édifices parlementaires porte la statue du révérend Père Jacques Marquette, Jésuite.

Voici, brièvement racontée la vie de ce Jésuite qui a été remarquable par ses œuvres apostoliques et aussi par ses expéditions lointaines.

Le Père Marquette naquit en France en 1637. A dix-sept ans, il entra dans la compagnie de Jésus, et à 29 ans, c'est-à-dire en 1666, il venait dans la Nouvelle-France et il était dirigé sur les Trois-Rivières.

Bientôt appelé, il partait pour la mission lointaine du Lac Supérieur, à la Pointe du St-Esprit, où il demeura pendant deux ans. Dans cette mission, située à plus de 600 lieues du dernier poste avancé français, il y avait plus de 1,800 Indiens à évangéliser.

En quittant la mission de la Pointe du St-Esprit, il s'en vint à la fameuse mission de Michillimackinac. C'est là que Joliette vint le rejoindre le 8 juillet 1672 et c'est de là qu'ils partirent tous deux avec cinq compagnons, au printemps de 1673, pour le grand voyage d'exploration qui devait amener la découverte du fleuve Mississipi. Ils s'embarquèrent donc le 17 mai 1673, dans deux canots d'écorce, traversèrent le lac Michigan dans sa longueur, du nord au sud, descendirent par les rivières Minominie, des Renards et Wisconsin (cette dernière déjà découverte par Nicolet en

1639), et rencontrèrent le Mississipi, le 17 juin suivant et découvrirent successivement les confluent du Missouri, de l'Ohio et de l'Arkansas, où ils arrivèrent vers la mi-juillet.

Ayant obtenu la certitude, après information prise, que le grand fleuve Mississipi se jetait dans le golfe du Mexique et non sur les côtes de la Virginie ou dans le golfe de Vermillon, ils résolurent de rebrousser chemin.

C'est Cavelier de La Salle, naguère scolastique jésuite, qui devait, neuf ans plus tard, compléter la découverte et déboucher sur le golfe du Mexique. Au retour, Joliet et Marquette modifièrent leur itinéraire en remontant la rivière des Illinois, s'arrêtant à Kaskaskia, où Marquette allait bientôt revenir fonder une mission, et parvinrent jusqu'à l'endroit où plus tard devait s'élever la ville de Chicago, puis enfin revinrent au point de départ, c'est-à-dire à Michillimackinac. Les explorateurs avaient fait en moyenne une vingtaine de milles par jour à la descente et une dizaine au retour, ayant parcouru, en 135 jours, en canot d'écorce, une distance de 2,767 milles, (distance de Montréal à Liverpool, Ang.).

Les Américains considèrent le Père Marquette comme un de leurs héros les plus célèbres. Partout ils lui ont élevé des statues, dressé des temples et gravé son nom.

C'est d'abord sur la berge orientale du Mississipi, face à la rivière Wisconsin, que l'on voit se dresser une statue géante du Père Marquette.

Une autre sur l'île Makinaw rappelle aux touristes le départ de l'immortelle expédition. Une troisième orne la façade du capitol de Washington. C'est le Père Marquette qui personnifie l'État du Wisconsin dans la capitale fédérale.

Un chemin de fer de la région du Détroit porte le nom de *Père Marquette*. A Milwaukee, ville fondée par un Canadien

du nom de Juneau, il y a une université qui porte le nom de *Université Marquette*.

Enfin, à Chicago, l'un des plus somptueux gratte-ciel au portique de marbre, porte encore le nom du fameux missionnaire-découvreur.

Et un peu partout, dans l'état du Wisconsin, et ailleurs, l'on voit des villes, des comtés, des rivières, des diocèses, etc., s'honorer du nom de Marquette.

Bien que Joliet fût considéré à bon droit comme le chef de l'expédition dont nous venons de parler, on incline de plus en plus à reconnaître que Marquette en fut l'âme dirigeante. Celui-ci revint malade de son expédition. Cela ne l'empêcha pas d'entreprendre un deuxième voyage pour se rendre chez les Illinois. En route, il s'arrêta à l'endroit où s'élève aujourd'hui Chicago, où il passa l'hiver. En avril 1675, il se rendit à Kaskaskia, pour y fonder une mission, sous le vocable de la Mission de la Conception des Illinois. Il avait une grande dévotion à l'Immaculée Conception, et quand il entreprit son long voyage de 1673, c'était sous la protection et sauvegarde de la sainte Vierge Immaculée. Il promit même d'appeler « rivière de la Conception » le cours d'eau dont il poursuivait la découverte, et de fait, si son désir n'a pas prévalu, du moins la première carte tracée par lui porte le nom cher à son cœur. Le Père Marquette ne put terminer sa course en 1675 et il fut contraint, par la maladie, de revenir sur ses pas avec deux de ses compagnons, et il expirait quelque temps après sur les bords du lac Michigan, à un endroit qui s'appela longtemps Marquette, connu ensuite sous le nom de Luddington, un de ces glorieux inconnus qui n'ont rien fait et passent quand même à la postérité.

Dix ans plus tard, une expédition indienne vint chercher les restes du Père Marquette et les transportait à Michillimackinac. Ce fut une apothéose.

Québec n'a pas oublié le Père Marquette puisqu'on lui a érigé une statue, mais nous n'avons pas rendu au grand missionnaire découvreur qui nous appartient à nous plutôt qu'aux Américains, un hommage aussi complet qu'il le mérite, car si Marquette a sa statue au panthéon québécois, elle ne porte pas même son nom, puisque depuis neuf ans, celui du Père Viel, Récollet, qui a aussi son mérite, (1) figure à sa place. Mais la gloire de l'un ne devrait pas être échangée pour celle de l'autre, et c'est pourquoi nous espérons qu'un jour nous verrons l'inscription du Père Marquette figurer vis-à-vis son bronze sur la façade du Parlement de Québec.

---

*En quittant les terrains du Palais législatif de Québec, a longue suite d'automobiles (au-delà de cinquante) se dirigea, précédée de l'autobus qui portait les Guides historiques, vers Sillery, pour s'arrêter tout d'abord en face du monument de l'Archange St-Michel, érigé dans le parterre du couvent des SS. Ste-Jeanne d'Arc. Ce monument fut élevé à cet endroit pour rappeler le nom du fief St-Michel et aussi la première église de Ste-Foy, qui fut en même temps celle de Sillery, église placée sous la protection de St-Michel, patron du commandeur de Sillery, et qui fut dédiée à St-Michel, chef des phalanges célestes. M. Georges Grenier, comptable, profitait de cet arrêt pour rappeler certaines missions établies par les Jésuites dans la banlieue de Québec, mais où les promeneurs n'auraient pas eu le temps de se rendre ce jour-là. Partout où les Hurons allèrent s'établir, après l'exil de 1650, quand la férocité des Iroquois les força à quitter la Huronnie, les Jésuites les accompagnèrent.*

(1) Le Père Viel fut massacré et noyé avec son néophyte Ahuntsic le 25 juin 1625, au Sault-au-Récollet, rivière des Prairies.

## PÉRÉGRINATIONS DES HURONS

DE 1650 à 1673

Les Hurons furent tout d'abord évangélisés par les Récollets, c'est-à-dire de 1615 à 1626.

Après cette date, les Jésuites leur vinrent en aide et ce sont eux qui ont formé la plupart des missions ou bourgades de la Huronnie, au sud et à l'est de la baie Georgienne.

A partir de 1794 ce sont les prêtres séculiers ou les curés de la Jeune-Lorette qui prennent charge du reste de la tribu huronne, qui s'est fixée définitivement à ce dernier endroit. Avant 1650, la tribu huronne demeurait, comme nous l'avons vu il y a un instant, dans les pays d'en-haut, sur les bords du lac Huron, et c'est là que les missionnaires allaient les rejoindre pour apprendre leur langue et les évangéliser.

Pendant les années de 1648 et 1649, les Iroquois massacrèrent près de 1,100 Hurons, et les bourgades de St-Joseph et de St-Ignace furent en quelque sorte rasées, et les Pères Daniel, de Brébeuf, Lallemant, Garnier et Chabanel, martyrisés.

C'est sur l'instigation du Père Paul Ragueneau que les tribus huronnes quittèrent la Huronnie, en 1650, pour venir s'établir à Québec, sous la protection des canons du fort St-Louis. Ils étaient près de trois cents.

Le séjour des Hurons à Québec, jusqu'au printemps de 1651, imposa une lourde charge aux communautés religieuses et aux citoyens, et réduisit la ville à l'état de famine.

Leur départ pour l'île d'Orléans, où le Père Chaumonot les rejoignit le 25 mars 1651, vint diminuer la préoccupation des Français.

A l'endroit nommé l'Anse-du-Fort, sur une terre qui appartenait aux Jésuites, s'éleva bientôt un village huron

auquel on donna le nom de Ste-Marie, en souvenir de la patrie abandonnée.

Le nombre des habitants s'éleva bientôt de quatre cents à six cents, car outre les Hurons des Trois-Rivières et de Beauport, un grand nombre de fugitifs vinrent les rejoindre.

Mais la paix ne devait pas durer longtemps. Les Iroquois, leurs ennemis implacables, venaient bientôt les attaquer.

En effet, le 20 mai 1656, quatre-vingts Hurons travaillant aux champs sont attaqués à l'improviste ; plusieurs sont tués et les autres amenés prisonniers. La frayeur engage ceux qui restent à abandonner l'île. Les uns s'unissent aux vainqueurs, pendant qu'environ cent cinquante reviennent à Québec où ils demeurent de nouveau, de 1660 à 1666, près du fort St-Louis, c'est-à-dire à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Bureau de Poste de la Haute-Ville.

En 1666, ils se déplacent de nouveau pour aller s'établir à Beauport, à Notre-Dame-des-Neiges, aujourd'hui Bourg-Royal. A cet endroit, où ils sont demeurés deux ans, ils élevèrent une humble chapelle, et leurs cabanes étaient groupées autour de cette chapelle.

Dans toutes ces pérégrinations, ils sont accompagnés des Pères Jésuites, et c'est surtout le bon Père Chaumonot qui les console.

En 1668, ils quittent Notre-Dame-des-Neiges et s'en vont s'établir sur la côte St-Michel, le long de la route du Vallon, où ils fondent la mission de Notre-Dame-de-Foi. Sur la côte St-Michel, on donna aux sauvages un assez vaste terrain pour qu'ils pussent y vivre commodément.

Encore ici, les Hurons, sous la conduite du Père Chaumonot, érigent une chapelle d'écorce. Pour récompenser les sauvages de leur fidélité et de leur grande foi, le Père Verancourt envoie d'Europe, au Père Chaumonot, une statue de la sainte Vierge, faite du bois même du chêne où l'on avait trouvé la miraculeuse Notre-Dame-de-Foi, près Dinan.

C'est alors que le Père Chaumonot forma le dessein de bâtir une chapelle sous le nom de Notre-Dame-de-Foi, nom qui fut conservé plus tard quand fut érigée la paroisse actuelle de Notre-Dame-de-Ste-Foy.

Cette statue fut l'objet d'une grande vénération, non seulement pour les sauvages, mais pour tous les fidèles des alentours qui venaient à l'église de Notre-Dame-de-Foy, pour la vénérer. Les aumônes qu'ils y laissaient permirent bientôt au Père Chaumonot d'achever et d'ornez la chapelle.

Enfin, les Hurons quittaient de nouveau leur mission de Notre-Dame-de-Foy en 1673, pour aller s'établir à quelques milles plus haut, sur un terrain de la seigneurie des Jésuites appelée alors St-Gabriel, à trois lieues de Québec vers le nord-ouest, c'est-à-dire à l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Notre-Dame-de-l'Annonciation-de-l'Ancienne-Lorette.

\*

\* \*

Le monument St-Michel, érigé sur ce terrain, il y a trois ans (1922), grâce au R. P. Marie-Clément, qui prit alors l'initiative de ce mouvement patriotique, ce monument St-Michel rappelle que l'endroit où il s'élève fait partie de l'ancien fief St-Michel ; mais un autre souvenir encore plus touchant se rattache à ce monument : c'est que, dans l'Anse de Sillery, s'élevait jadis une chapelle érigée par le Père Massé, «qui en fut, dit un historien, l'architecte, le maçon, le scieur de bois et l'homme à tout faire,» chapelle placée sous le vocable de St-Michel, patron du commandeur de Sillery, plus tard l'abbé Noël-Brulard de Sillery, qui fit des dons considérables aux Jésuites, ce qui leur permit d'ériger cette chapelle et la maison que les pèlerins verront au prochain arrêt.

*Nul endroit n'est plus cher aux Jésuites que l'Anse de Sillery, parce qu'à cet endroit se rattachent bien des souvenirs de leur mission de jadis. En effet, c'est ici que, dès les premiers temps de la colonie, l'on vit s'élever presque ensemble une chapelle, un monastère et un hôpital. Aujourd'hui encore, la maison des Jésuites, qui est devenue la propriété de la Commission Historique de la province de Québec, y est conservée comme une relique, et un monument, érigé au centre même de la place où s'élevait la chapelle des Jésuites, rappelle le souvenir du Père Ennemond Massé, premier missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans la Nouvelle-France. M. Charles-Auguste Plante, professeur, avait bien voulu rappeler cette page au millier d'auditeurs qui se pressaient entre la maison des Jésuites et le monument, en ce moment. Une grande partie des paroissiens de Sillery s'étaient fait un devoir et un honneur d'assister à cette fête du souvenir, et tout le long de la route, les édifices étaient décorés de nombreux drapeaux, pour saluer le passage des pèlerins.*

*Rappelons que l'antique maison des Jésuites a été convertie en musée historique, et que M. Pierre-Georges Roy, secrétaire de la Commission historique, de même que M. C.-J. Simard, membre de cette Commission, reçurent les visiteurs et leur firent voir les nombreux souvenirs que l'on a déjà accumulés dans cette demeure, la plus vieille sans doute de tout le Canada, puisqu'elle fut érigée en 1637.*

## LE PÈRE ENNEMOND MASSÉ, S.J.

### PREMIER MISSIONNAIRE

Né à Lyon en 1575, Ennemond Massé se fit Jésuite à l'âge de 20 ans, le 22 août 1595, après son cours de philosophie à Tournon.

Ordonné prêtre en 1603, il est envoyé à Lyon où il exerce jusqu'en 1608 les fonctions de ministre et de procureur. En 1608, on le donne pour compagnon au Père Coton, à Paris, mais il demande à venir au Canada.

Le 21 janvier 1611, il embarque à Dieppe sur le vaisseau *La Grâce de Dieu*, en compagnie du Père Biard, pour Port-Royal, Acadie.

Le 22 mai 1611, jour de la Pentecôte, *La Grâce de Dieu* entre dans la rade de Port-Royal, après quatre mois de traversée. Avec les Pères Biard et Massé, la Compagnie de Jésus mettait pied sur la terre canadienne, sur ce rude champ de labeur et d'épreuve, où pendant plus d'un siècle et demi elle travaillera et souffrira pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pendant trois ans, ils s'occupent de la conversion des sauvages (Micmacs et Souriquois). En 1614, ils sont transportés en France. Le Père Massé va demeurer à La Flèche. Le 19 juin 1625, il arrive à Québec en compagnie des Pères Lalemant et de Brébeuf. Il va demeurer chez les Récollets, à leur résidence de Notre-Dame-des-Anges (site actuel de l'Hôpital Général) jusqu'en 1626.

En 1626, les Jésuites construisent leur résidence de Notre-Dame-des-Anges (où se trouve le monument Cartier-Brébeuf aujourd'hui).

« Homme à tout faire, au besoin bon scieur de bois, bon calfeutreux et bon architecte, » le Père Massé aide à la construction.

De 1626 à 1629, le Père Massé s'occupe de l'évangélisation des sauvages autour de Québec, des travaux de construction et de défrichement sur la concession de Notre-Dame-des-Anges et de l'étude des langues algonquine et montagnaise.

On surnomma le Père Massé « le Père utile » parce qu'il dressait les plans, surveillait la coupe et l'équarrissage du bois et dirigeait les travaux.

A la prise de Québec par les Kertk, le Père Massé est transporté en France avec ses compagnons et va résider à La Flèche.

De retour au Canada en 1633, il est chargé, par le Père Le Jeune, de relever de ses ruines la résidence et la chapelle de Notre-Dame-des-Anges.

De retour dans la colonie en 1633, Champlain construisit la chapelle de Notre-Dame-de-la-Recouvrance, à la Haute-Ville. A quelques pas de la chapelle, le Père Le Jeune fait bâtir une petite résidence pour le service de la paroisse, dont il confie l'administration aux Pères Chs Lalemant, Massé et de Nouë. Le Père Massé desservit donc la première paroisse canadienne de la Nouvelle-France.

Pendant que les Jésuites tentaient d'instruire de jeunes Hurons dans le pensionnat qu'ils avaient ouvert à grande peine à Notre-Dame-des-Anges, de 1633 à 1639, plusieurs familles d'Algonquins et de Montagnais s'étaient fixées à quatre milles en haut de Québec. Le plan du Père Le Jeune était de les former en corps de village auprès des établissements français, à l'abri des incursions des Iroquois. Là, au centre de terres cultivables, on élèverait l'église, le presbytère et on bâtirait des maisons pour loger les sauvages et des granges pour leurs récoltes. Le Père Le Jeune espérait que ces premiers colons en attireraient d'autres et qu'ainsi on arriverait avec le temps à créer des paroisses florissantes.

Vers le milieu de l'anse appelée alors Kamiskaoua Ouan-gachit, il y avait un site délicieux et des plus commodes pour une réduction. C'est là qu'en 1637, le Père Le Jeune jeta les fondements de la résidence des Pères (maison donnée à la Commission des Monuments Historiques par la succession Dobell).

Le Père Massé (surnommé l'architecte, le maçon, le scieur de bois, l'homme à tout faire) fut chargé de dresser les plans de la résidence et de la nouvelle chapelle. On nomma la

mission St-Joseph de Sillery, en souvenir de son fondateur, M. le commandeur de Sillery. La chapelle fut placée sous le vocable de St-Michel, patron du commandeur.

Le Père Massé consacra les neuf dernières années de sa vie à l'évangélisation et à l'instruction des sauvages Algonquins et Montagnais.

Ce prêtre vénérable, décédé à l'âge de 72 ans, le 12 mai 1646, est le seul qui ait été inhumé dans l'église de Sillery, car à l'époque où il vivait, ses confrères, appelés ailleurs par les devoirs de l'apostolat, avaient rarement l'occasion de venir rendre le dernier soupir dans la maison d'où ils étaient partis.

Les ossements du Père Massé ont été heureusement retrouvés dans l'automne de 1869, et le 26 juin 1870, avait lieu la consécration religieuse du monument.

\*

\* \*

En face du monument Massé se trouve l'ancienne résidence des RR. PP. Jésuites, bâtie en 1637. Elle fut aussi érigée par M. l'abbé Noël Brulard, commandeur de Sillery, et les Jésuites en prirent possession en 1638. L'église, ou plutôt la petite chapelle, avait reçu le nom de St-Michel-Archange, et cette église, de même que la résidence et l'hôpital de l'Hôtel-Dieu dirigé par les Hospitalières, furent détruits par un incendie le 16 juin 1657. Toutefois, la résidence des Pères Jésuites fut reconstruite en se servant des mêmes murs, et c'est cette même maison, encore solide, que la succession Dobell offrait gracieusement, il y a une couple d'années, au Gouvernement de Québec, à titre de monument historique. A son tour, le Gouvernement en a confié la garde à la Commission des Monuments historiques de la Province, qui doit la faire restaurer quelque peu, sans en changer le cachet, et y réunir des photographies et des cartes

rappelant le séjour des Jésuites et des Hurons à cet endroit.

Cet établissement de Sillery fut abandonné vers les premières années du siècle dernier, c'est-à-dire vers 1800, mais la maison des Pères fut toujours conservée. Les murs de l'église, qui étaient d'une solidité étonnante, furent démolis quelques années plus tard, mais on en voyait encore les restes qui s'élevaient au-dessus du sol vers 1840.

Le monument que l'on voit en face de la résidence des Jésuites rappelle non seulement la mémoire du Rév. Père Ennemond Massé, mais aussi celle du commandeur de Sillery, comme l'indiquent d'ailleurs les inscriptions que l'on y remarque. Ce monument fut érigé le 26 juin 1870, grâce à la générosité des habitants de Sillery, qui souscrivirent à cette fin la somme de \$500.00.

Vers 1870, les ruines de l'hôpital et du monastère furent rasées, c'est-à-dire à l'époque où un monument était élevé à cet endroit. Les poteaux de pierre qui ceignent le monument indiquent le contour des fondations de l'ancienne chapelle de St-Michel.

Les ossements du Père Massé reposent dans une voûte de briques blanches, sous le monument.

---

*De l'Anse de Sillery, les promeneurs se dirigèrent vers Ste-Foy, où leur arrivée fut saluée par les cloches de l'église et une foule nombreuse qui les attendait sur la place publique. M. le chanoine Henri-A. Scott, curé de Ste-Foy, invita les pèlerins à pénétrer à l'intérieur de son église pour leur montrer certaines reliques que possède ce sanctuaire, et leur donner connaissance de documents qui en attestent l'authenticité. L'on sait que le curé actuel de Ste-Foy est un historien dont les travaux sont depuis longtemps reconnus comme l'exacte expression de la vérité. Inutile d'ajouter que les renseignements qu'il voulut*

*bien donner à cette occasion furent goûtés au plus haut point. L'ancienne chapelle de la mission des Hurons s'élevait jadis un peu au nord-est de l'église actuelle, soit à la rencontre, ou tout près de la rencontre, du chemin de Ste-Foy et de la route du Vallon. Ils demeurèrent à cet endroit pendant deux ans, soit de 1668 à 1670, et c'est là que fut installée et vénérée, pour la première fois, cette statue de la Vierge appelée Notre-Dame-de-Foi, que le Père de Vérancourt avait envoyée d'Europe au Père Chaumonot, de la mission des Hurons.*

*Tous ces faits et bien d'autres furent rappelés par M. le chanoine Henri.-A. Scott, et les pèlerins défilèrent ensuite, tour à tour dans le bas-chœur, pour examiner de plus près les souvenirs et les reliques que l'on avait installés là, afin de les faire voir aux visiteurs.*

*Au sortir de l'église, la longue suite d'automobiles se dirigea vers l'Ancienne-Lorette, où elle fut rencontrée presque à mi-chemin par de nombreux cavaliers, qui venaient saluer et souhaiter la bienvenue aux pèlerins, au nom des paroissiens de l'Ancienne-Lorette. Arrivés au village, les promeneurs sont reçus encore une fois au son des cloches et par les autorités religieuses et civiles. Une grande foule est massée sur la place de l'église et, partout, l'on voit de nombreux drapeaux, de même que des tableaux fixés aux murs extérieurs de l'église, qui rappellent, l'un la mission des Jésuites à cet endroit, et l'autre le martyre des huit Jésuites béatifiés le 21 juin 1925. Pendant que les pèlerins font le tour de l'église, à l'intérieur, et examinent la beauté de ses grandes lignes, de même que la richesse de ses décorations, à l'extérieur une fanfare fait entendre ses accents joyeux. Mais comme chaque arrêt doit être court, les gens sont priés de se grouper en face de l'église, et là, M. Athanase Guy, fonctionnaire public, rappelle brièvement le séjour des Jésuites et de la mission huronne à cet endroit, séjour qui dura exactement vingt-cinq ans ; pendant ce temps la mission porta le nom de Bourg-de-Marie. C'est à*

*cet endroit que le Père Chaumonot avait installé, dans la chapelle, la statue de la Madone de Lorette d'Italie. Il semble bien que cette statue soit disparue, quoique l'on prétende le contraire. Toutefois, le dernier mot des chercheurs n'a pas encore été dit à ce sujet.*

LES HURONS A NOTRE-DAME-DE-L'ANCIENNE-  
LORETTE, DE 1673 A 1697,  
SOIT PENDANT VINGT-CINQ ANS.

Le 2 novembre 1667, Robert Giffard, seigneur de la seigneurie St-Gabriel, concédait aux RR. PP. Jésuites la concession St-Gabriel, du comté de Québec.

C'est pourquoi les Jésuites dirigèrent de ce côté les Hurons, qui étaient jusque-là établis sur la côte St-Michel, aujourd'hui Ste-Foy.

Les peuplades de langue huronne plaçaient autant que possible leurs bourgades sur un coteau protégé par un ravin et près d'un cours d'eau.

Après quinze à vingt ans, lorsque le bois était détruit dans les environs et les champs épuisés par la culture, ils se rapprochaient de la forêt et des terres encore vierges.

En effet, c'est ce qui arriva pour les Hurons de Ste-Foy qui décidèrent d'émigrer, vu le manque d'eau et l'éloignement du bois, en 1673.

Le site de leur nouvelle demeure fut donc choisi dans la seigneurie St-Gabriel appartenant, comme nous l'avons vu, aux RR. PP. Jésuites.

Il fallait donc, avant tout, songer à bâtir la maison du bon Dieu, et ici encore le nom de Marie, qui avait présidé à la fondation de toutes les Missions des Jésuites dans l'Ouest, fut encore, d'une manière plus solennelle et plus expressive, le cachet évangélique de cette nouvelle mission.

Le Père Chaumonot, le miraculé, le privilégié de Marie, lui qui avait trouvé dans ses deux pèlerinages à la Madone de Lorette d'Italie, la santé du corps, la vie de la grâce et sa vocation apostolique toute spéciale pour le Canada, et qui avait conçu, en octobre 1637, l'heureuse idée de doter le Canada d'un facsimilé de la maison de Nazareth et d'une statue de la Madone de Lorette, va enfin réaliser ce désir cher à son cœur.

Et le Nouveau Monde aura sa maison de Nazareth, reproduction aussi parfaite que possible de la Sancta Casa.

Dimensions, disposition des portes, des fenêtres et du Saint Foyer, tout rappellera la maison de la Sainte Famille, première église du Monde, où le Saint Sacrifice a été célébré pour la première fois par le chef des apôtres, saint Pierre.

Enfin, le 29 décembre 1773, près de deux cents chrétiens hurons déménagèrent de Ste-Foy et vinrent s'installer sur le coteau situé au nord et au nord-est de l'église actuelle, près du ruisseau qui se jette dans la rivière de Lorette à quelques cents pieds plus loin.

On y planta une grande croix et l'on commença la construction d'une cabane en planches pour y recevoir les matériaux de la nouvelle chapelle, mais la traversée réitérée du ruisseau ayant rendu l'accès de ce coteau très difficile, l'on décida finalement de s'installer sur le coteau où s'élève actuellement l'église nouvelle.

Après avoir abattu trente arbres pour avoir une vue vers Québec, l'on décida de bâtir la première chapelle, qui était un tableau fidèle de la vraie Lorette d'Italie, sur vingt pieds de large et vingt-cinq de haut.

Elle était percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres ; il y avait un clocher au-dessus de la fenêtre du pignon d'en bas.

Cette chapelle fut placée au centre d'un carré de treize cabanes, dont l'une servit à dire la première messe, par le Père Chaumonot.

La première pierre de la chapelle fut bénite le 16 juillet 1674. La construction fut commencée le jour de la St-Jean et terminée le 4 novembre 1674.

A cette époque, cette mission s'appelait Bourg-de-Marie.

Les Jésuites contribuèrent pour la grande partie à cette chapelle, dont la construction fut surtout provoquée par l'envoi de la Madone de Lorette, par le Père Poncet, confrère du Père Chaumonot, qui était venu au Canada en même temps que lui et qui avait subi presque le martyre chez les Iroquois Agniers.

A son retour en Europe, occupant la charge de pénitencier à Notre-Dame-de-Lorette d'Italie, en 1657, et se rappelant le vœu du Père Chaumonot, il lui envoya cette statue, qui fut reçue à Québec avec des transports de joie et qui fut solennellement intronisée dans la chapelle que l'on construisit à cette fin.

Le Bourg-de-Marie devint un lieu célèbre.

Ses visiteurs les plus distingués furent MM. de Frontenac et de Champigny, la Vénérable Marguerite Bourgeois et Messire Basset, curé de la Pointe-aux-Trembles.

De toutes parts l'on y venait en pèlerinage. Les malades s'y rendaient ou s'y faisaient apporter de fort loin.

Des maladies jugées incurables étaient guéries et les relations de ce temps sont remplies de traits de la protection visible de l'assistance de la Mère de Dieu. (Voir l'*Histoire de N.-D.-de-Lorette*, par l'abbé L. St-Geo. Lindsay.)

Les Hurons diront adieu à leur chapelle de la Vierge et aux ossements de leurs pères pour aller, après vingt-cinq ans, s'établir à la Jeune-Lorette (Indian Lorette) et c'est depuis cette date, le 7 janvier 1698, que ce territoire du

Bourg-de-Marie est devenu, pour les Canadiens français, Notre-Dame-de-l'Annonciation-de-l'Ancienne-Lorette.

Les trois Pères Jésuites qui desservirent cette mission, à l'Ancienne-Lorette, sont les Pères Chaumonot, Chs Garnier et Couvert.

---

*C'est à la Jeune-Lorette que s'établirent définitivement les Hurons, en 1697, et l'on y trouve encore une couple de cents de leurs descendants, mais fortement mêlés à la population blanche. Ils sont groupés près de la rivière St-Charles et possèdent une organisation indépendante de celle du village et de la paroisse de St-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette. Les Hurons de la Jeune-Lorette ont perdu leur langue, bien qu'un certain nombre puissent encore chanter des cantiques en langue huronne, comme le fait fut prouvé lors du pèlerinage historique à cet endroit. Encore ici, une foule considérable attendait les promeneurs, et c'est le canon qui annonça l'arrivée des pèlerins, dont le nombre augmentait d'une paroisse à l'autre. Toute la tribu huronne en costume national se trouvait là. Leur chef, M. Ovide Sioui, présenta une adresse de bienvenue aux Jésuites, au clergé et autres visiteurs, et M. l'abbé Cléophas Giroux, desservant du village Huron, ajouta aussi quelques paroles aimables ; puis les visiteurs furent admis dans la chapelle, où l'on fit passer sous leurs yeux un grand nombre de reliques qui datent des premiers temps de la colonie et que les Jésuites, et leurs successeurs séculiers, ont toujours gardées précieusement. C'est M. Alfred Matte, étudiant de Laval, qui donna un bref précis historique au sujet de l'établissement des Hurons à cet endroit et qui rappela le nom des missionnaires jésuites qui s'y dévouèrent depuis 1697.*

## ÉTABLISSEMENT DES HURONS A LA JEUNE-LORETTE, EN 1697

Les Hurons s'établirent à la Jeune-Lorette dans l'automne de 1697. Voici la liste des missionnaires Jésuites qui desservirent cette mission :

RR. PP. François-Michel-Germain de Couvert, Louis-Pierre d'Avaugour, Pierre Millet, René-Pierre-Daniel Richer, Pierre de Lauzon, François-Armand de la Richardie, Flavien de Gounor, Pierre Potier, Jean-Baptiste Salleneuve et Étienne-Thomas Giraut de Villeneuve.

On ne possède aucun document donnant au juste la date (on croit que ce fut en 1730) de la bénédiction de la première église huronne à la Jeune-Lorette. Ces renseignements ont dû brûler dans l'incendie de cette première église le 10 juin 1682. Toutes les archives de la nation huronne furent aussi détruites dans cet incendie. Près d'un siècle plus tard, le clergé séculier prit la direction spirituelle de ces pauvres enfants des bois, soit en 1794.

En 1716, sous les Pères Richer, supérieur, et Pierre de Lauzon comme collaborateur, les Hurons firent un vœu à Notre-Dame-des-Ardilliers, à Saumur, France. L'ex-voto envoyé à cette occasion par les Hurons à Saumur a disparu dans la Révolution française, de même que la lettre des Pères de Saumur aux Hurons.

L'ornement pour la messe, la lampe du sanctuaire et le parement d'autel qu'on admire aujourd'hui à l'église des Hurons de Lorette, furent donnés : l'ornement pour la messe, par Madame la Major, veuve de M. Bazire, la lampe d'argent du sanctuaire par M. de la Chenaye ainsi que le parement d'autel. Le tout fut offert au fondateur de la Nouvelle-Lorette, le bon Père Chaumonot.

Les sauvages, en souvenir des Jésuites, ont toujours fait porter à leurs enfants les noms de Jésuites, ainsi il y a toujours eu des Ignace, des Xavier, des Francis, des Gonzague et des Kostka.

C'est Monsieur Jean-François Hubert, évêque de Québec, qui, dans un mandement en date du 11 novembre 1795, donna St-Ambroise pour patron aux habitants de Lorette.

L'Acte de Ratification des biens donnés par les Jésuites aux sauvages de la Jeune-Lorette date de 1793. Ces biens comprennent :

Terrains et emplacements sans pouvoir de les vendre ou aliéner.

Concession dite des quarante arpents carrés, faite par les Jésuites, le 7 mars 1742, le Père Nicolas de Gounor acceptant alors pour les Hurons.

Les deux terrains occupés par le presbytère et le moulin à farine (érigé vers 1731).

L'église, la maison et autres bâtiments, à condition que le carré à l'usage des Hurons dans la dite église leur soit conservé sans autres frais que ceux de l'entretien.

Tous les vases sacrés, ornements, bijoux d'or et d'argent, la cloche, etc.

Défense absolue de jouer de la crosse ou tout autre jeu ou exercice bruyant depuis le premier coup sonnante de la grand'messe ou basse-messe, jusqu'à une heure après la messe finie, et depuis le premier coup sonnante des vêpres jusqu'à une demi-heure après les vêpres finies.

Joseph et Stanislas Vincent, deux Hurons de Lorette, prirent part active dans le corps des Voltigeurs Canadiens, à la bataille de Châteauguay (1813).

Il y eut une religieuse huronne seulement. Elle entra chez les sœurs de l'Hôtel-Dieu, le 25 mars 1657. C'était Geneviève-

Agnès Skannud, qui porta le nom de Rév. Mère de Tous les Saints.

Le 15 novembre 1824, quatre Hurons parmi les chefs s'embarquèrent sur le brick *l'Indien* pour aller intercéder auprès de George IV, roi d'Angleterre, en vue d'obtenir la seigneurie de Sillery qu'ils prétendaient être leur bien.

Aujourd'hui la plus grande partie des Hurons de la Jeune-Lorette est employée dans les industries locales du cuir, de la confection des mocassins, des raquettes et des canots de toile. Les femmes au foyer terminent les mocassins en les enjolivant de perles de verre multicolores et tressent des paniers de frêne et de foin odoriférant. Nulle population n'est plus soumise aux lois religieuses et civiles que les Hurons. Plusieurs de leurs descendants ont fait leur marque dans les professions libérales, dans l'industrie et le commerce.

---

*De la Jeune-Lorette, la longue suite d'automobiles passa par Charlesbourg, pour descendre ensuite au confluent de la rivière St-Charles et du ruisseau Lairet, à deux pas de la Première Avenue du quartier Jacques-Cartier (autrefois Limoilou) où s'élèvent le monument Cartier-Brébeuf et une grande croix rappelant celle qui fut plantée, jadis, à cet endroit, par Jacques Cartier. Comme l'église paroissiale de St-François-d'Assise est devenue un lieu de pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame-de-Roc-Amadour, le curé de la paroisse, M. l'abbé Alexandre-Albert Godbout fut prié de bien vouloir rappeler aux pèlerins le premier miracle canadien accompli à cet endroit par l'entremise de Notre-Dame-de-Roc-Amadour, sur l'intercession de Cartier et de ses quelques compagnons vivants, au printemps de 1636. Les paroles du curé de St-François d'Assise*

*intéressèrent au plus haut point ceux qui se pressaient aux pieds du monument Cartier-Brébeuf. Puis M. Louis-B. Lavoie, fonctionnaire public, rappela de façon concise, mais très intéressante, l'histoire qui se rattache à ce site historique, de même qu'au séjour des Jésuites de l'autre côté de la rivière, à l'Hôpital-Général, où étaient déjà établis les Récollets depuis 1615. Une longue croix de trente-cinq pieds de haut s'élève à cet endroit, surmontée, au croisillon, d'un écusson portant les armes du roi de France, François Ier, alors régnant glorieusement.*

### AU MONUMENT CARTIER-BRÉBEUF

Le 19 juin 1625, les premiers Jésuites arrivent à Québec. Ce sont les Pères Chs Lalemant, Ennemond Massé, Jean de Brébeuf et deux coadjuteurs, François Charton et Gilbert Buret.

Une première déception les attend à leur arrivée. En l'absence de Champlain, passé en France dans l'intérêt de la colonie, Emery de Caen, son remplaçant, leur déclare qu'il n'y a place pour eux ni à l'habitation ni au fort ; qu'il n'a du reste reçu à leur sujet aucun ordre du vice-roi.

Prévenus de l'accueil désagréable fait aux Jésuites, les Récollets vont les chercher sur une chaloupe, au milieu de la rade, les conduisent chez eux et mettent à leur disposition la moitié de leur couvent, de leur jardin et de leur enclos. Ce couvent était situé à une demi-lieue environ du fort de Québec, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'Hôpital Général (les Récollets dédièrent à St-Charles leur chapelle, en mémoire de Charles des Boues, bienfaiteur de leur mission. La rivière auprès de laquelle elle était bâtie prit le même nom. Leur couvent reçut le nom de Notre-Dame-des-Anges).

Aussitôt installés, les Jésuites vont à la recherche d'un endroit favorable pour bâtir et cultiver. Une pointe connue alors sous le nom de fort Jacques-Cartier et un assez vaste

terrain s'étendait de la rivière St-Charles au petit ruisseau St-Michel, situé à l'ouest de Lairet. Cette situation convenait fort bien à une résidence de missionnaires. La concession du terrain fut volontiers accordée, et le 1er septembre 1625, en présence d'un public d'amis, la croix est solennellement plantée sur ce lieu béni ou devait bientôt s'élever la modeste maison de Notre-Dame-des-Anges.

Le don était irrévocable, perpétuel et ne renfermait aucune charge. Les Jésuites étaient autorisés à bâtir, si bon leur semblait, une habitation, demeure, noviciat ou séminaire pour eux-mêmes et pour y élever et instruire les enfants des sauvages, (10 mars 1626).

Les cinq Jésuites commencent au 1er août de 1626 la construction d'un enclos (à 200 pas du rivage) et de deux bâtiments, à déraciner les arbres, à bêcher la terre et à construire. C'est là qu'ils demeurent de l'automne 1626 au printemps 1629, qu'ils se reposent de leurs courses chez les tribus sauvages et qu'ils étudient les différents idiomes du pays. En 1629, les Jésuites sont transportés en France, lors de la prise de Québec par les Kertk.

A son retour à Québec en 1633, le Père Le Jeune trouve Notre-Dame-des-Anges dans un état complet de délabrement. Des deux bâtiments de l'enclos construits par le Père Lalemant, l'un, qui servait de magasin, d'écurie et de boulangerie, a été brûlé en partie par les Anglais ; l'autre, où habitait la communauté avant la prise du fort, tombe en ruine. Il fait eau de toutes parts ; les portes, les fenêtres et les châssis n'existent plus. La toiture a à peu près disparu. Pour tout meuble à l'intérieur, deux mauvaises tables de bois. Ce couvent n'était pas grand : quatre chambres basses de huit pieds par huit pieds ; l'une sert de chapelle, la seconde de réfectoire, et dans ce réfectoire deux lits pour les Pères. Une autre sert de cuisine. La quatrième pour les serviteurs.

Telle était la résidence de Notre-Dame-des-Anges, humble berceau des importantes missions de la Nouvelle-France où devait éclore le germe d'une grande entreprise.

C'est de Notre-Dame-des-Anges que s'irradient dans toute la colonie les travaux des Pères Jésuites.

En 1634, les Jésuites construisent un séminaire à Notre-Dame-des-Anges, pour l'instruction des enfants sauvages. En juillet 1635, six petits Hurons sont admis au collège. Le pensionnat est ouvert. Le règlement fonctionne avec douceur : prières, un peu de travail, beaucoup de récréation, chasse et pêche. On s'efforçait d'apprendre aux élèves à lire, à écrire ; le Père Daniel leur enseignait la doctrine chrétienne.

Le Père Le Jeune, à son arrivée à Notre-Dame-des-Anges, en 1633, avait ouvert une petite école d'externes, fréquentée par des Montagnais et des Algonquins qui cabanaient aux environs de Québec. Cette école avait prospéré et, en 1635, garçons et filles se réunissaient nombreux à la chapelle de la Résidence pour apprendre la doctrine chrétienne. L'enseignement était public et attirait beaucoup les parents. De temps à autres, il y avait une séance publique à laquelle assistaient le Gouverneur et les principaux citoyens de Québec. On interrogeait les enfants sur les principaux points de la religion ; on distribuait des récompenses aux plus méritants. Le Père Le Jeune faisait le cours de catéchisme. Les séminaristes le suivaient.

Tout allait pour le mieux, mais au printemps de 1637, deux séminaristes moururent ; ils furent remplacés, mais le choix ne fut pas heureux. Pris de la nostalgie du pays, ils s'enfuirent de l'école avec ceux qui restaient. En 1639, les portes du séminaire s'ouvrirent à des Montagnais, des Algonquins, des Hurons, mais hélas, pas pour longtemps ! Bientôt le pensionnat fut fermé faute d'élèves, et les Jésuites abandonnèrent leur Résidence de Notre-Dame-des-Anges pour s'établir au Collège de Québec.

Les Jésuites sont donc demeurés treize ans à Notre-Dame-des-Anges, de 1626 à 1639, avec une interruption de trois ans, 1629 à 1633, pendant l'occupation des Kertk.

---

*Enfin, les promeneurs se dirigent rapidement vers l'Hôtel de Ville de Québec où s'élevait jadis le Collège des Jésuites, fondé en 1635, collège dont l'histoire est très intéressante et que rappelle brièvement M. Arthur Vézina, professeur.*

### LE COLLÈGE DES JÉSUITES A QUÉBEC, FONDÉ EN 1635

La fondation du collège des Jésuites à Québec date de l'année 1635. C'est le R. P. René Roault, fils aîné du marquis de Gamache, qui donna 6,000 écus d'or de sa fortune personnelle pour sa fondation.

Il commandait d'abord une vue superbe sur la rade, et ses fondateurs avaient espéré qu'on les en laisserait jouir indéfiniment, mais l'érection de l'église de Notre-Dame-de-la-Recouvrance fut un premier rideau et, plus tard, le Séminaire de Québec et la première église de Notre-Dame-de-Québec, aujourd'hui la Basilique, vinrent obstruer complètement cette vue.

Ce collège occupait l'endroit où se trouve aujourd'hui l'Hôtel de Ville. C'était un bel édifice dans la forme d'un quadrilatère avec cour à l'intérieur, ressemblant, quant à celle-ci aux édifices du gouvernement de Québec.

L'église des Jésuites était attenante du collège et elle s'élevait dans la rue Des Jardins, vis-à-vis l'Hôtel Clarendon actuel. La première pierre de cette église ou chapelle fut

posée en 1666 par le marquis de Tracy, vice-roi des possessions françaises dans l'Amérique du Nord.

Les Jésuites donnaient l'enseignement classique dans ce collège, mais après la Cession du pays cet enseignement dut cesser faute d'élèves. A partir de 1776, une partie du collège des Jésuites fut convertie en caserne pour les militaires, jusqu'à 1871, année où le Gouvernement britannique retira ses troupes du Canada, pendant que l'autre partie était occupée par quelques Jésuites. Le Père Jean-Joseph Casot fut le dernier Jésuite qui habita le collège, où il mourut le 16 mars 1800. Il fut inhumé dans la cathédrale catholique.

Sur 320 Jésuites venus au Canada, de 1625 à 1759, 168 y sont morts, dont 82 furent inhumés à Québec. Le premier est le Père Raimbault et le dernier est le Père Casot.

Après la mort du dernier des Jésuites au Canada, leurs propriétés furent confisquées par les autorités impériales, sous le règne de Georges III, après la suppression de l'Ordre des Jésuites (rayé par Clément XIV en 1773, rétabli par Pie VII en 1814). Les biens des Jésuites furent subséquemment transmis aux autorités de l'ancienne Province du Canada. A l'époque de la Confédération, une partie considérable de ces biens a été cédée au gouvernement de la province de Québec. Les évêques de Québec qui ont succédé à Mgr Hubert (1739-1797), ont toujours réclamé les biens des Jésuites comme appartenant aux Canadiens, pour l'éducation et les missions des sauvages.

C'est à partir de 1876, sous Mgr Taschereau, plus tard cardinal, que commençait cette correspondance entre le gouvernement de Québec et les autorités religieuses, au sujet des biens des Jésuites.

C'est l'hon. Honoré Mercier, ancien premier ministre de la Province, qui eut l'insigne honneur de régler cette question, à la satisfaction des autorités religieuses du temps.

Le procureur des Jésuites de l'époque, (le Rév. P. Turgeon, S.J.), c'est-à-dire en 1888, avait évalué les biens des Jésuites approximativement à au moins \$2,000,000, tant à Québec qu'à Montréal. On demandait la moitié de cette somme comme compensation, mais le gouvernement Mercier offrit \$400,000, et cette offre fut acceptée. Une partie du terrain provenant de l'ancien collège des Jésuites de Québec fut vendue à la ville pour y ériger un Hôtel de Ville, c'est-à-dire le carré compris entre la place de la Basilique, la rue Ste-Anne, la rue de la Fabrique et une ligne tirée de la porte cochère donnant sur le dit terrain, rue Ste-Anne, jusqu'à la propriété de l'Institut Canadien.

La ville devait s'engager à construire un hôtel de ville sur ce terrain, dans un délai de cinq ans. Elle devait encore faire ériger un monument en marbre ou en bronze en l'honneur de Samuel de Champlain, en face du dit Hôtel de Ville, pourvu que le gouvernement de Québec ou le Séminaire de Québec consentît à en faire ériger un au même endroit en l'honneur de quelque autre personnage illustre de l'histoire du Canada. Tout près, l'on a élevé un autre monument en l'honneur du premier cultivateur de la Nouvelle-France, Louis Hébert.

Il ne manque plus sur cette place qu'un bronze qui rappellerait plus éloquemment que la plaque fixée au mur de l'Hôtel de Ville, le souvenir des Jésuites et qui rendrait hommage à ces premiers missionnaires et éducateurs de la Nouvelle-France.

\*

\* \*

*Commencée à 1 heure 30, cette promenade se terminait à 6 heures 30. Favorisée par une température idéale, elle s'accomplit à la satisfaction des nombreux pèlerins qui y prirent part et qui en garderont, sommes-nous assurés, un souvenir ineffa-*

çable, parce qu'elle aura fait revivre dans leur esprit l'œuvre féconde et méritoire des Jésuites à Québec et dans la banlieue, au cours des 175 ans (de 1625 à 1800), temps pendant lequel s'exerça leur apostolat, soit auprès des Hurons, soit auprès des enfants confiés à leurs soins, pour leur formation morale et intellectuelle.

Le R. P. Théophile Hudon, S. J., ajouta quelques mots avant la dispersion des pèlerins et remercia les Guides historiques de Québec et M. G.-E. Marquis d'avoir bien voulu assumer la direction de cette promenade que l'on a qualifié de "Tour des Jésuites".

---

## NOTES DOCUMENTAIRES

---

Les fêtes du troisième centenaire furent inaugurées par une séance à l'Université Laval, le lundi soir, 22 juin 1925.

Les discours prononcés sont reproduits dans le présent volume. La Chorale Désy de Notre-Dame du Chemin exécuta un programme musical sous la direction du R. P. H. Lefebvre, s. j.

L'assistance, nombreuse et choisie, était présidée par S. É. le cardinal Bégin. Mgr Béliveau, Mgr Langlois, des professeurs de l'Université, M. Simon Lapointe, C. R., président de la Société Saint-Jean-Baptiste, occupaient des places réservées.

“ CHANT DU TRICENTENAIRE ” (à 5 voix mixtes), <i>C. Gounod</i>	
La chorale Désy	
ALLOCATION DU RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ . . . . .	* * *
M. l'abbé Camille Roy	
LES FEUX FOLLETS (à 4 voix mixtes) . . . . .	<i>Fr. Abt</i>
La chorale Désy	
LE VIEUX COLLÈGE DE QUÉBEC . . . . .	* * *
M. Léon MERCIER-GOUIN, C. R.	
D'UN CŒUR QUI T'AIME (à 8 voix mixtes) . . . . .	<i>Ch. Gounod</i>
La chorale Désy	
LES RELATIONS ET CHARLEVOIX . . . . .	* * *
M. le chanoine Henri-A. SCOTT	
LA COUR DES MIRACLES . . . . .	<i>Léo Delibes</i>
La chorale Désy	

PROBLÈMES D'ANTAN ..... \* \* \*

L'hon. Thomas CHAPAIS, sénateur

O CANADA

Au piano : M. Chs Magnan, organiste à N.-D. du Chemin.

\*

\* \*

Le lendemain, 23 juin, la promenade historique, dont la relation se trouve dans ce volume, fut pour un grand nombre de Québécois une révélation. Mgr Béliveau avait bien voulu se joindre aux visiteurs.

\*

\* \*

#### PROMENADE HISTORIQUE EN AUTOMOBILE

*Président d'honneur* : Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, l'hon. Narcisse PÉRODEAU.

Sous la direction de M. G.-E. Marquis et des Guides de Québec.

DÉPART : à 2.30, Place du Parlement.

*Salut* : Aux statues de Brébeuf et de Marquette

Au monument Massé,

(missionnaire arrivé à Port-Royal en 1611).

Au monument dédié à saint Michel,

(en souvenir du fief St-Michel.)

A l'église Sainte-Foy.

Aux deux Lorettes.

A l'Hôpital-Général et au monument Cartier-Brébeuf,  
(à la rivière Lairet).

Retour à l'Hôtel-de-Ville

(site du vieux collège.)

\* \* \*

Le 24 juin, la Société Saint-Jean-Baptiste participa à la célébration du troisième centenaire. Le matin, dans la procession traditionnelle, en remarquait plusieurs chars allégoriques concernant les Jésuites: l'écusson de la Compagnie de Jésus, le père Marquette, découvreur du Mississipi, le martyr du Bx Jean de Brébeuf, le vieux collège de Québec, les premiers pionniers de Beauport sous la conduite d'un Père Jésuite, etc.

\*

\* \*

La grand'messe qui suivit fut célébrée dans l'église Saint-Jean-Baptiste par Mgr Langlois, assisté des représentants des ordres, congrégations ou sociétés qui travaillèrent de concert à l'évangélisation des tribus indiennes, un jésuite, un franciscain, un capucin, un sulpicien, un prêtre du séminaire de Québec. Assistaient à la messe l'hon. Narcisse Pérodeau, lieutenant-gouverneur, l'hon. Alexandre Taschereau, premier ministre, des juges, des ministres, des députés, des délégués de diverses sociétés. Le sermon fut prononcé par Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface. La partie musicale fut exécutée par l'Union musicale, sous la direction de M. Henri Dugal.

\*

\* \*

Le soir eut lieu au Château Frontenac un banquet de sept cents convives. Adressèrent la parole: MM. S. Lapointe, Jules Vallée, l'hon. A. Taschereau, M. Arthur Sauvé, M. l'abbé Camille Roy, le R. P. Théophile Hudon et M. Léo Pelland.

Le R. P. Hudon remercia, au nom des Jésuites, tous ceux qui avaient pris part aux fêtes du troisième centenaire.

Nous reproduisons sa courte allocution.

Les citoyens de Québec ne verront pas d'un mauvais œil d'être remerciés par un Québécois, car c'est ma tâche ce soir de répondre aux bonnes paroles dites à ce banquet.

○ C'est un sentiment de reconnaissance qui anime en ce moment les PP. Jésuites. Et je me fais leur modeste interprète pour remercier d'abord les sociétés St-Jean-Baptiste de Québec de leur précieux concours, de leur dévouement, et en particulier les sections qui ont rappelé par des chars allégoriques les souvenirs de notre histoire, pour remercier la presse de Québec qui nous a largement ouvert ses colonnes et a donné de si amples informations.

¶ Ici, dans cette salle, comme dans toute la ville de Québec, ce soir aussi bien que depuis toujours, les PP. Jésuites ont rencontré sympathie, confiance, estime.

Vous avez salué en eux les pionniers de la foi, qui, de concert avec les Récollets, les messieurs de St-Sulpice, les prêtres des missions étrangères du séminaire de Québec, ont travaillé à répandre en Amérique la semence de l'Évangile.

Vous avez salué leurs continuateurs, oh ! bien modestes, dont les œuvres ont grandi et prospéré grâce à votre appui.

Je profite de l'occasion pour remercier les Québécois de leur inlassable générosité à l'égard des PP. Jésuites.

Si la vieille résidence de la rue Dauphine pouvait parler, elle révélerait des secrets touchants. Puisqu'elle est muette — grande épreuve pour qui est chargé d'une telle dette de reconnaissance — il faut bien que je parle pour elle et qu'au moins je rappelle cette souscription encore récente et spontanée destinée à la restauration de la chapelle.

La congrégation de la Haute-Ville ! Que de souvenirs et de faveurs elle évoque dans les cœurs. Elle a survécu aux malheurs des temps et se souvient d'avoir commencé à

l'ombre du vieux collège dont les ruines mêmes ont disparu. Virgile ne pourrait pas faire entendre son mélancolique : *Sunt lacrymæ rerum.*

Les citoyens de Québec ont compris que les Jésuites ne s'attardaient pas longtemps sur un passé chargé de larmes, de souffrances, de persécutions.

Les Jésuites sont des soldats : si leurs compagnons d'armes tombent sur la brèche, les autres sonnent la charge : " En avant ! "

C'est pourquoi ils ont inauguré des œuvres nouvelles, entre autres celle des " retraites fermées " à la Villa Manrèse et pour laquelle les bourses viennent spontanément de s'ouvrir.

Et ce ne sont pas seulement les citoyens en général qui ont bien voulu nous aider, nous encourager, mais ce sont aussi les gouvernements.

Quelle singularité !

Voici le gouvernement Mercier qui accorde la reconnaissance civile, restitue quelque chose des " Biens des Jésuites ". Jusqu'ici ce bel exemple n'a rien eu de contagieux !

C'est le gouvernement de sir John-A. Madconald refusant le désaveu.

C'est le gouvernement Sifton, de l'Alberta, octroyant une charte libérale aux Jésuites.

C'est le gouvernement actuel de Québec, dirigé par l'hon. A. Taschereau, réparant l'oubli du gouvernement provincial du Manitoba et donnant au collège St-Boniface une somme considérable pour réparer le tragique désastre de 1923 ; c'est encore le même gouvernement qui en même temps que la ville de Québec a souscrit généreusement pour les fêtes de ce tricentenaire.

Et ce ne sont pas seulement les laïques : le clergé avait donné l'exemple avec Mgr de Laval, notre protecteur et notre ami; Mgr Briand qui, jusqu'à la mort du P. Cazot en 1800, maintint vivante, au Canada, la Compagnie de Jésus; Mgr Signay qui rendit aux Jésuites la Congrégation de la Haute-Ville et leur confia celle de Saint-Roch; le cardinal Taschereau qui présida à la naissance de N.-D. du Chemin, avec enfin S. É. le Cardinal Bégin, dont l'inaltérable bienveillance nous est d'un si grand réconfort; S. G. Mgr P.-E. Roy, si heureux de seconder l'œuvre féconde des retraites fermées de la Villa Manrèse, et que nous saluons aujourd'hui les larmes dans les yeux; S. G. Mgr Langlois, dont les débuts dans le ministère se sont faits dans les retraites paroissiales où il nous a donné de si beaux exemples.

Et en dehors de Québec, la bienveillance s'est affirmée au grand jour, grâce à Mgr Bourget qui rappela les Jésuites au Canada, protégea le collège Ste-Marie, à Mgr Fabre qui favorisa la naissance de l'Immaculée-Conception, à Nos Seigneurs Taché, Langevin et Béliveau, à Mgr Legal, dont la joie fut si grande lorsque fut ouvert le collège d'Edmonton, à Mgr Mathieu, qui accepta si volontiers le collège de Régina; enfin à Nos SS. Labrecque et Ross qui viennent de nous appeler dans leurs diocèses respectifs. (1)

\* \* \*

Remercier nos bienfaiteurs est une tâche difficile, la liste en est longue et encore elle demeurerait incomplète.

La lettre collective des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa, a pour ainsi dire composé un faisceau où se trouvent fondus les sentiments des prélats, des pasteurs, des prêtres, des religieux, des religieuses envers nos devan-

(1) Ajoutons que les Pères Jésuites ne purent accepter l'invitation faite par Mgr Léonard, évêque à Rimouski, d'entrer dans son diocèse.

ciers, sentiments qui confondent leurs successeurs mais qu'ils s'efforceront tout de même de toujours mieux mériter.

\*

\* \*

Nous ne pouvons cependant terminer sans rendre un solonnel hommage aux augustes pontifes romains dont les bénédictions ont encouragé nos efforts aux heures si tragiques de notre histoire.

Et comment ne pas nous incliner devant la majesté de S. S. Pie XI, l'un de nos plus grands bienfaiteurs.

Il n'y a pas si longtemps, en faisant rayonner sur l'illustre Bellarmin l'auréole de bienheureux, il accompagnait ce geste sublime de telles paroles qu'il a infusé en nous de nouvelles énergies.

Et cette année, lorsqu'il prononçait la canonisation de saint Pierre Canisius, il posait sur son front la couronne de docteur de l'Église, nous remerciant, semble-t-il, de notre travail et de nos études, voulant unir ensemble la science et la sainteté.

Nous, catholiques du Canada, nous avons des raisons spéciales de gratitude.

Le procès de béatification des martyrs canadiens ne devait s'ouvrir à Rome qu'en 1929.

Notre Saint Père le Pape lui a donné préséance : il a voulu que le décret pontifical coïncida avec le tricentenaire des Jésuites, donnant par cette exquise et délicate attention, une preuve d'affection à ses chers Canadiens et aux fils de Loyola.

\*

\* \*

En saluant le représentant de Notre-Seigneur-Jésus-Christ sur la terre, nous faisons monter plus haut notre cantique

d'actions de grâces et nous remercions la divine Providence qui veille sur nous comme elle veille sur tous ses enfants. Et nous prions pour nos bienfaiteurs, conservant d'eux tous un fidèle souvenir.

\*

\* \*

Nous reproduisons trois lettres adressées au Rév. P. Lemay, S. J.

### ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

2 février 1924

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Par votre lettre du 30 janvier, vous m'apprenez qu'il a été décidé, sur le désir des amis de la Compagnie de Jésus, de célébrer l'an prochain le troisième centenaire de l'arrivée des Pères Jésuites à Québec.

Je me réjouis grandement de cette décision, et je serai particulièrement heureux, si Dieu me conserve la vie, de m'associer en personne aux fêtes par lesquelles sera marquée la date mémorable, dans les annales religieuses du Canada, de 1625.

J'ai toujours eu beaucoup d'estime et d'admiration pour votre Institut. Ce sont des Pères Jésuites qui furent mes professeurs de théologie, il y a soixante ans, à Rome. J'ai toujours suivi avec un très vif intérêt les nombreuses et éclatantes manifestations de science et de zèle de vos Pères dans les différents domaines de l'activité catholique.

Au Canada, en particulier, nous ne dirons jamais assez haut tout ce que les fils si vaillants et si généreux de saint Ignace ont fait pour la conversion des sauvages, l'instruction,

des colons français, l'édification du peuple, les progrès de notre Église naissante. Ces hommes de Dieu, d'une foi ardente et d'un courage intrépide, bravèrent toutes les fatigues, toutes les difficultés, tous les périls, sans excepter la mort elle-même, pour reculer les frontières du royaume de Dieu. Ils ont laissé dans notre histoire un sillage de gloire que le temps ne saurait effacer, et nous devons à leur mémoire des actions de grâces immortelles.

En qualité de successeur du premier évêque de Québec qui eut la consolation, au milieu de ses travaux, de trouver dans vos Pères les apôtres les plus zélés et les collaborateurs les plus dévoués, j'approuve avec bonheur et je bénis d'avance tout ce qui va se faire pour commémorer dignement parmi nous la date glorieuse du 19 juin 1625, et pour rappeler au souvenir de nos populations ce qu'elles doivent à l'admirable Compagnie dont le nom même est le plus saint drapeau.

Veillez agréer, mon Révérend Père, pour vous-même et pour tous les organisateurs des prochaines fêtes, mes meilleurs vœux de succès.

† L.-N. Card. BÉGIN,

*Arch. de Québec.*

PAROISSE DE NOTRE-DAME  
QUÉBEC

Québec, 18 février 1924.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez formé le projet de célébrer solennellement le troisième centenaire de l'arrivée des Pères Jésuites à Québec. Je ne puis que vous féliciter et me réjouir de cette décision.

Un tel anniversaire doit être marqué par des fêtes, et certes des fêtes mémorables, puisqu'il nous reporte aux origines de l'Église canadienne en même temps qu'aux premiers travaux de votre Ordre en notre pays.

Je veux bien que, selon votre désir et pour répondre à votre demande, la Basilique soit associée à la célébration. Au mois de juin 1925, si nos prévisions ne sont pas trompées, elle aura recouvré ou à peu près son existence totale et son ancienne splendeur. Rajeunie, mais pleine toujours de vieux souvenirs, elle se fera une joie, comme aussi un honneur, de participer à la glorification de vos premiers missionnaires et de vos martyrs français au Canada, dont elle a connu avec les œuvres apostoliques la vaillance et l'héroïsme.

Les Jésuites ont exercé les fonctions curiales dans l'église de Notre-Dame de la Recouvrance, puis dans l'église de Notre-Dame de l'Immaculée-Conception. Nos registres portent des signatures très vénérables, par exemple celles du Père Paul Le Jeune, des Pères Charles et Jérôme Lallemant, du Père Paul Ragueneau, du Père François LeMercier... De tous ses desservants de l'âge héroïque, la paroisse de Notre-Dame a toujours été particulièrement fière. Et voilà pour la cathédrale une raison de plus, une raison tout à fait touchante, de se prêter à la cérémonie que vous m'avez proposée.

Comme vous me le dites dans votre lettre du 16 courant, nous pourrons, le moment venu, déterminer ensemble les jours et heures, ainsi que régler certains autres détails de cette messe solennelle.

En attendant, mon Révérend Père, veuillez agréer, avec mes vœux de succès, l'assurance de mon entier dévouement en Notre Seigneur.

Eug.-C. LAFLAMME, ptre, curé.

Séminaire de Québec, 7 avril 1924.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez décidé de célébrer, l'an prochain, le troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites au Canada (19 juin 1625). C'est une bien belle idée et nous vous en félicitons très sincèrement.

Nous serons heureux de vous aider à réaliser ce projet et vous pouvez compter sur notre dévouement.

Au Séminaire de Québec, on se souvient toujours que pendant trois quarts de siècle les Jésuites, au collège de Québec, ont donné l'instruction aux élèves du Petit Séminaire.

Aussi en reconnaissance des services rendus, nous mettons très volontiers à votre disposition la salle des promotions de l'Université Laval pour une séance littéraire, et nos professeurs seront honorés de faire des travaux pour remettre en lumière les grandes choses faites au Canada par la Compagnie de Jésus.

Veillez agréer, mon très révérend Père, mes respectueux hommages.

C.-N. GARIÉPY, ptre, P. A.,

*Supérieur du Séminaire de Québec,*

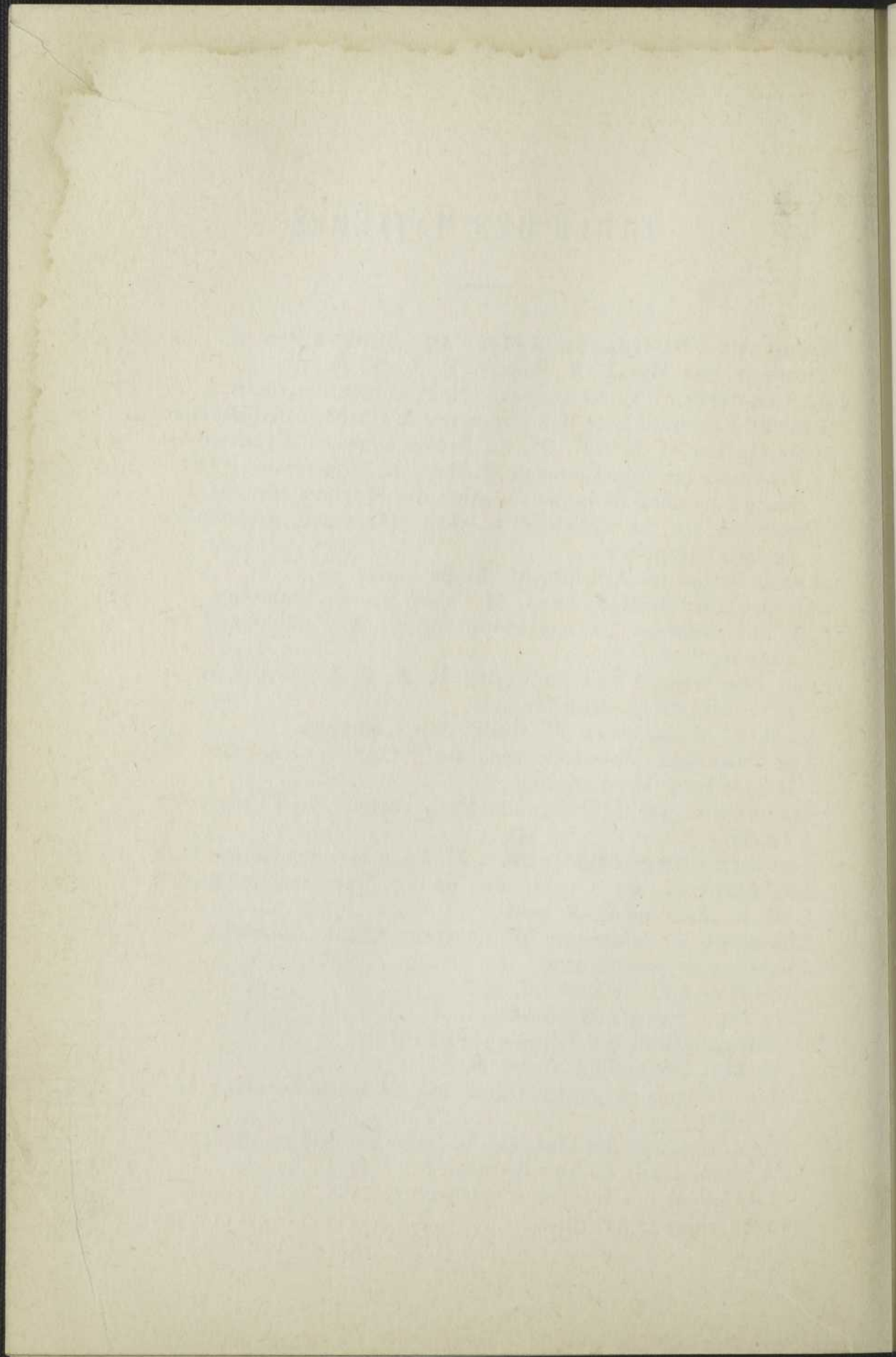
*Récteur de l'Université Laval.*

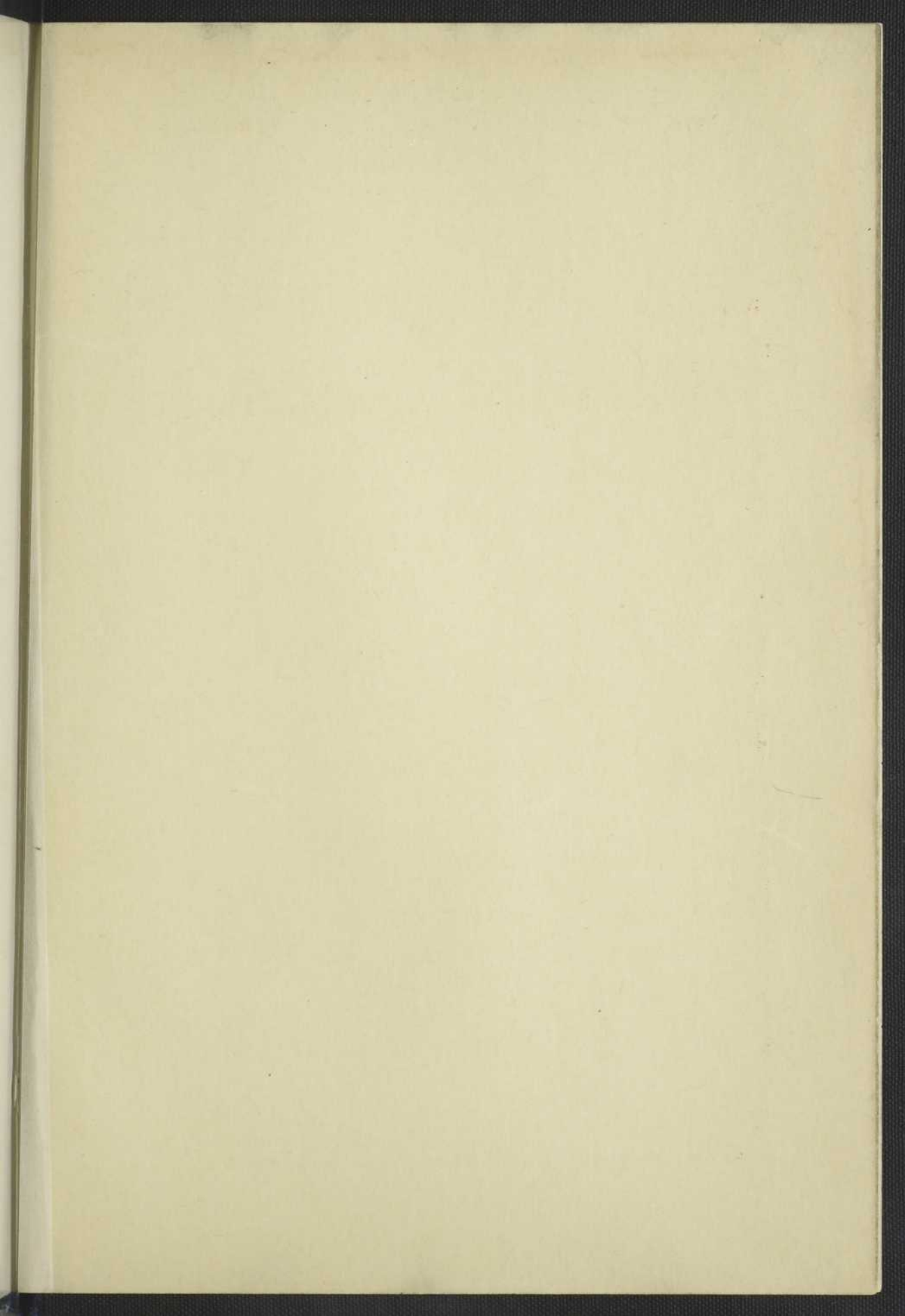


## TABLE DES MATIÈRES

---

DÉDICACE A SA GRANDEUR Mgr PAUL-EUGÈNE ROY. . . . .	III
PRÉFACE, par Mgr L.-A. Pâquet, P. A., V. G. . . . .	V
LES JÉSUITES AU CANADA, par le R. P. Donat Boutin, S. J. . . . .	6
LETTRE PASTORALE de Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Québec et de NN. SS. les Archevêques et Évêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Otta- wa, à l'occasion de la béatification des Martyrs Jésuites. . . . .	7
DISCOURS DE SA GRANDEUR MGR BÉLIVEAU, archevêque de Saint-Boniface. . . . .	25
LES JÉSUITES EN ACADIE, M. Émile Lauvrière . . . . .	49
AU ROYAUME DU SAGUENAY, M l'abbé Jos.-C. Tremblay. . . . .	51
LA TRAGÉDIE DE LA NATION HURONNE, R. P. Edouard Le- compte, S. J. . . . .	61
LES JÉSUITES ET LES IROQUOIS, R. P. E.-J. Devine, S. J., (Traduit par M. Jean Hudon). . . . .	70
LE R. P. MARQUETTE, M. Gaillard de Champris . . . . .	82
LES PREMIERS MISSIONNAIRES DE L'OUEST CANADIEN, M. le juge L.-A. Prud'homme . . . . .	88
ALLOCATION par Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval. . . . .	98
LE VIEUX COLLÈGE DE QUÉBEC, M. Léon Mercier-Gouin, C.R. . . . .	102
LES JÉSUITES ET L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE, M. le chanoine H.-A. Scott. . . . .	115
DISCOURS de l'honorable M. Thomas Chapais, Sénateur. . . . .	146
PROMENADE HISTORIQUE . . . . .	159
Le Père Jean de Brébeuf, S. J. . . . .	160
Le Père Jacques Marquette, S. J. . . . .	146
Pérégrinations des Hurons (1650-1673). . . . .	168
Le Père Ennemond Massé, S. J. . . . .	171
Les Hurons à Notre-Dame-de-l'Ancienne-Lorette (1673- 1697). . . . .	177
Établissement des Hurons à la Jeune Lorette en 1697. . . . .	181
Au monument Cartier-Brébeuf. . . . .	184
Le Collège des Jésuites à Québec. . . . .	187
NOTES DOCUMENTAIRES . . . . .	191





A. M. D. C.

DIMANCHE, LE 21 JUIN, À ROME

Beatification

DES

Martyrs Canadiens

JEAN DE BRÉBEUF

(16 mars 1649)

GABRIEL LALEMANT

(17 mars 1649)

ISAAC JOGUES

(18 octobre 1646)

ANTOINE DANIEL

(4 juillet 1648)

CHARLES GARNIER

(7 décembre 1649)

NOEL CHABANEL

(8 décembre 1649)

RENÉ GOUPIL

(29 septembre 1642)

JEAN DE LA LANDE

(19 octobre 1646)

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS